00087000

BOMBAY BRANCH

OF THE

Royal Asiatic Society.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 25 June, 2016

Livre
de

1898

VOYAGE
DANS LES MERS
DE L'INDE,

FAIT PAR ORDRE DU ROI,

A l'occasion du passage de Vénus sur le disque du soleil le 6 juin 1761, & le 3 du même mois 1769.

Par M. LE GENTIL, de l'Académie royale des Sciences.

TOME PREMIER.

Vol I

87000

BOMBAY BRANCH ASIATIC SOCIETY
JACKSON MEMORIAL COLLECTION

EN SUISSE,

CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. LXXX.

00087000

VOYAGE
DANS LES MERS
DE L'INDE.

PRECIS HISTORIQUE. (*)

Le journal du voyage que j'entreprends de donner au public, renferme un eſpace de onze années, depuis 1760 juſqu'en 1771.

J'avois entrepris ce voyage à l'occaſion du paſſage de Vénus devant le ſoleil; paſſage rare & célebre, qui devoit arriver le 6 juin 1761.

Lorſque M. le duc de la Vrilliere m'eut fait

(*) Une partie de ce diſcours a été lue à la rentrée publique de l'académie royale des ſciences, le 29 avril 1772.

paſſer les ordres du roi, je me rendis à l'Orient, où je trouvai deux vaiſſeaux de la compagnie des Indes, prêts à mettre à la voile pour l'isle de France; le *Comte d'Artois*, de ſoixante-quatre canons; & le *Berryer*, de cinquante canons. M. le duc de la Vrilliere avoit donné à cette compagnie des ordres très-précis au ſujet de mon paſſage dans l'Inde. Je choiſis le *Berryer*, & je m'embarquai ſur ce vaiſſeau le 26 mars 1760: nous arrivâmes à l'isle de France le 10 juillet ſuivant.

Pendant le voyage, je fis un très-grand nombre d'obſervations ſur la détermination des longitudes par l'angle horaire de la lune. J'eus la ſatisfaction, à l'atterrage de Rodrigues, que l'on trouve cent lieues à l'eſt, ou au vent de l'isle de France, de voir que cette méthode la plus ſimple & la plus aiſée à pratiquer de toutes celles qu'on emploie ſur mer, aſſure le point d'un vaiſſeau avec une exactitude ſuffiſante, puiſque mon point ſe trouva d'accord, à cinq à ſix lieues près, avec la longitude de l'isle Rodrigues; préciſion bien ſuffiſante ſur mer.

J'obſervai auſſi, avec le plus d'exactitude

poſſible, la variation de la bouſſole par les azimuths & par le moyen des hauteurs correſpondantes. Ces méthodes ont un avantage ſur celles des amplitudes, qu'on peut les multiplier, & s'en ſervir à une heure quelconque de la journée; enſorte qu'il eſt rare qu'il ſe paſſe un jour ſans qu'on puiſſe les employer, pendant qu'il arrive très-fréquemment, même dans la zone torride, qu'on ne voit le ſoleil ni à ſon lever ni à ſon coucher : cet inconvénient ſe rencontre encore plus fréquemment aux approches des mers du cap de Bonne-Eſpérance & du canal de Mozambique, parages où les variations ſont cependant encore plus néceſſaires pour les longitudes; car depuis le cap de Bonne-Eſpérance, juſqu'aux approches de la Nouvelle-Hollande, on peut ſe régler ſur les variations, & les employer avec ſuccès; mais à la Nouvelle-Hollande, les lignes des variations s'inclinent ſi fort vers l'équateur, que de perpendiculaires qu'elles étoient, pour ainſi dire, à ce cercle, elles lui deviennent preſque paralleles : ce qui arrive en remontant de la Nouvelle-Hollande vers Java & les détroits. De là il

ſuit que les variations ne varient preſque pas, & ſont à peu près les mêmes pour un eſpace de cinquante lieues & plus en longitude : on ne peut donc alors employer ces variations qu'avec la plus grande réſerve ; il y auroit de la témérité à s'y fier.

En arrivant à l'isle de France, j'appris que la guerre étoit très-vive dans l'Inde, & que j'aurois beaucoup de peine à y parvenir ; de plus ; il ne s'offrit point d'occaſions d'y aller, quoiqu'on fût au milieu de la ſaiſon. L'hiver vint enſuite. Dans cette ſaiſon, l'on n'entreprend pas volontiers le voyage de l'Inde, parce que la mouſſon du nord-eſt force les vaiſſeaux d'aller par la grande route, comme on la nomme à l'isle de France. Les voyages dans cette ſaiſon ſont trop longs & trop fatigans ; je me vis donc fort embarraſſé ſur le parti que je pourrois prendre. Le projet que forma M. le gouverneur de l'isle de France, d'envoyer un vaiſſeau à Batavia pour ſe procurer des vivres, n'eut lieu qu'un moment ; je fus par conſéquent forcé de reſter à l'isle de France.

Ces contre-tems me donnerent beaucoup d'inquiétudes, & ne contribuerent

pas à me rétablir d'un flux dysentérique que je gardai pendant le mois d'octobre & une partie de novembre ; je craignois que cette cruelle maladie ne me mît enfin hors d'état de m'embarquer, s'il s'offroit quelqu'occasion pour l'Inde.

Ce fut alors que je fis réflexion que la seule ressource qui me restoit, étoit d'aller à l'isle Rodrigues, à cent lieues au vent (à l'est) de l'isle de France. Je m'amusai pendant ma maladie à calculer, d'après les meilleures hypotheses, le passage de Vénus sur le soleil ; je vis par les résultats qu'il étoit très-douteux qu'on pût voir à Rodrigues l'entrée de Vénus sur le soleil : cependant je m'étois déterminé à aller à Rodrigues à tout événement. Lorsque ma maladie me permit d'aller voir M. le gouverneur, je lui parlai de mon projet ; il l'approuva, me promit de seconder mon zele ; il m'assura que je pourrois partir dès la fin de mars, & qu'il me procureroit une occasion. M. Desforges Boucher (c'étoit le nom de ce gouverneur) avoit beaucoup d'amitié pour moi ; j'en recevois journellement les preuves les plus convaincantes. Il m'avoit promis de me four-

nir toutes les choſes néceſſaires pour mon voyage.

J'étois bien éloigné de penſer que M. Pingré ſe mettoit en route pour aller à la même isle. Je commençai à faire les préparatifs de mon voyage; & ſans une frégate qui arriva de France le 19 février, nous nous ſerions rencontrés à Rodrigues, M. Pingré & moi; mais il ſembloit que j'étois deſtiné à eſſuyer d'autres revers que ceux qui attendoient M. Pingré à Rodrigues. La frégate arrivée le 19 février, apportoit des nouvelles de la derniere importance pour l'Inde; elles déterminerent M. Desforges & M. de l'Eguille, chef d'eſcadre des armées navales & commandant de la marine que le roi entretenoit alors dans les mers de l'Inde, d'expédier promptement une frégate pour Pondichéry. Cette expédition exigeoit la plus prompte exécution; on prit en conſéquence à l'isle de France toutes les meſures néceſſaires pour faire parvenir dans l'Inde, en moins de tems qu'il ſeroit poſſible, les ordres arrivés d'Europe.

Séduit par les préparatifs que je vis faire, tous les marins m'ayant aſſuré que pour une

frégate telle que *la Sylphide*, (c'étoit le nom du bâtiment qu'on expédia) deux mois suffisoient, même dans la saison contraire où nous étions, pour se rendre de l'isle de France à la côte de Coromandel, je me déterminai à profiter de l'occasion qui se présentoit de passer à cette côte, parce que je ne comptois pas qu'on pût voir à Rodrigues l'entrée de Vénus sur le soleil; sachant d'ailleurs que les observations proche de l'horizon, ne peuvent jamais être d'un grand secours pour l'astronomie. M. Desforges & M. de l'Eguille consentirent à mon embarquement. M. de l'Eguille me donna une lettre de recommandation pour le P. Lavaur. J'eus cependant lieu dans la suite de me repentir d'avoir embrassé ce parti, lorsque je me trouvai engagé dans une route incertaine, & qui m'ôtoit toute espérance d'arriver à tems à la côte de Coromandel. Je partis donc de l'isle de France le 11 mars, & de l'isle de Bourbon le 23 du même mois. Tant que nous fûmes dans la lisiere des vents de sud-est, qui sont les vents généraux & alisés de ces mers, nos journées ne furent pas mauvaises; nous faisions encore trente

à quarante-cinq lieues par jour ; mais lorſque nous eûmes quitté cette liſiere pour entrer dans celle des mouſſons, par 7 degrés de latitude méridionale, le vent aliſé nous abandonna, & nous livra aux calmes & aux folles ventes de la mouſſon du nord-eſt, qui, toute expirante qu'elle étoit, dominoit encore, & étoit tout-à-fait oppoſée à la route qu'il nous falloit tenir.

De cette façon, nous errâmes pendant cinq ſemaines environ dans les mers d'Afrique, le long de la côte d'Ajan, dans les mers d'Arabie. Nous traverſâmes l'archipel de Socotora, à l'entrée du golfe Arabique. Nous parûmes devant Mahé, côte de Malabar, le 24 mai ; nous apprîmes par des bateaux du pays, que cette place étoit au pouvoir des Anglois, & que Pondichéry n'exiſtoit plus pour nous. Sans nous arrêter davantage, nous forçâmes de voile. Il n'y avoit encore rien de déſeſpéré pour moi, ſi nous euſſions ſuivi notre premier objet d'aller à la côte de Coromandel ; mais on prit, à mon grand regret, la réſolution de s'en retourner à l'isle de France. Cependant nous nous arrêtâmes environ vingt-quatre

heures à la pointe de Gales, isle de Ceylan: les Hollandois nous confirmerent les nouvelles que nous avions apprises à Mahé.

L'hiver étoit à Gales dans toute sa force; nous y essuyâmes un très-gros tems. Nous quittâmes cette côte le 30 mai; le grand frais dont nous fûmes accompagnés, nous rendit à l'isle de France le 23 juin.

Je n'entrerai point ici dans une plus grande discussion au sujet de cette expédition, de la route que j'avois pensé que nous aurions suivie, & de celle que nous avons tenue. On en verra le détail dans la suite de cette relation; je l'ai tiré d'un mémoire fort détaillé que j'envoyai dans le tems, cacheté, à M. de Fouchy, secretaire perpétuel de l'académie. Ce mémoire, qui n'est qu'un extrait de mon journal que je tenois fort réguliérement jour par jour, fait voir que je me suis occupé comme je le devois, de mon observation; que mon but a toujours été de me rendre à la côte de Coromandel, & qu'on ne doit pas m'inculper si je n'y ai pas paru: c'est une justice que je prie les astronomes de me rendre, & que j'ai lieu d'attendre de leur part, lorsqu'ils

auront vu & lu le détail de mon mémoire. Le 6 juin, j'étois à 5 deg. 45 min. de latitude méridionale, & à peu près à 87 deg. 15 min. de longitude à l'eſt de Paris. J'obſervai, le moins mal qu'il me fut poſſible, le paſſage de Vénus, entrée & ſortie. Cette obſervation que je n'ai ni publiée ni calculée, eſt reſtée telle qu'elle a été faite, avec des remarques, dans le mémoire cacheté, dont j'ai parlé plus haut : on la trouvera en ſon lieu dans la ſuite de ce journal. C'eſt à l'occaſion de cette obſervation que j'ai imaginé d'avoir l'heure ſur mer, à l'inſtant d'un phénomene quelconque, avec la plus grande préciſion, & de vérifier avec la même préciſion la demi-minute de ſable dont on ſe ſert pour eſtimer le chemin du vaiſſeau. Ce moyen eſt de la plus grande utilité dans le cas où l'on n'auroit point de montre à ſecondes ; voici le précis de cette méthode pour les horloges de ſable.

Je prenois une hauteur du ſoleil, & à l'inſtant précis de cette hauteur, je faiſois tourner l'horloge par quelqu'un d'intelligent ; & quand il l'avoit tournée un certain nombre de fois, j'obſervois une ſeconde

hauteur du ſoleil. Je calculois après cela, les deux hauteurs obſervées ; je ſavois par-là combien il s'étoit écoulé de minutes & de ſecondes de tems pendant que l'horloge avoir été virée, par exemple, quinze fois. Ce fut par ce moyen que je m'aſſurai, comme on le verra dans la ſuite, que notre horloge que l'on ſuppoſoit employer 30 ſecondes à s'écouler, ni plus ni moins, en employoit au contraire 34 & 15 tierces. Je fus convaincu depuis, étant à terre, que cette méthode eſt très-exacte, ayant vérifié à ma pendule à ſecondes cette même horloge de ſable, & l'ayant trouvée de 34 ſec. 30 t. Cela poſé, à l'inſtant précis d'un phénomene que j'obſerve, par exemple, à l'inſtant du commencement d'une éclipſe de ſoleil ou de ſa fin, j'ai quelqu'un au fait, qui vire la demi-minute ; lorſqu'elle eſt écoulée, il continue de la virer, & il répete l'opération autant de fois qu'il eſt néceſſaire pour me donner le tems de prendre une hauteur du ſoleil : je fais enſorte de la ſaiſir à l'inſtant que finit la demi-minute ; ce qui eſt très-facile lorſqu'on eſt un peu exercé ſur mer à prendre hauteur. L'heure calculée, en y ajoutant le

nombre de demi-minutes écoulées, eſt l'heure vraie du phénomene; & l'on peut, ſi l'on veut, prendre de cette façon trois à quatre hauteurs.

Si le voyage que je venois de faire n'avoit pas répondu à mes eſpérances, il m'avoit au moins donné des connoiſſances que je n'avois pas auparavant ſur les mouſſons; je fis avec cela un grand nombre d'obſervations ſur les longitudes par le moyen de la lune.

Les eſſais que j'en avois faits en venant de France, m'avoient appris juſqu'à quel point d'exactitude on pouvoit eſpérer de fixer de deſſus un vaiſſeau la poſition d'une côte ou d'un lieu quelconque: j'obſervai donc à la côte d'Ajan, à l'isle de Socotora & à l'isle Rodrigues, des angles horaires de la lune. Je vis auſſi à peu de diſtance de la côte de Malabar, une éclipſe totale de lune, le 18 de mai: cette éclipſe nous fit voir que nous étions encore à ſoixante-ſix lieues de la côte de Malabar, pendant que nous eſtimions n'en être qu'à cinq à ſix lieues. Ces obſervations m'ont ſervi à vérifier la poſition de la côte de Malabar, de la côte d'Ajan en Afrique, du cap de Gardafuy, & ſur-tout

de l'isle de Socotora, qui est un point essentiel pour l'entrée de la mer Rouge. Socotora sert à assurer le point des vaisseaux qui vont de l'Inde à Mocka, à Gedda, &c. dans la mer Rouge : on y relâche même assez souvent.

On sait que la géographie doit sa perfection actuelle aux progrès que l'astronomie a faits depuis environ cinquante ans, & que par cette raison les astronomes doivent être regardés comme les vrais géographes.

Je ne sache pas qu'on eût encore fait d'observations astronomiques dans ces parages pour en déterminer la position : celles que les circonstances m'ont mis à portée d'y faire, m'apprirent que la baie des Negres, située à la côte d'Ajan par 7 d. 30 m. de latitude boréale, est de 3 deg. environ plus occidentale que selon les cartes de M. Daprès.

Cette différence doit être à très-peu près la même depuis la baie des Negres jusqu'au cap de Gardafuy, c'est-à-dire, sur une étendue en latitude de 4 d. 30 m. ou quatre-vingt-dix lieues. Cette erreur influe encore de la même quantité sur l'isle de Socotora, qui n'est qu'à quarante lieues un peu plus ou un

peu moins du cap de Gardafuy : auſſi mes obſervations faites fort près de cette isle, me donnent à très-peu près la même différence que m'avoient donnée pour la baie des Negres celles faites à la vue de cette baie; mais quoique j'aie trouvé ici les cartes de M. Daprès défectueuſes, je ne prétends pas par-là faire une critique de l'ouvrage ineſtimable de cet habile marin; j'aurai lieu plus d'une fois dans le cours de mes voyages, de lui rendre la juſtice qui lui eſt due, & je ſaiſis avec grand plaiſir la premiere occaſion qui ſe préſente. Mon obſervation de l'éclipſe totale de lune du 18 mai, comparée à celle que fit M. Maraldi à l'obſervatoire royal, m'a donné la longitude de Montdely & de Montformoſe ſur la côte de Malabar : ſa différence avec celle de Pondichéry eſt de 5 d. 2 m. & c'eſt la largeur de la preſqu'isle, priſe à 12 deg. de latitude; car Pondichéry & Montdely ſont, à peu de choſe près, ſous le même parallele. La carte à grands points de M. Daprès donne pour la largeur de cette preſqu'isle par la même latitude 5 deg. juſte : ce qui fait une exactitude on ne peut pas plus grande, & qu'on

ne trouve point dans les autres cartes.

Avant que de repasser en Europe, j'aurois bien voulu aller visiter l'archipel qui est au nord de l'isle de France, & en déterminer la position ; je voulois faire la même chose le long de la côte de l'est de Madagascar, isle que nous fréquentons beaucoup & que nous connoissons très-peu. Cet ouvrage, qui demandoit plusieurs années de séjour dans ces mers, me dédommageoit en quelque sorte, & me faisoit attendre le passage (en 1769) de Vénus sur le soleil, le seul & dernier passage que la génération présente pût espérer de voir. Je résolus dès lors de ne point sortir des mers de l'Inde qu'à cette époque, de faire toutes les observations qui se présenteroient sur la géographie, l'histoire naturelle, la physique, l'astronomie, la navigation, les vents & les marées. Je ne pus point aller visiter l'archipel au nord de l'isle de France; mais je fis plusieurs voyages à Madagascar. Je commençai par le fort Dauphin, où nous avons eu, du tems de M. de Flacourt, un établissement dont je vis encore des restes en 1761. Je fus singuliérement frappé, pour le dire ici en passant, de

la beauté de cette isle, & de la fertilité dont elle me paroissoit être en comparaison de l'isle de France.

Je déterminai la longitude du fort Dauphin par le moyen de la lune; je levai géométriquement le plan de la baie & des environs: je fis différentes recherches sur la nature & sur la composition du terrein, sur les différéntes especes de coquillages, tant de mer que de terre, que l'on trouve au fort Dauphin, & généralement sur tout ce qui pouvoit intéresser l'histoire naturelle de cette partie de Madagascar.

Je n'eus garde de négliger les marées, dont la connoissance, dans la zone torride, tient au systême physique de la théorie de la terre; mais quoique je puisse assurer que la mer dans les grandes marées ne monte pas plus de trois pieds au fort Dauphin, j'ai trouvé tant d'inégalités & de bizarrerie dans l'heure de la pleine & de la basse mer, que je serois téméraire de vouloir fixer quelque chose à cet égard.

Le fort Dauphin est vraisemblablement trop voisin du canal de Mozambique; & la position du Cap, par rapport à ce canal, fait

sans

ſans doute ſortir la mer des regles auxquelles elle ſemble aſſujettie entre les tropiques. C'eſt ſans doute auſſi par la même raiſon, à laquelle ſe joint celle qu'on peut tirer de la hauteur & de la diſpoſition des montagnes de la partie du ſud de Madagaſcar, que l'on ſent au fort Dauphin, pendant toute l'année, un vent preſque toujours forcé ou très-violent du nord-eſt, & que la mer n'y monte qu'une fois en vingt-quatre heures lorſqu'on peut remarquer quelque marche réglée dans ſes eaux.

Les vivres ſont excellens au fort Dauphin: le poiſſon y eſt très-abondant & très-bon, la volaille de même; le bœuf ne peche que parce qu'il eſt trop nourriſſant; il occaſionne à beaucoup de perſonnes une maladie fort dangereuſe, dont parle M. de Flacourt dans ſon hiſtoire de Madagaſcar: il enſeigne en même tems les moyens de s'en préſerver. Ce fut de cette maladie que je fus attaqué trois à quatre jours après mon retour à l'isle de France, pour n'avoir pas uſé des moyens enſeignés par M. de Flacourt. Cette maladie fut une eſpece de coup de ſang violent, dont pluſieurs ſaignées très-copieuſes, faites ſur-

le-champ au bras & au pied, & l'émétique administré douze heures après, me débarrasserent assez vîte. Mais il me resta pendant sept à huit jours dans le nerf optique une impression singuliere de cette maladie ; ce fut de voir deux objets, au lieu d'un seul, à côté l'un de l'autre; cette illusion disparut peu à peu, à mesure que je repris des forces.

Je continuai les années suivantes mes observations le long de la même côte de Madagascar en remontant au nord. Je visitai Foulpointe, Sainte-Marie & la baie d'Antongil. La position géographique de cette côte n'avoit encore été fixée, que je sache, par aucune observation astronomique ; or la plupart de nos marins qui fréquentoient alors Madagascar, desiroient qu'on pût y faire une observation décisive, parce qu'ils croyoient s'être aperçus que cette côte étoit réellement plus à l'ouest qu'elle n'est marquée sur les cartes de M. Daprès. Quelques-uns attribuoient aux courans la différence qu'ils trouvoient en atterrant à Madagascar. Indépendamment d'un grand nombre d'observations d'angles horaires de la lune, j'eus le bonheur d'observer à Foulpointe une im-

mersion & émersion d'*antarès* par la lune. Cette observation est aussi exacte qu'elle puisse l'être. M. du Séjour s'est donné la peine de la calculer, en se servant de ses savantes méthodes analytiques ; il a trouvé pour la longitude de Foulpointe 3 h. 10 min. 12 sec. ou bien 47 deg. 33 min.

Je levai, comme je l'avois fait au fort Dauphin, un plan de la côte de Foulpointe, de son *barachoua* (espece de petit port), & je répétai toutes les observations que j'avois faites au fort Dauphin. Quant aux marées, Foulpointe est le seul endroit de la zone torride que j'aie visité, où j'ai vu la mer assujettie à des loix fixes ; j'ai trouvé que l'heure de la plus haute mer arrive à Foulpointe un jour & demi ou deux jours après la nouvelle lune, & 1 heure 20 min. après le passage de la lune par le méridien ; j'ai aussi observé la quantité dont la mer y monte, à peu près la même dans toutes les nouvelles lunes, c'est-à-dire, depuis 35 pouces & demi jusqu'à 38 pouces : les marées des pleines lunes me parurent plus petites que celles des nouvelles lunes, je les trouvai seulement de 24 à 30 pouces ; mais je ferai

observer que la lune dans le premier cas étoit périgée, ou peu éloignée de l'être.

De Foulpointe, en allant à la baie d'Antôngil par l'isle de Sainte-Marie & le canal de même nom, j'ai relevé toute la côte. Enfin je ne répéterai point que j'ai fait à la baie d'Antongil le même genre d'observations que j'avois faites à Foulpointe & au fort Dauphin. Il résulte de mes observations, que M. du Séjour s'est encore donné la peine de calculer, selon ses formules, que la longitude du fond de la baie d'Antongil, au village appellé *Antsirac*, à une bonne lieue marine de l'isle Marotte, & au nord de cette isle, est de 3 heures 12 min. 13 sec. ou bien 48 deg. 3 min. 15 sec. ensorte que la différence entre le fond de cette baie & de Foulpointe est de 2 min. 1 sec. de tems, ou 30 min. 15 sec. de degré, dont le village d'Antsirac seroit plus à l'est que le village de Maronaumbé à Foulpointe. Ces deux déterminations assurent la distance de Madagascar à l'isle de France, que les observations de feu M. l'abbé de la Caille mettent 3 h. 40 m. 32 sec. à l'est de Paris; ce qui ne fait que 7 deg. 35 min. de différence entre

le méridien de l'isle de France & de Foul-pointe.

Les différens voyages que je venois de faire à Madagascar, m'avoient fourni des matériaux pour dresser une carte de la côte de l'est de cette isle, beaucoup plus sûre pour la navigation que tout ce qu'on avoit eu jusqu'à ce moment. Tout ce que j'avois pu recueillir des plus habiles marins qui fréquentoient cette côte, & ma propre expérience, m'avoient aussi mis en état de composer un discours sur les différentes routes que l'on doit suivre dans les voyages de l'isle de France à Madagascar & à l'isle de Bourbon, pour l'aller & pour le retour; ces mers étant sujettes à une espece de vents périodiques ou de mousson qui soufflent pendant six mois du sud-est, & le plus souvent du nord-est pendant les autres six mois de l'année: de façon que les variétés qu'on y remarque, viennent plutôt du nord-est au sud-ouest en passant par le nord, que du nord-est au sud-est par l'est. Ce même discours traite des mœurs, usages & coutumes des différens peuples de Madagascar qui habitent une partie de la côte de l'est de cette isle; car

je ne prétends pas donner la defcription des mœurs de toutes les différentes nations qui peuplent cette grande isle. En général, les peuples des bords des mers ne donnent qu'une idée imparfaite de ceux qui habitent le centre du pays; ces habitans du bord de la mer à Madagafcar, d'après ce que j'ai entendu dire à des gens qui avoient pénétré cinquante lieues & plus avant encore dans les terres, font, comme en Europe, des efpeœs de colonies très-différentes, dans leurs ufages, des autres peuples de la même isle. Les peuples de la côte de l'oueft de Madagafcar, felon les relations que j'en ai eues, font encore très-différens de ceux de la côte de l'eft; mais nous fréquentons très-peu celle-là, & notre commere à Madagafcar fe borne prefqu'entiérement à la côte de l'eft.

Malgré la briéveté que je dois m'impofer dans cet extrait, je ne peux me difpenfer de dire un mot au fujet des attentions & des égards que les différens chefs de traite pour la compagnie des Indes à Madagafcar ont eus pour moi dans toutes les circonftances, & principalement M. de Laval, capitaine de vaiffeaux de côtes; & pre-

mier supercargue à Madagascar, avec lequel j'ai fait les voyages à Foulpointe & à la baie d'Antongil. Je me rappellerai toujours avec grand plaisir ces voyages que j'ai faits avec tout l'agrément dont puisse jouir un voyageur.

L'isle de France étoit mon séjour ordinaire. J'y ai observé sur-tout les réfractions astronomiques, depuis l'horizon jusqu'à 10 degrés de hauteur au-dessus.

M. le Juge, premier conseiller, dont j'aurai plus d'une fois occasion de parler dans la suite, m'avoit prêté un logement d'où je voyois la partie de l'horizon de la mer, où se couchoit le soleil pendant l'hiver. Ce fut de la maison de ce galant homme, que je fis pour la premiere fois une remarque singuliere au sujet du coucher du soleil; remarque que j'ai confirmée depuis à Pondichéry, & qui forme en partie la matiere d'un mémoire que l'on trouvera dans la seconde partie de cet ouvrage, sur les réfractions horizontales : j'ai fait aussi mon étude de l'histoire naturelle de l'isle de France, dont j'ai composé une description historique. J'ai tâché de détruire un préjugé que je trouvai universellement ré-

pandu dans cette isle, & dans lequel je fus moi-même, dans les commencemens de mon séjour dans cette colonie. On croyoit qu'elle avoit été culbutée de fond en comble; que les pierres dont la surface est semée n'étoient que des pierres lancées; enfin, que l'isle n'avoit été, pour ainsi dire, qu'un volcan. Je crois prouver qu'il n'y a point eu de volcan dans cette isle; qu'elle n'a point été culbutée; qu'il n'y a de traces ni de l'un ni de l'autre effet; qu'au contraire, on y retrouve par-tout, souvent à peu de pieds de profondeur au-dessous du sol, les bancs de pierre, soit horizontaux, soit inclinés, selon que le terrein est en pente ou horizontal, & que les pierres de la surface ne sont qu'une espece de quartz qui se forme dans la terre.

Je ne m'étendrai point ici sur l'isle de Bourbon, où j'ai fait plusieurs voyages & différentes observations. M. de Lozier Bouvet étoit alors gouverneur de cette isle: il me reçut parfaitement bien, & je ne peux assez publier les bontés qu'il a eues pour moi. J'ai vu très-fréquemment à l'isle de Bourbon M. de la Nux, correspondant de l'aca-

démie royale des ſciences, chez lequel j'ai logé pendant quelque tems. Il voulut bien partager avec moi la peine de mes différentes obſervations : j'eus avec lui bien des entretiens ſur tout ce qui pouvoit avoir rapport à l'hiſtoire naturelle des deux isles, à celle des vents, des mouſſons, &c. Il me communiqua un mémoire fort intéreſſant, ſur les trombes, dont je parlerai dans le cours de ce voyage. Ces différentes occupations m'avoient conduit juſqu'à l'année 1765. Il étoit tems de penſer au ſecond paſſage de Vénus.

Après avoir calculé ce paſſage pour l'Inde, pour Manille, les isles Mariannes, le Mexique, l'Europe enfin, je vis évidemment que les isles Mariannes & Manille étoient les ſeuls endroits à l'orient de Paris, le plus avantageuſement placés ; non pas qu'on pût obſerver à Manille ni aux isles Mariannes une plus grande différence en parallaxe qu'à la côte de Coromandel, mais parce que l'élévation du ſoleil ſur l'horizon, au moment de la ſortie de Vénus, devoit être fort grande, & donnoit par ce moyen plus d'eſpérance de réuſſir qu'on ne pouvoit

espérer de faire à la côte de Coromandel, où le soleil devoit être fort bas au moment de la sortie de Vénus. Je savois que la côte de Malabar est alors plongée dans l'hiver le plus hideux ; je crus qu'il étoit, par cette raison, inutile d'y penser. Je ne balançai donc pas à prendre mon parti, & à chercher les moyens de passer à Manille. L'exécution de ce dessein n'étoit pas difficile, en prenant la route de la Chine ; car les vaisseaux de la compagnie des Indes, qui passoient par l'isle de France pour aller à la Chine, m'auroient porté jusques là ; & de Canton pour Manille, on trouve tous les ans des occasions. Tout cela faisoit cependant encore un peu d'embarras, dont je fus tiré par l'événement le plus heureux ; ce fut le vaisseau de guerre *le Bon Conseil*, de Sa Majesté Catholique, de soixante-quatre canons, qui étoit sorti de Cadix pour Manille, & que différentes circonstances forcerent de venir relâcher à l'isle de France.

Je fis bientôt connoissance avec le capitaine Don Juan de Caseins, par le moyen de Don Juan de Langara, un des premiers officiers du vaisseau. J'avois vu M. de Lan-

gara à Paris. Don Juan de Cafeins m'invita plufieurs fois d'aller manger à fon bord. Quand il fut mon projet, il m'offrit fort obligeamment paffage fur fon vaiffeau. Cette occafion me parut fi belle, que je ne balançai pas à l'accepter : cependant je me vis à la veille de ne pas partir ; car après les offres les plus obligeantes de la part de M. de Cafeins & de M. de Langara, ils m'oppoferent enfuite mille obftacles ; ils exigerent plufieurs formalités qui me parurent inutiles, & qu'ils regarderent comme effentielles. M. Desforges, à qui j'en parlai, fit tout ce qui put dépendre de lui pour lever ces obftacles, & applanir les difficultés. Il réuffit : mais pendant plus d'un mois que nous fûmes, pour ainfi dire, à traiter avec MM. de Cafeins & de Langara, j'avois conçu le chagrin le plus dévorant. Ceux de mes lecteurs qui auront lu l'hiftoire des pyramides du Pérou, par M. de la Condamine, ne trouveront pas étrange le détail de l'hiftoire de mon embarquement pour Manille lorfqu'ils le liront.

Ce qui me faifoit le plus de peine, eft que j'avois écrit, avant qu'on m'eût fait

naître des difficultés, en France à M. le duc de Chaulnes. J'avois annoncé à ce ſeigneur mon nouveau voyage, en le priant de m'obtenir de la cour d'Eſpagne des lettres de recommandation pour le gouverneur des Philippines. J'avois écrit par la même occaſion à MM. Clairaut & de la Lande.

Je partis enfin de l'isle de France le premier mai 1766, bien réſolu de dire adieu pour toujours à cette isle : & en effet, j'avois conçu le projet de m'en revenir en Europe par Acapulco, & d'achever ainſi le tour du globe ; mais je n'avois pas prévu tout ce qui devoit m'arriver à Manille, & qu'une derniere aventure m'étoit deſtinée à l'isle de France. Nous arrivâmes à Manille le 10 d'août. Notre voyage fut un peu long ; il eut auſſi ſes peines & ſes fatigues.

Sans rapporter ici tous les différens genres d'obſervations que je fis pendant le voyage, comme j'avois fait dans les précédens, je ne parlerai que d'un problême que l'on trouve parmi les Mémoires de l'académie, année 1735. Il conſiſte à trouver la latitude en mer, par le moyen de deux hauteurs du ſoleil, priſes le matin ou le ſoir, à une

heure de diſtance l'une de l'autre. M. Pitot, qui propoſe & réſout ce problême, n'examine qu'un ſeul cas; celui où le vaiſſeau ſe trouveroit à 45 degrés de latitude: dans ce cas, le problême peut être de quelqu'uſage. La poſition de la ſphere, & celle du ſoleil qui ſe trouve aſſez loin du zénith, dans quelque ſaiſon que ce ſoit de l'année, donnent à la méthode une ſûreté ſuffiſante pour l'uſage de la navigation; mais lorſqu'on vient à particulariſer le problême pour un point quelconque pris dans la zone torride, cette méthode eſt inſuffiſante: elle n'eſt plus praticable ſi-tôt que le ſoleil eſt proche du zénith; & je me ſuis bien convaincu que, quoiqu'on emploie le plus grand ſoin & le plus grand ſcrupule à rechercher la latitude par cette voie, on ne peut y parvenir qu'à un tiers de degré près. Quelquefois on s'écarte davantage; l'erreur devient d'autant plus grande, qu'on eſt plus près de la ligne, & que le ſoleil eſt plus voiſin du zénith; & je n'ai pas trouvé que cette méthode, que j'ai depuis pratiquée à Manille avec une bonne pendule à ſecondes, & un excellent quart-de-cercle de trois pieds de rayon,

donnât une exactitude suffisante pour la géographie.

Don Juan de Caseins m'annonça au gouverneur de Manille dans la lettre où il lui faisoit part de notre arrivée. Le 13 d'août, quatre jours après, je descendis avec M. de Caseins, & j'allai voir le gouverneur, auquel je remis une lettre de recommandation que m'avoit donnée M. Desforges, gouverneur de l'isle de France.

Nous étions mouillés à Cavité, port de Manille, à trois lieues environ de cette ville. Nous trouvâmes dans ce port un petit vaisseau à trois mâts, prêt à mettre à la voile pour les isles Mariannes. Quoique le voyage que je venois de faire m'eût bien fatigué, & que j'eusse besoin d'un peu de repos, j'oubliai, à la vue de ce vaisseau, toutes les fatigues que je venois d'essuyer, & je n'aspirois plus qu'au moment de me voir passer à bord, afin de poursuivre ma course jusqu'aux Mariannes. J'en eus d'autant plus d'envie, que le gouverneur me dit que je ne trouverois pas si-tôt une semblable occasion; & en effet, le roi d'Espagne n'envoie que tous les trois ans un vaisseau à ces isles,

encore c'eſt un vaiſſeau à peine de cent cinquante ou cent quatre-vingt tonneaux. Il eſt vrai que le galion de Manille y relâche tous les ans en revenant d'Acapulco, & leur laiſſe quelques proviſions : c'eſt là tout le commerce que les Mariannes ont avec les Philippines. M. de Caſeins, à qui j'avois promis de déterminer, avant ſon départ de Manille, la longitude de cette ville, fut cauſe que je ne fis aucune démarche ſérieuſe pour m'embarquer Il m'avoit aſſuré que je ne manquerois pas d'occaſion pour me rendre à ces isles, en m'embarquant ſur un des galions, & qu'il me recommanderoit encore pour cela au gouverneur. J'abandonnai donc pour ce moment le projet des Mariannes. Ce fut un grand bonheur pour moi; car le vaiſſeau, & tout ce qui étoit dedans, périt en ſortant du détroit des Philippines pour entrer dans la mer du Sud. Il eſt vrai qu'il ne ſe noya que trois à quatre perſonnes, celles qui furent les plus empreſſées à ſe ſauver : ce qui arrive preſque toujours dans les naufrages. Je ne peux pas répondre que je n'euſſe point augmenté le nombre des perſonnes empreſſées à ſe

ſauver; mais j'aurois perdu tous mes journaux & mes inſtrumens d'aſtronomie, perte irréparable pour moi.

Après nous être acquittés d'un vœu que Don Juan de Caſeins avoit fait aux approches des Philippines, au milieu du mauvais tems, dont nous fûmes tourmentés pendant ſept jours, mon premier ſoin fut de fixer la longitude & la latitude de Manille. Don Manuel Galban, oidor de l'audience royale, me prêta pour cet effet un donjon fort propre pour y faire ces ſortes d'obſervations.

Les mauvais tems ne me permirent pas d'avoir un grand nombre d'obſervations; & le départ de M. de Caſeins, fixé au 12 février ſuivant, 1767, étoit trop précipité pour que je puſſe avoir autant de vérifications à lui donner que je l'aurois deſiré. Les quatre obſervations que le tems me permit de faire, s'accordoient fort heureuſement entr'elles: elles furent le ſujet d'un mémoire que je fis ſur la longitude de Manille. Je le remis à M. de Caſeins: j'établiſſois la longitude de Manille de 7 h. 54 min. 8 ſec. 30 tierces, qui valent 118 deg. 32 min. 4 ſec. 30 tierces.

J'avertis

J'avertis M. de Caſeins, dans la lettre que je lui écrivis à ce ſujet, que je ne regardois cette détermination que comme une eſpece d'approximation à un quart de degré près, parce que j'avois été obligé de m'en rapporter aux tables aſtronomiques; mais j'ajoutois que l'on pouvoit bien ſe contenter de ce réſultat pour l'uſage de la navigation aux *Philippines*, juſqu'à ce que je puſſe avoir d'Europe des obſervations correſpondantes.

J'envoyai, d'après le conſeil que me donna M. de Caſeins, une copie de mon mémoire au miniſtre & au ſecretaire d'état de la marine & des Indes (M. le bailli d'Arriaga); j'accompagnai ce mémoire d'une lettre dans laquelle j'informai cette excellence de la raiſon qui m'avoit fait entreprendre le voyage aux *Philippines*, & par quelle voie j'y étois venu.

J'adreſſai auſſi à M. de la Lande une copie du même mémoire pour le lire à l'académie : ce mémoire eſt imprimé parmi ceux de cette compagnie pour l'année 1768. M. de la Lande, après avoir comparé les tables à des obſervations faites à Stockholm & à

Paris, trouva que l'erreur des tables étoit ſenſiblement nulle, & par conſéquent qu'il n'y avoit, pour ainſi dire, rien à changer à cet égard au réſultat précédent; que la différence des méridiens entre Paris & Manille pouvoit être ſuppoſée de 7 h. 54 minutes 4 ſecondes 30 tierces: cette quantité differe peu de mon premier réſultat.

J'obſervai, le premier février de la même année 1767, une éclipſe partiale de ſoleil. Je ne vis pas le commencement; mais la fin fut obſervée avec beaucoup d'exactitude. M. du Vaucel, correſpondant de l'académie royale des ſciences, a depuis calculé cette éclipſe ſur les tables de M. Clairaut; il a auſſi employé les formules analytiques de M. du Séjour. Selon ſes calculs, qu'il a préſentés à l'académie, la longitude de Manille eſt de 7 h. 54 minutes 2 ſecondes; réſultat qui s'accorde parfaitement avec les précédens. Les tables de Mayer donnent une minute de plus.

Après le départ de M. de Caſeins, je continuai mes obſervations ſur la longitude & la latitude de Manille, tant au moyen des obſervations du premier ſatellite de Jupi-

ter, qu'au moyen des angles horaires de la lune. Je fis auſſi un très-grand nombre d'expériences ſur la longueur du pendule qui bat les ſecondes en cette ville.

Je fis connoiſſance de Don Eſtevan Roxas y Melo, & de Don Andrès Roxo. Le pere Melo étoit natif de Lima, & chanoine de l'égliſe cathédrale de Manille : c'étoit un homme très-curieux, inſtruit, ayant un riche cabinet en livres & en inſtrumens de mathématiques. Les Péruviens ont les qualités du cœur excellentes ; & ſont très-bons amis. Don Eſtevan Melo m'a rendu les plus grands ſervices pendant mon ſéjour à Manille. Don Andrès Roxo étoit Mexicain ; il étoit venu à Manille avec ſon oncle Don Manuel Antonio Roxo, archevêque de Manille : il fut ſon ſecretaire.

Dans ce tems-là, par une ordonnance de la cour d'Eſpagne, le bâton de commandement tomboit entre les mains de l'archevêque, lorſque le gouverneur mouroit avant que d'être remplacé. En vertu de cette ordonnance, l'archevêque Roxo ſe trouva commander à Manille pendant la guerre, & pendant le ſiege & la capitulation de la

ville. Don Andrès Roxo étoit alors secretaire du gouvernement. Il épousa une des filles du marquis de Villa Mediana, famille distinguée d'Espagne. On me fit dans cette maison l'accueil le plus gracieux qu'on puisse faire à un étranger : je fréquentois beaucoup cette maison ; enfin je partageois mes momens entre la maison de Don Andrès Roxo & Don Estevan Roxas y Melo. Notre intimité a duré jusqu'à ce jour. J'ai reçu réguliérement tous les ans, depuis mon départ de Manille, des nouvelles de ces deux amis ; les dernieres m'ont appris que la mort avoit enlevé l'un des deux, Don Estavan Roxas y Melo.

Lorsque j'arrivai à Manille, il travailloit à une carte des isles Philippines : cette carte est faite d'après tout ce qu'il put recueillir des journaux de différens pilotes qui avoient fréquenté l'archipel des Philippines. Un pilote François, qui avoit resté long-tems à Manille, & qui y étoit mort fort regretté un an avant mon arrivée en cette ville, avoit aussi fourni beaucoup de matériaux à Don Estevan Melo. Aussi sa carte m'a paru devoir être beaucoup plus exacte que celle que

nous tenons du pere Murillo, & qui a vraisemblablement servi de base à celles qu'on a depuis publiées en France. J'aidai à Don Estevan Melo à terminer son ouvrage. Nous assujettîmes la longitude & la latitude de Manille aux observations astronomiques que j'y avois faites; je les réduisis au pied du maître-autel de la cathédrale, peu éloignée de l'endroit où j'avois observé. J'ai apporté avec moi une copie très-bien faite de cette carte, que me donna le pere Melo.

Après cet ouvrage, je m'occupai à faire une description des isles Philippines, de leurs productions, de leur état actuel, du commerce des Espagnols établis à Manille, & de celui qu'on y pourroit faire. Je parle aussi des Moluques. Ce que j'ai sur cet archipel est presque tout tiré des mémoires que me donnerent Don Estevan Melo & Don Andrès Roxo. Don Andrès Roxo me remit aussi différens mémoires concernant la guerre de Manille, une copie du journal du siege qu'essuya cette ville, écrit de la propre main du gouverneur son oncle: il me raconta en même tems, touchant cette guerre, plusieurs faits & anecdotes très-in-

téreſſantes, & d'autant plus authentiques qu'il étoit, comme je viens de le dire, ſecretaire du gouvernement. Il avoit entre les mains les pieces juſtificatives de ce qu'il m'avoit avancé ; il me les fit toutes voir.

J'appris auſſi à Manille quelques anecdotes touchant la priſe du galion par M. Anſon en 1743. Ces anecdotes different aſſez de ce qui eſt rapporté dans le voyage de cet amiral autour du monde. Je ferai remarquer à cette occaſion, que l'auteur qui nous a donné ce voyage très-curieux d'ailleurs, me paroît avoir été très-mal informé ſur ce qu'il dit des Philippines, principalement ſur le commerce de Manille à la Nouvelle-Eſpagne. On trouve dans cet ouvrage un long chapitre qui roule entiérement ſur ce commerce : ce chapitre auroit beſoin de beaucoup de corrections.

Manille eſt, ſans contredit, un des plus beaux pays des mers d'Aſie ; le climat y eſt excellent, le ſol y eſt de la plus grande fertilité. Les Philippines ont quinze à ſeize beaux ports, & elles ſont couvertes des plus beaux bois de conſtruction. A Cavité, j'ai vu de ces bois d'une groſſeur démeſurée,

& une table dans la sacristie des Jésuites à Manille, qui avoit onze pieds de diametre, & épaisse à proportion; elle étoit d'une seule piece, tirée du tronc d'un de ces arbres. Cette table est actuellement en Espagne; M. de Caseins la porta au roi. On m'a assuré que ces arbres ont une hauteur telle que d'un seul on pourroit faire une quille d'une seule piece pour un vaisseau de soixante-quatre canons: c'étoit me dire que ces arbres avoient jusqu'à cent cinquante pieds de hauteur; car à Manille, où l'on construit très-solidement, on fait comme en Europe les quilles des vaisseaux de plusieurs pieces.

Le bois nommé *tindalo*, est une de ces belles especes de bois; il est d'un rouge foncé, serré, compacte & très-pesant; il est susceptible d'un très-beau poli qui le rend luisant comme une glace de miroir; ce bois ne se tourmente ni ne se gauffre point. Don Estevan y Melo fit faire de ce bois, exprès pour moi, une table de bord avec son pliant, dont il me fit présent quinze jours avant mon départ de Manille. Cette table de vingt-deux pouces de largeur sur vingt-huit de longueur, & faite d'une seule planche, me fit

tant de plaiſir par la beauté de ſon bois, que je regrettois de la faire ſervir dans les vaiſſeaux. Je l'emballai le mieux qu'il me fut poſſible, & je l'ai apportée avec moi jusqu'à Paris, où elle eſt arrivée en très-bon état, & où je la conſerve comme un meuble curieux, & comme un monument qui me rappelle toujours avec plaiſir la mémoire d'un ami auſſi vrai qu'étoit pour moi Don Eſtevan Roxas y Melo.

Les Eſpagnols n'occupent peut-être pas la vingtieme partie de ce beau pays dont je parle ; encore ne tirent-ils aucun parti de cette petite portion : ces isles ſont à charge au roi, malgré ce qu'il tire tous les ans de ſes ſujets de ces isles, & qui monte, ſelon un état que j'ai pour l'année 1749, à 3 millions 255 mille 122 livres, argent de France. Il eſt encore obligé de faire paſſer chaque année de Mexique à Manille 110 mille piaſtres (527 mille 500 livres) pour couvrir les frais que lui occaſionnent ces isles. Cette dépenſe monte à plus de 620 mille piaſtres (3 millions 255 mille livres). L'état eccléſiaſtique, y compris l'entretien des différens ordres religieux qui deſſervent les cures des

Philippines, abſorbe une partie de cette dépenſe, puiſqu'il lui en revient plus de 525 mille livres. Mais le pape, par une de ſes bulles, a donné, m'ont dit les Eſpagnols à Manille, la conceſſion des Philippines & de Manille au roi d'Eſpagne, à condition qu'il entretiendroit à ſes frais la religion chrétienne dans ces isles.

Le 10 juillet 1767, je reçus réponſe aux lettres que j'avois écrites en France l'année précédente 1766 avant mon départ de l'isle de France; ces nouvelles vinrent par le Mexique & Acapulco, dans le galion *le Saint-Charles*. On m'annonçoit des lettres de recommandation de la cour d'Eſpagne. M. le duc de Chaulnes fit, du conſentement de M. le duc de la Vrilliere, toutes les démarches néceſſaires pour que la choſe ne languît pas. Ma lettre trouva l'illuſtre M. Clairaut mort; M. de la Lande ne négligea pas de s'intéreſſer à cette nouvelle entrepriſe. Il n'étoit pas poſſible d'exiger plus de célérité par mer; il n'y avoit pas eu un ſeul moment de perdu: auſſi le gouverneur de Manille, à qui je les fis voir, homme inquiet, mal intentionné pour les François en général, &

qui ne me voyoit à Manille qu'avec un œil jaloux, peu accoutumé d'ailleurs à voir aller les nouvelles si vîte par mer, rassembla les époques de toutes mes lettres & de mon départ de l'isle de France, celles du départ de M. de Caseins de Manille. Il fit une combinaison de toutes ces époques, & il en conclut que je ne pouvois pas avoir encore reçu de réponse à mes lettres, & que celles que je lui avois fait voir étoient nécessairement des lettres supposées, parce qu'il étoit impossible, selon lui, que je pusse parler de M. de Caseins.

Je demeurois chez un négociant François fort riche, dont la fille avoit épousé le secretaire du gouvernement. Don Joseph Raon avoit fait part de son soupçon à son secretaire : celui-ci en informa sur-le-champ son beau-pere, qui me rendit la chose mot pour mot. Je m'en plaignis amérement au secretaire, qui tâcha d'excuser son maître le plus qu'il put ; mais il gronda beaucoup son beau-pere de m'en avoir parlé.

Ce soupçon odieux & injurieux me causa beaucoup de chagrin, & me donna aussi quelqu'inquiétude pour le reste du tems que

j'avois encore à rester à Manille. Je rendrai ici justice à Don Estavan Roxas y Melo & à Don Andrès Roxo: je déposai dans leur sein les sujets de plainte que j'avois; je trouvai dans ces amis toutes les consolations possibles.

Je ne dois pas passer sous silence Don Feliciano Marquès, ingénieur en chef de Manille, qui m'a donné dans tous le tems des marques d'une amitié constante, & qui m'a souvent aidé de ses conseils.

M. de la Lande me fit observer à la fin de sa lettre; qu'il avoit été lu à l'académie par M. Pingré un mémoire, dans lequel il se plaignoit que j'allois trop loin: il auroit voulu que je fusse revenu à Pondichéry; au reste il étoit assez égal, selon M. de la Lande même, que je restasse à Manille, ou que je revinsse à Pondichéry, & il me dit que c'étoit à mon goût à me décider.

J'avois beaucoup de tems devant moi pour prendre un dernier parti, & pour me rendre à la côte de Coromandel.

Lorsque j'eus bien réfléchi sur cet objet; calculé les inconvéniens des deux côtés, je me décidai à partir pour Pondichéry. Le cli-

mat de Manille fut la ſeule cauſe qui balança un peu mes raiſons. Sur plus de quatre-vingt-dix journées que j'avois vu s'écouler depuis l'entrée d'avril juſqu'au 10 du mois de juillet, j'en comptois à peine trois de tems abſolument couvert pendant la matinée, au lieu que je ne connoiſſois point le climat de Pondichéry : ma propre expérience ne m'en avoit rien appris ; mais quoique les ſaiſons reviennent aſſez exactement les mêmes chaque année dans la zone torride, cependant il pouvoit abſolument arriver que le ciel fût couvert à Manille le jour de l'obſervation de Vénus, & qu'il fît beau à Pondichéry. A ces raiſons il s'en joignit d'autres, peut-être d'une plus grande importance. Je conſidérai, dis-je, que je courrois de très-grands riſques en reſtant à Manille ; que je ne m'expoſois pas ſeulement aux riſques de voir le tems couvert le jour de mon obſervation, mais encore au caprice de celui qui gouvernoit. Je voyois que le gouverneur agiſſoit deſpotiquement & tyranniquement en tout ; je voyois que dans ce pays éloigné, on ne manquoit point de raiſons pour arrêter un homme dans le cours des affaires

les plus sérieuses & les plus importanres: j'en avois des exemples très-frappans sous les yeux, qu'il seroit trop long de rapporter ici. J'avois aussi cherché à passer à Acapulco sur le galion *la Sainte-Rose* ; & dans une lettre que j'avois écrite à ce sujet au gouverneur, j'avois cru pouvoir m'appuyer du pacte de famille fait entre les cours de Versailles & de Madrid, & que la renommée avoit publié jusqu'aux extrêmités de l'Asie. Le gouverneur me répondit par une lettre que je conserve, *qu'on ignoroit à Manille son extension.*

Je n'avois pas non plus oublié le soupçon mal fondé de cet homme inquiet. Je conclus de tout cela, que si quelqu'événement imprévu faisoit que je ne reçusse pas à tems les lettres de recommandation qu'on m'avoit fait espérer d'Europe, événement qui étoit dans l'ordre des choses possibles; cet homme, mal intentionné d'ailleurs, ne manqueroit pas de raisons pour me susciter des tracasseries, & pour m'empêcher de faire une observation importante qui me rendoit errant depuis plus de sept ans. Je relus donc avec une nouvelle attention la note de la

lettre de M. de la Lande, & je pris le parti d'aller chercher un pays libre, puifqu'il étoit à mon choix de le faire. Les voyages par mer ne me coûtoient plus rien, tant j'étois devenu familier avec cet élément. J'écrivis à M. le duc de Chaulnes & à M. de la Lande, que je ferois à Pondichéry à tems pour le paffage de Vénus fur le foleil; que puifqu'on defiroit que je me rapprochaffe, j'allois le faire; que ma démarche, en allant aux Philippines, n'avoit eu d'autres vues que de me rendre utile. Je déduifis enfuite fort en détail à M. de la Lande les raifons qui m'avoient fait préférer Manille ou les isles Mariannes à la côte de Coromandel; mais que, malgré toutes ces raifons qui me paroiffoient bonnes, j'allois cependant faire mes préparatifs pour partir.

Ce ne fut qu'avec la plus grande répugnance, que Don Eftevan Melo confentit à mon départ. Son amitié pour moi lui fit faire l'impoffible pour m'empêcher de partir & pour me retenir à Manille; elle alla jufqu'à m'offrir un logement chez lui, fa table & fa bourfe; il m'affura que je ne manquerois de rien.

Don Feliciano Marquès vint auſſi m'offrir ſa bourſe, en me témoignant ſon regret de me voir partir ſans faire mon obſervation. Le pere Don Eſtevan Melo avoit chez lui un pere Théatin, Italien, bon mathématicien & miſſionnaire. Il parloit françois; je leur laiſſai à l'un & à l'autre une petite inſtruction pour obſerver la ſortie de Vénus de deſſus le ſoleil, & pour bien régler leur pendule; je rétablis la méridienne qui étoit dans la maiſon: elle étoit ſur un plan de cuivre, j'y ſubſtituai un plan de marbre. Don Eſtevan Melo avoit encore deux téleſcopes de deux pieds de longueur, dont un ſurtout étoit très-bon.

Ces préparatifs finis, je ſaiſis l'occaſion d'un vaiſſeau Portugais de Macao: ce vaiſſeau étoit venu de Madras, & il y retournoit. Nous mîmes à la voile le 2 de février 1768 à ſix heures du ſoir, par un petit frais du ſud-eſt; mais notre vaiſſeau mal chargé ne put faire deux lieues ſans plier; il ſe coucha même aſſez conſidérablement, n'ayant cependant que ſes quatre baſſes voiles; & quoique le vent fût fort égal, nous fûmes obligés de virer de bord, & de revenir mouiller à la barre de Manille.

Le lendemain, de grand matin, je reçus une lettre de Don Estevan Melo, qui m'exhortoit très-fort de descendre à terre, & de rester à Manille; il me disoit que ce que je venois d'éprouver étoit bien suffisant pour me décider à rester, que j'en avois assez fait pour prouver mon zele, que Dieu me défendoit de m'exposer à un danger aussi évident que paroissoit l'être celui que je courrois, si je m'obstinois à m'en aller sur le vaisseau Portugais. La lettre de mon ami fut bientôt suivie du pere Théatin; il vint au nom de cet ami, dans l'intention de m'amener avec tous mes effets. Je fis réponse à Don Estevan Melo, que j'allois rester à bord pour assister au déchargement du vaisseau, & au changement qu'on se proposoit de faire à son arrimage, que je verrois le tout avec mes propres yeux, qu'ensuite je lui en marquerois mon avis; que si je remarquois quelque défaut dans le nouveau chargement, je le lui manderois, en le priant en même tems de m'envoyer une pangue (sorte de bateau du pays) pour débarquer avec mes effets.

Le 5 de février, nous fûmes en état de

mettre

mettre à la voile. J'écrivis à Don Eſtevan Melo, que je pourſuivrois mon voyage, que le vaiſſeau me paroiſſoit en état de nous mener au moins juſqu'à Malacca ; d'autant plus que de Manille juſqu'au détroit, on a dans cette ſaiſon vent arriere, que dans le détroit les mers ſont très-belles ; qu'en outre il ſavoit comme moi, que je trouverois à Malacca un brigantin de Tranguebar ou de Pondichéry, prêt à retourner à la côte de l'Inde.

Nous arrivâmes à Malacca le 18 février : je continuai mon voyage ſur le même vaiſſeau, & le 27 mars j'arrivai à Pondichéry, quatorze mois avant l'obſervation. Mon voyage ne fut que de trente-deux jours : belle traverſé, peu ordinaire.

Avant que de pourſuivre, je dois apprendre en deux mots à mes lecteurs, quelle a été la fin du gouverneur de Manille. Il fut arrêté environ deux ans après mon départ, par ordre du roi ; il fut mis en priſon, lui, ſon fils & ſon ſecretaire. J'appris cette nouvelle à l'isle de France, en m'en revenant en Europe. Depuis, on m'a mandé de Manille qu'il y étoit mort en priſon, accablé de chagrins, & ſans doute rongé

de remords. Je reviens à ma narration.

Le détroit de Malacca eſt celui des trois détroits que nous pratiquons le moins, parce que nos vaiſſeaux qui vont à la Chine, paſſent preſque tous par les détroits de la Sonde & de Banca : auſſi le détroit de Malacca nous eſt moins connu que les deux autres. J'ai eu l'avantage de les voir tous les trois ; & c'eſt ce qui m'a fourni l'occaſion de faire ſur celui de Malacca pluſieurs remarques intéreſſantes, qui pourront contribuer à la ſûreté & à la promptitude de la navigation dans ce détroit. Les pilotes de Macao ont une ſi grande pratique du détroit de Malacca, qu'ils y navigent la nuit comme le jour ; lorſqu'ils mouillent, c'eſt que le vent leur manque. Ils m'ont fourni pluſieurs remarques curieuſes & intéreſſantes ſur cette navigation ; on les trouvera à la fin de cet ouvrage, dans la lettre que j'écrivis de Pondichéry à Don Eſtevan Roxas y Melo à Manille.

A Pondichéry, je trouvai M. Law, gouverneur général pour le roi de tous les établiſſement françois dans l'Inde ; il me reçut parfaitement bien, & il ſe prêta avec le

plus grand zele à faire réussir ma mission.

En moins de deux mois, il me fit bâtir un observatoire sur les ruines de l'ancien fort, & sur une très-bonne voûte. Cet observatoire étoit grand & fort commode pour y faire toute espece d'observations astronomiques. J'y allai loger, pour être plus à portée de mon travail.

Je ne dois pas oublier de faire ici mention du conseil supérieur de Pondichéry, & en particulier de M. de la Grenée, premier conseiller, commandant en second; de M. Monneron; de M. le Fevre, procureur général du roi; & de M. de Tremolliere, secretaire du conseil, dont je reçus beaucoup de marques de bienveillance.

Je commençai par vérifier la longitude & la latitude de Pondichéry; j'observai les réfractions à l'horizon, à 10, à 14 & à 45 deg. de hauteur.

Le 23 décembre 1768, j'observai avec M. Law, une éclipse totale de lune. Je ne négligeai pas les hauteurs solsticiales, pour déterminer l'obliquité de l'écliptique. J'observai aussi l'étoile polaire, tant dans la partie supérieure que dans la partie inférieure

du méridien, différentes autres étoiles, & enfin les ſatellites de Jupiter.

Les nuits à Pondichéry ſont de la plus grande beauté en janvier & en février : on ne peut avoir d'idée du beau ciel que ces nuits offrent, que lorſqu'on les a vues. Je n'avois nulle part ſi bien vu Jupiter avec ma lunette de quinze pieds, que je le vis alors ; les étoiles n'avoient aucune ſcintillation : j'ai très-ſouvent laiſſé ma lunette expoſée à l'air de la nuit pendant pluſieurs heures, dans une poſition verticale, ſans que l'objective ait recueilli la plus légere humidité. Le mois de mars n'eſt plus ſi beau, en avril le tems commence à ſe ternir ; mai, juin, juillet, août & ſeptembre ſont peu propres aux obſervations aſtronomiques ; dans ces mois, on n'a guere que les matinées de belles. En octobre, novembre & décembre, eſt la ſaiſon pluvieuſe & l'hiver.

J'étois préparé pour le paſſage de Vénus du 3 juin 1769. Les Anglois à Madras m'avoient envoyé un excellent téleſcope achromatique de trois pieds de longueur, & j'attendois le moment de l'obſervation avec la plus grande impatience.

Pendant tout le mois de mai jusqu'au 3 juin, les matinées furent très-belles; le tems fut encore de la même beauté la veille. A neuf heures du soir, j'observai avec M. Law, qui se servoit de la lunette achromatique, une émersion du premier satellite de Jupiter, que nous avons très-bien vue. On s'empressoit déjà à me faire des complimens, lorsque le lendemain, de très-grand matin, il s'éleva une espece de coup de vent, qui ne dura précisément que le tems qu'auroit duré l'observation; car Vénus devoit sortir de dessus le soleil à sept heures du matin.

Or le soleil commença à percer le nuage à 7 h. 30 min. Le reste du jour & les suivans furent très-beaux; de sorte que ce tourbillon sembloit avoir été fait exprès. Ce fut la même chose à Madras, où M. Call, ingénieur en chef de cette place, avoit été chargé par M. Maskeline de faire l'observation. Ce tourbillon s'étoit fait sentir le long de toute la côte de Coromandel, à plus de trente lieues en avançant dans les terres de la presqu'isle.

C'est là le sort qui attend souvent les astronomes. J'avois fait près de dix mille

lieues ; il sembloit que je n'avois parcouru un si grand espace de mers en m'exilant de ma patrie, que pour être spectateur d'un nuage fatal, qui vint se présenter devant le soleil au moment précis de mon observation, pour m'enlever le fruit de mes peines & de mes fatigues.

Pendant que le ciel me traitoit ainsi à Pondichéry, il offroit l'aspect le plus serein à Manille, comme je l'ai appris depuis par les lettres que j'ai reçues, & par Don Estevan Melo lui-même, qui m'a envoyé l'observation qu'il avoit faite de concert avec le pere Théatin. M. Dagelet s'est donné la peine de la calculer ; on verra qu'elle est fort exacte, & qu'elle mériteroit peut-être autant que beaucoup d'autres, d'être employée pour la parallaxe du soleil. En juillet, qui est un des mois les plus chauds de l'été, je répétai mes observations sur les réfractions astronomiques, afin de les comparer à celles que j'avois faites pendant l'hiver.

Nous avons déjà une table des réfractions astronomiques pour la zone torride, par M. Bouguer ; mais la température par laquelle il a observé, est bien différente de

celle de la côte de Coromandel. A Pondichéry, qui n'eſt pas l'endroit le plus chaud de cette côte, du moins ſur les rapports qu'on m'en a faits, le thermometre de M. de Réaumur, expoſé en plein air, à l'ombre, à trente pieds environ au-deſſus du ſol, monte tous les jours à 36, & quelquefois à 37 deg. pendant une grande partie des mois de mai, juin, juillet & août. Cette chaleur eſt le plus ſouvent accompagnée d'un vent d'oueſt, violent & enflammé, qui éleve des nuages & des tourbillons d'un ſable brûlant, pour le porter à la mer.

Les différentes obſervations que je fis ſur les réfractions, me confirmerent dans la remarque que j'avois déjà faite à l'isle de France; c'eſt-à-dire, que pendant la ſaiſon qu'on nomme *hiver* dans ces climats, mais où l'on ne ſe chauffe jamais, le ſoleil ne ſe leve & ne ſe couche point à l'horizon de la mer: eſpece de paradoxe que je prouve dans mon mémoire ſur les réfractions horizontales.

Cette remarque contredit, ſelon moi, l'obſervation que les Hollandois firent en 1597, dans la Nouvelle-Zemble, ſur le bord de la mer; auſſi je ſuis très-perſuadé qu'ils

ſe ſont trompés, quoique Képler & Caſſini aient expliqué comment le phénomene qu'ils diſent avoir vu, a pu avoir lieu.

Les nuits ſont fraîches & tempérées à Pondichéry; je parle en comparaiſon du jour, car cette température eſt encore de 22 à 23 degrés.

Dans les appartemens bien clos, le thermometre ne monte qu'à 26 deg. dans la grande chaleur; & c'eſt à ce point, à quelque petite choſe près, qu'il ſe ſoutint dans mon obſervatoire, pendant les expériences très-ſouvent répétées que je fis dans le mois de juillet, ſur la longueur du pendule qui bat les ſecondes à Pondichéry.

Dans le courant du mois d'août, il parut une comete que j'obſervai autant que purent me le permettre le tems & la fievre dont je fus attaqué pour la premiere fois dans le mois de ſeptembre; on revit cette comete trois à quatre fois ſeulement après ſa conjonction avec le ſoleil à la fin d'octobre. C'étoit alors le tems des pluies; ce qui fut cauſe que je ne pus ſuivre cette comete: je n'en eus même qu'une ſeule obſervation, ce fut le 2 de novembre: la co-

mete étoit alors fort diminuée; & sa queue, qui avant sa conjonction s'étendoit à plus de 40 degrés, en occupoit alors à peine 5.

Je ne parlerai ici qu'en passant, de la carte des environs de Pondichéry, dont j'ai déterminé les points principaux dans mes momens perdus. Je savois que la carte qu'on a, ne pouvoit manquer d'être très-défectueuse, parce qu'on n'y avoit employé ni les instrumens convenables, ni les soins nécessaires.

Un autre genre de travail me parut fort intéressant : je l'avois commencé à l'isle de France, je l'achevai à Pondichéry en 1768; c'est une histoire des moussons, & un examen des différentes routes que l'on doit suivre pour aller de l'isle de France dans l'Inde.

Les marins distinguent ces routes, en grande & petite route : on est forcé de prendre la grande route depuis le commencement de septembre jusqu'à la mi-mai. On emploie dans cette saison deux mois & demi, & même trois mois, à se rendre de l'isle de France à Pondichéry. La petite peut se tenter depuis le premier mai jusqu'à la fin d'août. On met dans cette saison environ trente-cinq

jours pour aller à Pondichéry ; les mouſſons reglent ces variétés : on va par la grande route pendant la mouſſon du nord-eſt, & par la petite route pendant la mouſſon du ſud-oueſt. Mais cette mouſſon ne permet la petite route que pendant environ cinq mois : cela vient de ce que les mouſſons au nord de la ligne ne ſoufflent réellement pas ſix mois du ſud, comme on l'a crû juſqu'ici. J'ai des raiſons pour avancer que la mouſſon du ſud-oueſt eſt plus courte d'environ vingt-trois jours que celle du nord-eſt.

Pluſieurs habiles navigateurs, rebutés de la longueur & des fatigues inſéparables de la grande route, ont cherché, dans ces derniers tems, les moyens de l'abréger. De ce nombre ſont MM. Daprès de Mannevillette & M. de Joannis ; mais ces deux grands marins ne s'accordent nullement entr'eux ſur la route qu'il faut prendre de préférence à la grande. On a pareillement eſſayé d'abréger la petite route, en allant par l'archipel qui eſt au nord de l'isle de France, au lieu d'aller prendre connoiſſance, comme l'on fait, du cap d'Ambre au nord de l'isle de Madagaſcar.

Plusieurs pilotes Portugais de Macao m'ont assuré que cette route avoit été pratiquée anciennement par les vaisseaux de leur nation ; qu'elle avoit été abandonnée, sans avoir pu m'en donner de raison. Peut-être la trouvoient-ils trop pleine d'isles ; mais quoiqu'elle paroisse en effet fort embarrassée sur les cartes, cette route n'effraya pas l'amiral Boscawen, quand il fut en 1748, de l'isle de France à Pondichéry. Cependant cet amiral conduisoit une escadre de douze ou quinze vaisseaux.

En 1754, M. Daprès alla de l'isle de France à Pondichéry, par la route de l'amiral Boscawen (c'est ainsi qu'on la nomme dans l'Inde). M. de la Carriere, capitaine de vaisseaux de l'Inde, qui mérite d'être connu à beaucoup d'égards, vint à Pondichéry par la même route, en 1768 lorsque j'étois en cette ville. D'après ces deux tentatives, les seules que je connoisse & dont j'aie les journaux, il m'a paru fort difficile de décider laquelle est la meilleure, & sur-tout la plus courte, ou de cette nouvelle route ou de l'ancienne. M. de la Carriere, en me donnant une copie de son journal, m'assura

en même tems que cette nouvelle route doit avoir la préférence sur l'ancienne ; que pour lui, il n'en suivroit jamais d'autre ; & qu'il y avoit environ un cinquieme de tems à gagner, ou sept jours sur trente-cinq.

M. Daprès a trouvé par cette même route beaucoup de calme, des vents contraires, & des différences considérables occasionnées par les courans ; & cela pendant qu'au nord de la ligne, la mousson de l'ouest étoit dans sa force. L'officier, de qui je tiens le journal de ce voyage, m'assura que M. Godeheu, qui étoit sorti de l'isle de France huit à dix jours après M. Daprès, & qui avoit suivi la route ordinaire, rencontra M. Daprès sous l'isle de Ceylan, moins avancé qu'il n'eût été s'il avoit suivi l'ancienne route.

Je m'amusai aussi, pendant mon séjour à Pondichéry, à prendre quelque connoissance de l'astronomie, de la religion, des mœurs, & des coutumes des Indiens Tamoults, que fort improprement nous appellons *Malabars*.

Ce que j'avois entendu dire de leur astronomie avoit piqué ma curiosité ; mais ce

qui acheva de l'aiguillonner, fut la facilité avec laquelle je vis calculer devant moi, à un de ces Indiens, une éclipſe de lune que je lui propoſai, la premiere qui me vint en idée. Cette éclipſe, avec tous les élémens préliminaires, ne lui coûta pas trois quarts d'heure de travail. Je lui propoſai de me mettre en état d'en faire autant, & de me donner tous les jours une heure de ſon tems. Il y conſentit; & lui ayant demandé en combien de tems je pouvois eſpérer d'être au fait de calculer une éclipſe de lune ſelon ſa méthode, il me répondit, avec un air qui reſpiroit un peu l'amour-propre, qu'avec de la diſpoſition, j'en pourrois faire autant que lui au bout de ſix ſemaines.

Cette réponſe ne me rebuta pas, elle ne fit que me rendre plus curieux encore. Je m'aſſujettis à prendre tous les jours, pendant une heure environ, ma leçon d'aſtronomie Indienne. Soit qu'il y eût de la faute de mon maître, ou que ce fût la mienne, ſoit que ce fût celle des interpretes (j'en changeai juſqu'à trois fois), j'eus beſoin de plus d'un mois de travail, à une heure par jour, pour être en état de calculer une éclipſe de lune,

quoique la méthode m'ait paru depuis très-simple & très-facile. Les éclipses de soleil me donnerent bien plus de peines, parce que le calcul est beaucoup plus compliqué.

Quant à l'exactitude de cette méthode, l'accord avec l'observation m'a paru assez singulier dans les éclipses de lune ; l'erreur, dans plusieurs que j'ai calculées, ne monte pas à plus de vingt-cinq minutes d'heure. Pour les éclipses de soleil, le calcul s'écarte davantage : ce qui ne provient pas tant de l'heure de la conjonction vraie, que de la méthode de calculer la conjonction apparente, & les autres phases de l'éclipse.

Ils ont des tables astronomiques du mouvement vrai & journalier de la lune, qui m'ont paru faites avec beaucoup d'art : c'est un résultat, ou une combinaison du mouvement vrai de l'apogée, & de son mouvement propre.

On croit assez généralement que les Brames, Bramins ou Bramines, descendent des Bracmanes, anciens philosophes de l'Asie. Si ce fait étoit bien constaté, & si les connoissances que possedent les Brames de nos jours étoient des restes de celles des Brac-

manes, ces reſtes ſeroient très-précieux pour l'hiſtoire de l'aſtronomie ; il n'y auroit aucun lieu de douter que les Bracmanes ne fuſſent très-verſés dans cette ſcience, & qu'ils n'y euſſent fait des découvertes très-intéreſſantes. Nous ne voyons rien dans l'antiquité, qui nous prouve que les Egyptiens aient jamais connu la préceſſion des équinoxes ; mais on la trouve connue chez les Brames. Ils ſuppoſent que les étoiles avancent annuellement de 54 ſecondes d'occident en orient ; c'eſt là, non-ſeulement la baſe ou le fondement de leurs calculs aſtronomiques, mais encore de leur croyance ſur l'époque de la création. Au moyen de ce mouvement de 54 ſecondes, ils ont formé des périodes de pluſieurs millions d'années ; ils les ont introduites dans leur religion, comme indiquant l'âge du monde, ce qu'il doit durer encore ; & les Brames ont grand ſoin d'enſeigner ces rêveries aux enfans dans les écoles.

Il ne me paroît pas facile de ſavoir d'où les Brames ont tiré cette préceſſion des équinoxes de 54 ſecondes par an, d'autant mieux qu'ils ne connoiſſent pas l'aſtronomi-prati-

que. S'ils obſervent les éclipſes du ſoleil & de lune, c'eſt uniquement par un motif de religion ; mais ſi l'on ſuppoſe que cette préceſſion des équinoxes de 54 ſecondes leur vienne des Bracmanes, & que ceux-ci aient reconnu ce mouvement par une longue ſuite d'obſervations, le mouvement annuel des étoiles ſeroit plus lent aujourd'hui qu'il n'auroit été alors, puiſqu'on ne le trouve actuellement que de 50 ſecondes ; mais on ne peut rien haſarder ſur un ſujet auſſi obſcur que me paroît l'être celui-là. Voici cependant quelques réflexions qui me ſont venues depuis que j'ai écrit ceci, & que je ſoumets au jugement de mes lecteurs.

Les principales périodes dont uſent les Brames, & dont leurs autres périodes m'ont paru dériver, ſont de ſoixante ans, & de trois mille ſix cents ans ; mais je trouve dans Béroſe, auteur Chaldéen, deux périodes ſemblables, le néros de ſoixante ans, & le ſaros de trois mille ſix cents. Or les deux périodes des Brames de ſoixante & de trois mille ſix cents ans, ſont exactement renfermées dans celle de vingt-quatre mille ans, provenant du mouvement annuel des étoiles

de

de 54 secondes. Ne me feroit-il pas permis de conjecturer que le néros & le saros de Bérose ont le même mouvement pour principe, & que les anciens Chaldéens ont connu la précession des équinoxes? Je détaillerai cette idée dans mon astronomie des Brames.

Avec ces connoissances dignes de notre attention, & respectables par leur ancienneté, les Brâmes ne savent rien touchant les cometes: les Indiens croient que ce sont des especes de signes de la colere du ciel. Ils furent tout étonnés de me voir passer une partie des nuits à observer la comete qui parut en 1769; ils me firent beaucoup de questions sur la cause de ce phénomene. Ce qui acheva de les suprendre, fut de revoir cette comete le soir, à la fin du mois d'octobre, & dans les premiers jours de novembre, conformément à ce que je leur avois prédit, ainsi qu'à tout Pondichéry.

Quoique les Brames n'observent point, ils savent tracer la ligne méridienne par le moyen du gnomon; ils s'en servent toutes les fois qu'ils font bâtir une pagode, parce que leur religion enseigne que les temples soient orientés selon les quatre points car-

dinaux ; enſorte que les quatre faces des pyramides qui ſervent d'entrée & de portail à leurs pagodes, ſont exactement nord & ſud, eſt & oueſt.

Les Egyptiens ne ſont donc pas les ſeuls qu'on doive admirer pour avoir orienté leurs pyramides ſelon les quatre points cardinaux ; peut-être même ne ſont-ils pas les premiers qui aient pratiqué cette méthode.

Les Brames calculent d'une maniere fort ingénieuſe (en ſuppoſant connue la longueur de l'ombre du gnomon le jour de l'équinoxe) l'heure du lever & du coucher du ſoleil pour un jour donné. Ce calcul, qui leur eſt indiſpenſable pour celui des éclipſes du ſoleil & de la lune, ſuppoſe l'obliquité de l'écliptique de plus de 24 degrés.

L'uſage du gnomon chez eux remonte à une grande antiquité, s'ils s'en ſont toujours ſervis, comme il y a lieu de le préſumer, pour orienter leurs pagodes.

Le peu de connoiſſances que j'ai pu tirer de la religion des Indiens Talmouts, me fit lire à Pondichéry le ſixieme volume des Cérémonies religieuſes des différens peuples de la terre, par MM. l'abbé Banier &

le Maſcrier. Je parcourus ce volume la plume à la main, & je fis quelques remarques que l'on verra répandues dans la premiere partie de cet ouvrage. A mon retour à Paris, M. Pingré me prêta, de la bibliotheque Sainte-Genevieve, une édition de Hollande de ce même livre que j'ai encore entre les mains. Cette édition, outre la beauté dont elle eſt, ſur-tout par rapport à ſes gravures, m'a paru avoir ſur celle de Paris l'avantage d'être plus conforme à la vérité, du moins dans beaucoup de choſes que j'ai été à portée de vérifier.

Les Brames ſont les dépoſitaires de l'aſtronomie des Indiens & de leur religion: c'eſt une eſpece de ſecret réſervé à cette caſte ſeule. Mon interprete m'amena un jour un Brame qui demeuroit à Karical, ville à trente lieues dans le ſud de Pondichéry. Il me dit que ce Brame étoit venu exprès pour me voir; peut-être ſe figura-t-il que j'étois quelque Brame François. Il me fit très-peu de queſtions, & me parut peu curieux; la ſeule choſe pour laquelle il montra de l'admiration, fut de voir au travers de la lunette de mon quart-de-cercle, les

vaiſſeaux de la rade dans une poſition renverſée.

Les Indiens ont peu d'arts, encore ils ne cherchent point à les perfectionner; auſſi ont-ils peu d'outils. C'eſt avec le ſecours ſeul d'un petit ciſeau & d'un petit marteau, qu'ils ſont venus à bout de tailler dans les carrieres même, des blocs immenſes du plus beau & du plus dur granit, pour en bâtir leurs pagodes & les pyramydes, & pour former ces belles colonnes qui ſervent à ſoutenir l'enceinte. J'ai vu de ces colonnes de plus de trente pieds de hauteur, d'une ſeule piece; j'en ai meſuré pluſieurs qui avoient cette hauteur, y compris le piedeſtal qui avoit le cinquieme de la hauteur, ou ſix pieds juſte, fait en quarré ſur trois à quatre pieds de baſe, avec des figures ſculptées ſur les faces, qui tiennent au même bloc & en font partie. Quel travail & quelle peine tout cela n'a-t-il pas coûté, dans des endroits où il faut aller chercher la pierre fort loin! Mais les Indiens font des miracles de patience en tout; c'eſt avec la patience qu'ils ſont venus à bout de faire les groſſes chaînes de pierre, dont on ad-

mire les restes dans une de leurs principales pagodes de la côte de Coromandel ; ces chaînes paroissent en effet n'avoir fait, avec les grosses pierres où elles sont attachées, qu'un même bloc dans la carriere.

Le conseil supérieur de Pondichéry m'ayant fait l'honneur de me nommer, avec le chirugien-major de l'hôpital, pour faire l'épreuve des eaux que le gouverneur vouloit faire venir dans la ville, où il n'y a que de très-mauvais puits ; je fis l'examen de toutes les eaux de Pondichéry & des environs, de la même maniere que je l'avois fait de celles de l'isle de France, en me servant des moyens que M. Hellot m'avoit indiqués avant mon départ. Je soumis au même examen les eaux de Madras, dont un de mes amis m'envoya plusieurs bouteilles cachetées. Les résultats de mes expériences furent les mêmes pour les eaux de Pondichéry, & pour celles de Madras.

Je vis par ces expériences, que l'on pourroit exécuter à Pondichéry, en toiles peintes, tout ce que l'on fait à Madras : il ne s'agit que d'avoir de bons tisserands, & surtout de bons peintres, & de faire ensorte

que leurs ouvrages acquierent de la célébrité, comme ceux que l'on fait à Madras en ont acquis, non par la qualité des eaux qui ſont les mêmes qu'à Pondichéry, mais par l'adreſſe & par la ſupériorité des peintres de Madras ſur ceux de Pondichéry.

M. Law, gouverneur de Pondichéry, & M. de Larche, ancien conſeiller, qui avoit été quelque tems à Madras, étoient ſi perſuadés que l'on pouvoit à Pondichéry, ſinon ſurpaſſer, au moins égaler la main-d'œuvre de Madras, qu'ils avoient formé de mon tems deux aldées de tiſſerands qu'ils y avoient attirés. Il commençoit à y avoir de bons peintres, & j'y fis exécuter devant moi en 1769, d'après des deſſins de France, des mouchoirs qui ſont très-bien peints.

Voici encore un fait qui prouve, en faveur de mon opinion, que la ſupériorité que les Anglois ont à Madras ſur les François à Pondichéry dans leurs manufactures de toiles peintes, ne vient point des eaux; les mouchoirs de Maſulipatan ont toujours paſſé pour les plus beaux de l'Inde; il eſt cependant certain que ces mouchoirs avoient beaucoup perdu de leur valeur & de leur prix en

1768, & qu'il s'étoit formé à Tranquebar chez les Danois, à trente lieues au ſud de Pondichéry, une manufacture où l'on faiſoit des mouchoirs d'un bien beau *chaille*, & bien plus eſtimés que ne l'étoient alors ceux de Maſulipatan : c'eſt qu'on s'eſt ſans doute relâché à Maſulipatan, & qu'on a compris à Tranquebar qu'on y pouvoit imiter & même ſurpaſſer ce qu'on faiſoit à Maſulipatan. Nos mouchoirs de Maſulipatan ne ſe ſoutenoient de mon tems dans l'Inde, que par la qualité de leurs toiles, qui ſont, pour la durée, bien ſupérieures à celles de Tranquebar. Les toiles du nord de la preſqu'isle de l'Inde ſont meilleures que celles du ſud, & dans l'Inde on donne toujours la préférence à celles-là.

Dans le mois de mai 1769, je reçus de la cour d'Eſpagne la lettre de recommandation qu'on m'avoit annoncée en 1767, pour le gouverneur de Manille. Cette lettre avoit fait le tour du monde à 5 h. près, ou 75 deg. Elle étoit en effet partie de Cadix, étoit allée à Mexico, de Mexico à Acapulco, d'Acapulco à Manille par le galion, de Manille à Canton, de Canton à Pondichéry. Ce

fut Don Estevan Melo qui m'adressa cette lettre. Je reçus par la même occasion une cassette que m'envoyoit M. de la Lande : elle renfermoit des éphémérides, une connoissance des tems, des thermometres, & une lettre du ministre de la marine d'Espagne; c'étoit une réponse très-obligeante au sujet des observations astronomiques que je lui avois envoyées de Manille. J'ai cru que la traduction de ces deux lettres pouvoit trouver ici leur place, & qu'on ne seroit pas fâché de les lire : on verra qu'à Madrid on pensoit bien différemment de ce qu'on pensoit à Manille.

Voici la lettre adressée au gouverneur.

« De par le roi. Au gouverneur & capi-
„ taine général des isles Philippines, & pré-
„ sident de l'audience royale de la ville de
„ Manille. Le roi se trouve informé que
„ sur le vaisseau de guerre *le Bon Conseil*,
„ qui est sorti de Cadix en droiture pour
„ ces isles (Philippines) en mars de l'année
„ passée, s'est embarqué M. Gentil, mem-
„ bre de l'académie royale des sciences de
„ Paris, à l'effet d'observer le passage de
„ Vénus sur le disque du soleil, phénomene

„ très-rare & qui importe beaucoup à la per-
„ fection de l'aſtronomie, & qu'il deſire reſ-
„ ter dans ce continent juſqu'en juin 1769,
„ que doit ſe répéter le même paſſage de
„ Vénus. Sa Majeſté veut que ce particulier
„ ſoit traité par V. S. & tous les autres of-
„ ficiers de ces isles, avec la diſtinction qu'il
„ mérite, *& qui convient à l'harmonie qui*
„ *regne entre les deux couronnes*, & que
„ pour les obſervations qu'il voudra faire,
„ on lui facilite tous les ſecours néceſſaires
„ pendant le tems qu'il reſtera dans ces isles.
„ A cette fin, V. S. fera tout ce qui ſera con-
„ venable; & de ſon côté, elle aura grande
„ attention que la volonté de S. M. s'ac-
„ compliſſe.

„ Que Dieu garde V. S. beaucoup d'an-
„ nées ! A Saint-Ildephonſe, le 2 août 1766.
„ *Signé*, DON JULIEN DE ARRIAGA. „

Voici la lettre à mon adreſſe.

" De par le roi. A Don Guillaume Gentil,
„ membre de l'académie royale des ſciences
„ de Paris. Mon cher monſieur, j'ai mis aux
„ mains du roi les obſervations aſtronomi-
„ ques faites à Manille, leſquelles Votre

„ Seigneurie accompagne d'une lettre du
„ 4 février de cette année, & la relation
„ exacte qu'elles renferment, pour régler
„ le véritable point de longitude de ce con-
„ tinent. Sa majesté a vu avec beaucoup de
„ satisfaction l'application de V. S. Elle a
„ aussi beaucoup prisé l'exactitude de l'ou-
„ vrage, digne de ses talens & de sa capa-
„ cité, & Sa Majesté m'ordonne de le mar-
„ quer en ces termes à V. S. C'est un mo-
„ tif pour lui offrir l'assurance de mon af-
„ fection, desirant la mettre à exécution
„ en tout ce qui peut être de son service.

„ Notre Seigneur garde V. S. beaucoup
„ d'années, comme je le desire! A Saint-
„ Ildephonse, le 14 septembre 1767.

„ Je baise les mains de V. S. Son plus
„ grand serviteur, D. JULIEN DE ARRIAGA.
„ A Manille.„

On voit, par la premiere de ces lettres, que le pacte de famille, fait entre les deux couronnes d'Espagne & de France, a été un des motifs dont la cour d'Espagne s'est servie pour régler le traitement qu'elle entendoit qu'on me fît à Manille; & que lorf-

que j'avois fait valoir au gouverneur de cette ville, dans la lettre que je lui écrivis, ce même pacte de famille, j'avois agi conformément à la façon de penser de la cour d'Espagne, & que ce fut une suite de la mauvaise humeur de ce gouverneur, s'il me fit sur cet article la réponse qu'on a vue; mais j'ai remarqué souvent qu'une trop grande distance entre les colonies & la métropole rend les loix sans force & sans vertu.

Pendant le mois de septembre, en observant la comete, je fus attaqué d'une fievre quotidienne, que je ménageai assez peu dans les commencemens, & qui me força enfin de garder la chambre pendant quelques jours.

Mon dessein avoit été de repasser en France sur le vaisseau le *Villevault* : il devoit partir dans le mois d'octobre, & passer par l'isle de France. J'y avois plusieurs caisses d'histoire naturelle à prendre; ainsi cet arrangement me convenoit fort. Des raisons qui regardoient l'état actuel de la colonie à Pondichéry, ayant décidé le conseil supérieur & le gouverneur à faire partir promptement ce vaisseau sans lui permettre la relâche de

l'isle de France, je résolus de retarder mon voyage de deux à trois mois: mais quand je n'aurois pas pris d'abord ce parti, ma maladie m'y auroit forcé par la suite; car j'étois au lit dans le tems que le vaisseau partoit. Mon rétablissement ne fut qu'apparent; vers la fin de décembre, je tombai sérieusement malade de la même fievre; elle fut accompagnée d'un flux dysentérique & de douleurs très-aiguës dans l'estomac. Cette fois-ci je ne m'en tirai qu'avec beaucoup de peines, & je me vis au moment d'être forcé de rester encore à Pondichéry; mais j'avois un si grand desir de repasser en Europe, que je m'embarquai le premier mars 1770, à peine convalescent, sur le vaisseau le *Dauphin.* Ce vaisseau devoit passer par l'isle de France, y rester quelques jours, & suivre sa route pour France; nous mouillâmes à l'isle de France le 16 avril au soir.

L'état dans lequel étoit ma santé ne me permettoit pas de suivre le vaisseau & de doubler le cap de Bonne-Espérance dans la mauvaise saison. M. Law m'avoit très-fort assuré, avant que je partisse, que l'*Indien*, qui étoit allé à la côte de Malabar, passeroit par l'isle

de France dans le mois de mai, ou dans le mois de juin. Je pris donc le parti de m'arrêter à cette isle, & de m'y rétablir entiérement, en attendant le vaisseau l'*Indien*. Je trouvai à cette isle de France mes connoissances & mes amis, chez lesquels je me remis des fatigues du voyage, & je rétablis ma santé.

Je trouvai tout changé à l'isle de France: M. Desforges, ci-devant gouverneur, dont j'avois eu tant à me louer, étoit retiré à l'isle de Bourbon. L'isle de France étoit commandée par un gouverneur pour le roi, & un commissaire ordonnateur qui faisoit les fonctions d'intendant. M. Estenaur, brigadier des armées du roi, y commandoit en second. Je fus, on ne peut pas mieux, accueilli de lui; & pendant mon séjour à l'isle de France, j'en reçus beaucoup de marques d'amitié.

J'avois vu dans l'Inde M. Veron; qui venoit de faire le voyage de la mer du Sud avec M. de Bougainville. Cet astronome étoit alors sur le *Vigilant*, vaisseau de roi, & il alloit aux Moluques: ce fut au mois de juin 1769, que je le vis dans sa relâche à Pon-

dichéry. Je lui donnai une lettre de recommandation pour Don Estevan Roxas y Melo à Manille, par où il devoit passer, & où il se proposoit d'observer le passage de Mercure sur le soleil le 9 novembre de la même année 1769. Il arriva à l'isle de France étant à l'extrêmité, d'une fievre qu'il avoit gagnée par son grand zele à observer pendant la nuit à terre lorsqu'il étoit aux Moluques; il mourut trois à quatre jours après être descendu de bord, le premier juillet 1770.

M. Veron étoit d'un caractere fort doux, infatigable dans le travail, bon observateur; on pouvoit compter sur lui lorsqu'on le chargeoit de quelque opération relative à l'astronomie: aussi fut-il beaucoup regretté du commissaire ordonnateur. Il m'en parla dans des termes à me le faire entendre; je crus même entrevoir qu'il l'avoit destiné pour retourner à l'isle Otaïti, parce qu'on parloit beaucoup d'y renvoyer Poutaveri. Il eût seulement été à desirer que M. Veron eût eu de meilleurs instrumens que ceux que je lui vis à Pondichéry.

Je demandai à M. le commissaire ordonnateur les papiers, cartes & journaux de cet

aſtronome : ils me furent remis, cotés & paraphés, ſous récépiſſé ; j'en tirai une copie que j'emportai avec moi. L'original eſt reſté à l'isle de France, & l'on me rendit mon récépiſſé.

Vers la fin de la même année 1770, nous apperçûmes à l'isle de France une comete qui devint en peu de jours fort ſenſible ; elle diſparut le premier juillet, à notre grand étonnement ; un mouvement fort rapide de 40 deg. au moins en 24 heures, l'avoit tranſportée vers le pole boréal, perpétuellement caché ſous l'horizon pour l'isle de France.

Vers ce tems-là, M. le commiſſaire ordonnateur me propoſa par deux fois, ſous l'appât de faire des découvertes, d'entreprendre le voyage de l'isle Otaïti avec Poutaveri qu'il vouloit y renvoyer. Le motif de découvertes étoit un motif bien puiſſant pour me décider à faire ce voyage ; mais des raiſons plus puiſſantes encore m'obligerent à le refuſer. Je ſentois que j'avois aſſez ſéjourné dans les mers de l'Inde ; le dégoût des voyages commençoit à me prendre, & j'avois alors la plus grande impatience de revoir ma patrie.

L'*Indien* étoit arrivé le 26 juillet; ce vaiſſeau étoit encore à la compagnie des Indes ; je demandai donc mon paſſage aux adminiſtrateurs de cette compagnie ; ils me procurerent toutes les facilités dont j'avois beſoin. J'embarquai avec moi toutes mescaiſſes d'hiſtoire naturelle, au nombre de huit, que j'avois laiſſées à mon départ pour Manille entre les mains d'une perſonne très-ſûre. Nous devions relâcher à l'isle de Bourbon, au cap de Bonne-Eſpérance, & à l'isle de l'Aſcenſion.

J'étois impatient de partir. Nous approchions de la ſaiſon des ouragans, fléaux qui affligent ſi ſouvent les isles de France & de Bourbon, & je ſavois que les vaiſſeaux qui rencontrent de ces ouragans s'en trouvoient aſſez mal. Nous ſortîmes du port de l'isle de France le 19 novembre 1770; nous aurions pu ſortir huit jours plus tôt. Le 20 après-midi, nous mouillâmes à l'isle de Bourbon, dans la rade de Saint-Denys. Le trop long & inutile ſéjour que nous y fîmes nous fut fatal, & me cauſa tous les contretems & les retards qui me reſtent à décrire. Le 3 décembre nous fûmes aſſaillis par un ouragan,

ouragan, qui nous força d'appareiller sur une embossure & de gagner le large; il étoit pour lors midi. Vers le soir, on mit à la cape sous la misaine. Pendant la nuit, la violence du vent & de la mer fut à un point que la barre du gouvernail cassa dans sa mortaise; les charpentiers étant occupés à mettre la barre de rechange, le mât de beaupré cassa au raz de liures : cette chûte entraîna le grand mât de misaine, le grand mât de hune & celui de perroquet de fougue, qui vinrent tous à bas d'un seule coup : notre grande vergue fut très-endommagée, & je regarde comme une espece de miracle que notre grand mât ne soit pas tombé; car nos grands haubans avoient alors plus de six pouces de mou, & l'on croyoit à chaque roulis, que le grand mât alloit tomber; avec cela, nous faisions eau de toutes parts. Nous employâmes six à sept jours à nous mettre en état de regagner l'isle de France; nous y arrivâmes le premier janvier 1771, au grand étonnement de toute la colonie, qui ne s'attendoit à rien moins qu'à nous revoir.

Ce fâcheux contre-tems me fit perdre

toutes mes espérances, fit évanouir tous mes projets. Quelque desir que j'eusse d'être en France, je m'en voyois séparé par une barriere immense, & vraisemblablement pour long-tems encore. Ce retard me causa les plus grandes inquiétudes, parce que je sentois qu'il pouvoit me faire le plus grand tort: J'avois reçu à Pondichéry des lettres de mon procureur en basse-Normandie, qui m'avoient appris que mes héritiers avoient répandu le bruit de ma mort; qu'ils ne parloient de rien moins que de lui faire rendre compte, & de s'emparer de mon bien. Il leur manquoit un certificat; & c'étoit la seule difficulté qui les avoit retenus jusqu'alors : en ce pays-là on est toujours habile à succéder. J'avois projeté de me rembarquer sur un des vaisseaux revenant de la Chine, qui passent à leur retour par l'isle de France, y arrivent dans les premiers jours de mars, & repartent le même mois. Je m'assurois sur la parole du commissaire ordonnateur, qui m'avoit promis de me placer sur un de ces vaisseaux, & qui m'avoit plus d'une fois réitéré la même promesse. Mais lorsque j'en vins au fait, je ne pus trouver de place sur

ces vaisseaux, sous le prétexte qu'ils étoient frétés par des particuliers, & qu'ils n'appartenoient plus à la compagnie des Indes. Enfin j'éprouvai ici, de la part du gouvernement de l'isle de France, exactement les mêmes difficultés qu'on m'avoit faites à Manille lorsque je voulus passer à Acapulco en 1767. Il sembloit que le même esprit animât en ce moment les Philippines & l'isle de France. Il avoit été un tems, lorsque M. Desforges commandoit à cette isle, que toutes les voies possibles m'eussent été ouvertes. Il y avoit, fort heureusement pour moi, à l'isle de France, l'*Astrée*, frégate de guerre de Sa Majesté Catholique. Cette frégate revenoit de Manille, & étoit commandée par Don Joseph de Cordoua, capitaine de frégate; je l'avois connu dans mon voyage sur le *Bon Conseil.*

L'*Astrée* étoit arrivée le 7 mars. Je soupirois si fort après ma patrie, que ne voyant point paroître les deux vaisseaux de la Chine, craignant qu'ils ne fussent passés tout droit pour épargner aux armateurs la relâche de l'isle de France, je crus que je ne pouvois mieux faire que de chercher à profiter d'une

occasion aussi favorable que celle que paroissoit m'offrir l'*Astrée*. Je m'en ouvris à M. le commissaire ordonnateur, alors malade à sa maison de campagne. Ma proposition parut lui faire peine; car il me répondit avec un ton à me faire croire qu'il prenoit de l'humeur, que rien ne pouvoit m'empêcher de faire cette démarche; que je visse à m'arranger avec M. de Cordoua, mais qu'il ne pouvoit pas s'en mêler : il ajoûta qu'il tâcheroit de me mettre sur les vaisseaux de la Chine; qu'il falloit de toute nécessité que ces vaisseaux passassent par l'isle de France: il me répéta la même promesse en le quittant.

Malgré cette assurance, une voix secrete me disoit de suivre ma premiere idée. J'avois connu particuliérement Don Joseph de Cordoua; je me persuadai donc facilement que je réussirois à en obtenir passage sur sa frégate : cependant, pour plus de certitude encore dans la réussite, je crus que je ne ferois pas mal d'employer quelqu'un auprès de lui. J'écrivis en conséquence à M. de Modave, chevalier de S. Louis, & mestre-de-camp, mon ami; il étoit encore plus lié

que moi avec M. de Cordoua. Dans ma lettre, je lui fis part de mon projet, & le priai d'en faire la premiere ouverture à Don Joseph de Cordoua.

M. de Modave, lorsque je lui écrivis, étoit à sa maison de campagne, à quatre à cinq lieues du port. Ma lettre erra sept à huit jours avec la personne à qui je l'avois confiée; pendant cet intervalle, Don Joseph de Cordoua avoit eu le tems d'aller au Réduit, maison de campagne du gouverneur, & de revenir au port. M. de Modave, qui étoit aussi allé au Réduit pour voir Don Joseph de Cordoua, étoit retourné à sa campagne; ce ne fut que plusieurs jours après, qu'il reçut ma lettre, & j'ignorois ce qu'elle étoit devenue. J'allai voir, à son retour du Réduit, Don Joseph de Cordoua à bord de sa frégate; il me reçut parfaitement bien, & me retint à dîner avec lui: cependant je ne lui parlai de rien, parce que j'attendois toujours des nouvelles de M. de Modave. Je résolus ainsi de patienter encore quelques jours, afin de voir si les vaisseaux de la Chine passeroient par l'isle de France; car, si d'un côté j'eusse été

charmé d'être assuré de passer sur l'*Astrée*, je craignois de l'autre les reproches qu'on auroit été en droit de me faire en France, d'avoir pris une voie étrangere, & d'avoir augmenté la dépense; pendant que j'aurois eu à ma disposition deux vaisseaux de ma nation qui auroient pu me ramener. Enfin, le 17 mars dans l'après-midi, les deux vaisseaux de la Chine arriverent & mouillerent en rade. Je savois qu'il ne manqueroit pas de se présenter une foule de passagers : je ne m'endormis donc point; je fis sur-le-champ les démarches nécessaires pour m'embarquer sur un de ces vaisseaux. Mais j'essuyai à ce sujet les tracasseries les plus singulieres, & qui me chagrinerent d'autant plus que je ne les croyois point faites pour moi, pensant être dans un cas privilégié; cependant le gouverneur me cita plusieurs sujets qu'il étoit bien juste, selon lui, de me préférer L'histoire de cette aventure seroit trop longue à tracer ici; il suffira de dire que je passai cinq jours dans la plus grande perplexité; j'avois eu plusieurs entrevues, toutes infructueuses, avec le gouverneur; j'avois écrit plusieurs lettres à M. le commissaire ordonnateur, avec aussi peu

d'effet, puiſqu'il me renvoyoit au gouverneur. Je fus invité le 19 à ſouper chez M. de Boulac, chevalier de Saint-Louis. Le gouverneur s'y trouva; nous étions plus de trente perſonnes aſſemblées. J'eus, avant le ſouper, encore un entretien avec lui, toujours ſur le même ſujet, & toujours auſſi infructueux. Ne pouvant rien gagner, je lui dis que je lui écrirois pour avoir ſon refus par écrit, parce que je ſerois obligé de me diſculper vis-à-vis du miniſtre & de mon académie : il me dit qu'il ne me répondroit point, & que je pouvois me plaindre ſi je le voulois. Notre converſation, qui fut aſſez vive, fut entendue de tout le monde, & fut le lendemain l'entretien de toute la ville.

Enfin, las & rebuté de toutes les démarches que j'avois faites depuis deux jours, & qui n'aboutiſſoient à rien; voyant évidemment par cette derniere réponſe du gouverneur, que plus je ferois de nouvelles tentatives, plus je perdrois de tems, & un tems d'autant plus précieux que la ſaiſon favorable de doubler le cap de Bonne-Eſpérance tiroit à ſa fin, & que je m'expoſois aux riſques d'être encore abſent de France pour

long-tems, je revins à ma premiere idée de demander à Don Joſeph de Cordoua, paſſage ſur ſa frégate. Je rentrai chez moi à onze heures & demie du ſoir, bien décidé de faire à cet égard tout ce qui ſeroit en mon pouvoir. Cette aventure m'avoit fait tant d'impreſſion, que je paſſai la nuit ſans fermer l'œil, toujours l'imagination remplie de cette déſagréable hiſtoire.

J'étois en même tems fort inquiet ſur le ſort de la lettre que j'avois adreſſée à M. de Modave.

Le lendemain 26, de grand matin, il me fit dire par ſon domeſtique, qu'il étoit arrivé de ſa campagne; qu'il n'avoit reçu ma lettre que la veille, au moment où il ſe diſpoſoit à ſe mettre en route; qu'il viendroit me voir dans la journée. Je lui fis réponſe que je me rendrois chez lui vers les deux heures après midi.

M. Eſtenaur, commandant en ſecond, dont j'ai déjà parlé, me fit l'honneur de me venir voir dans la matinée, & de m'inviter à dîner. Je lui racontai mes aventures: cet homme reſpectable y parut prendre beaucoup de part. Je me rendis vers le midi chez

lui, & je m'y trouvai, ſans le ſavoir, avec le gouverneur. Je ne lui parlai d'aucune choſe : nous fûmes pendant près de deux heures à table vis-à-vis l'un de l'autre, avec plus d'indifférence que n'en auroient pu faire voir des perſonnes qui ne ſe ſont jamais vues ; car nous ne nous dîmes pas le moindre mot.

Au ſortir du dîner, j'allai voir M. de Modave ; je lui peignis ma ſituation & mon embarras, & le priai de faire à Don Joſeph de Cordoua la premiere ouverture du deſſein où j'étois de lui demander paſſage ſur ſa frégate. Il me promit de faire à cet égard tout ce que je voudrois. Don Joſeph de Cordoua étoit allé à la campagne : il en revint le 22 : ce fut ce jour-là que mes inquiétudes ceſſerent, & que j'eſpérai enfin de revoir l'Europe dans peu.

Que ne m'eſt-il poſſible de trouver des termes pour peindre l'air obligeant avec lequel Don Joſeph de Cordoua reçut la propoſition de M. de Modave, & le plaiſir qu'elle parut lui faire ! Les termes les plus honnêtes accompagnerent ſa réponſe ; il ne ſe plaignit que d'une choſe : *Le navire*, dit-

il, *est étroit; mais*, ajouta-t-il en même tems, *la volonté ne peut être plus ample.* Ce furent ses propres termes, infiniment plus expressifs dans la langue espagnole que dans la nôtre; comme si Don Joseph de Cordoua eût desiré de commander un grand vaisseau, par le seul desir de m'y voir plus à mon aise.

Le lendemain 23, nous fûmes, M. de Modave & moi, dîner à bord de l'*Astrée.* Don Joseph de Cordoua me répéta une partie des choses obligeantes qu'il avoit dites la veille à M. de Modave; il me fit même des reproches d'amitié de ce que je ne lui avois pas moi-même fait voir l'envie que j'avois de passer à Cadix avec lui.

Depuis deux ou trois jours, le gouverneur s'étoit retiré à sa maison de campagne: je lui écrivis la lettre suivante.

" Monsieur, la mission dont j'avois eu
" l'honneur d'être chargé par le ministre
" étant terminée, & n'ayant rien tant à cœur
" que de repasser en Europe pour y rendre
" compte de mes différentes opérations aca-
" démiques, je profite de la bonne volonté

„ de Don Joseph de Cordoua qui veut bien „ me passer à Cadix. Ainsi, monsieur, j'ai „ l'honneur de vous prévenir que je m'em- „ barque sur la frégate de S. M. C. l'*Astrée.*

„ J'ai l'honneur d'être, &c. „

J'écrivis la même lettre à M. le commissaire ordonnateur. Il me répondit sur-le-champ, en termes les plus honnêtes, qu'il étoit enchanté de cet arrangement, &c. qu'il partageoit bien sincérement le plaisir que ces nouvelles dispositions devoient me faire, &c. Il me souhaitoit un heureux voyage, *& me renouvelloit avec grand plaisir les assurances du sincere & inviolable attachement avec lequel il avoit l'honneur d'être, &c.*

Le gouverneur ne me fit aucune réponse. Je n'en fus point surpris ; je m'y attendois : mais comme je me regardois le sujet du roi le plus libre & le plus indépendant qui fût à l'isle de France, eu égard à l'honneur que j'avois de voyager par ordre & aux frais de Sa Majesté ; qu'en écrivant au gouverneur comme j'avois fait, & le prévenant sur mon départ, j'avois satisfait à

la politeſſe requiſe en pareil cas, la ſeule choſe qu'il fût en droit d'exiger de moi : je ne crus pas que ſon ſilence à ma lettre dût me retarder un inſtant. En conſéquence, Don Joſeph de Cordoua, avec lequel je dînai le 26 chez M. Eſtenaur, m'ayant aſſuré qu'il partoit ſous deux à trois jours, je fis embarquer la plus grande partie de mes effets le 27.

Le 29 au matin, j'allai trouver M. Eſtenaur qui commandoit en l'abſence du gouverneur. Je lui dis que le gouverneur ne m'avoit point répondu ; il me donna une permiſſion générale de m'embarquer ſur tel vaiſſeau que je jugerois à propos de choiſir.

Il n'y eut pas, juſqu'au bureau des claſſes, où les commiſſaires voulurent auſſi me ſuſciter de petites tracaſſeries. J'avois été obligé de m'y préſenter, quand je m'embarquai ſur l'*Indien* ; j'y retournai pour prévenir le commiſſaire que je débarquois de l'*Indien*, & que j'allois partir ſur l'*Aſtrée*. Le commiſſaire voulut me faire quelques difficultés ; il prétendoit que j'avois beſoin de l'agrément du gouverneur pour prendre une route étrangere : il eſt cependant vrai que l'agrément de celui

qui commande en fecond a toujours fuffi en l'abfence du gouverneur. Il y avoit une autre raifon à joindre à celle-ci : on verra par le paffeport que je rapporte à la fin de cet extrait, que j'étois abfolument indépendant du gouverneur fur ce point, & que j'étois pleinement le maître de choifir un vaiffeau étranger, fans que ni lui, ni les commiffaires puffent s'y oppofer. Je m'étois en quelque forte mis fous la protection du pavillon Efpagnol, & j'étois par cette raifon fujet à la police de ce pavillon : je n'étois donc pas obligé de retourner au bureau des claffes de l'isle de France, & je voulus par-là faire voir aux commiffaires que je n'étois plus fujet à leurs formalités. Auffi je ne leur fis pas voir la permiffion que j'avois de M. le commandant du port en l'abfence du gouverneur. Je la lui avois demandée pour ma propre fatisfaction, & je la mis dans mon porte-feuille.

Le 29, après midi, je portai à bord le refte de mes effets, jufqu'à mon lit. Je revins cependant à terre pour y paffer la foirée avec plufieurs de mes amis, & je couchai chez l'un d'eux. Je me repofai fur la

parole que me donna Don Joseph de Cordoua, qu'en cas qu'il partît le lendemain, il m'en avertiroit par un coup de canon.

En effet, le lendemain matin 30, à dix heures, un fort coup de canon que j'entendis me fit voler à bord. C'est ainsi que je quittai l'isle de France ; & je dois ajouter ici que c'est le seul désagrément que j'aie essuyé dans nos colonies que j'ai visitées pendant mes voyages.

M. le comte d'Aché, chef-d'escadre, qui me faisoit toujours le plus grand accueil, m'offrit plusieurs fois, lorsqu'il repassa en France, de m'amener avec lui : également M. de l'Eguille, chef-d'escadre, qui ramena les vaisseaux du roi en 1761, me fit très-souvent de pareilles offres de service ; les étrangers même s'empressoient de me favoriser. M. Haw, capitaine de vaisseau, frere de l'amiral de ce nom, retournant de Bengale à Londres en 1764, relâcha dans le mois de juin à l'isle de France ; j'eus avec lui, chez M. le gouverneur, un très-long entretien sur l'astronomie qu'il me parut aimer singuliérement, & principalement sur l'objet de mon

voyage ; il m'offrit fort obligeamment de me prendre à son bord & de me passer en Europe avec lui. Enfin, M. Richard Soon, qui n'étoit que capitaine marchand au service de la compagnie des Indes d'Angleterre, retournant à Londres en 1764, sur le *Pigot* qu'il commandoit, ayant relâché à l'isle de France dans le même tems que M. Haw, me fit les mêmes offres avec encore plus d'instances, si je puis le dire, que M. Haw ; mais l'un & l'autre, M. Haw & M. Richard Soon, m'assurerent qu'ils ne négligeroient rien pour me procurer à bord tous les agrémens possibles.

La reconnoissance & l'amour de la vérité, m'ont engagé à ne pas passer sous silence ces offres généreuses.

Nous mîmes à la voile le 30 mars 1771, & je partis de l'isle de France trois mois après mon retour sur l'*Indien* : tems où j'aurois dû, sans l'aventure de la tempête du 30 décembre 1770, être en France, ou au moins près de ses côtes.

Nous nous trouvâmes vers la fin d'avril sous le cap de Bonne-Espérance, où de nouvelles peines m'attendoient ; car nous ref-

tâmes près de quinze jours à batailler avant que de pouvoir doubler ce cap. Nous essuyâmes pendant tout ce tems tempêtes sur tempêtes, dont quelques-unes ne le cédoient guere à celle que j'avois vue sur l'*Indien*. Ma seule inquiétude au milieu de ces tempêtes, étoit la crainte d'être forcé d'arriver, & de revoir encore une fois l'isle de France, cette isle que j'avois cependant beaucoup aimée ; mais la vue m'en étoit devenue insupportable depuis les désagrémens qu'on m'y avoit fait essuyer en dernier lieu. Je témoignai mes inquiétudes à Don Joseph de Cordoua, sur le mauvais tems que nous avions ; il m'assura qu'il n'arriveroit qu'à la derniere extrêmité. C'étoit un excellent officier, très-intelligent & très-actif. Il avoit l'œil à tout : il avoit beaucoup de confiance en sa frégate, qui étoit en effet un excellent bâtiment. J'appris, dans ce dur passage, ce que peut en mer un bon vaisseau bien commandé. Notre frégate portoit vingt-six canons de 12, armés, les sabords ouverts, & n'ayant que nos seuls mantelets. C'est ainsi que nous doublâmes le Cap au milieu du plus mauvais tems ; la mer étoit horrible

&

& comme je ne l'avois pas vue encore ; j'admirois comme ce petit bâtiment se balançoit au milieu de cette mer épouvantable ; nous ne reçûmes qu'un seul coup de mer, qui encore ne nous fit pas le moindre mal. On manœuvroit continuellement ; je crois que l'on fit à bord de l'*Astrée* plus de manœuvres pendant quinze jours, dans les mers du cap de Bonne-Espérance, que je n'en avois vu faire pendant dix ans de voyage.

Le 29 avril au matin, j'observai une éclipse de lune. Il faisoit fort beau tems : nous venions d'essuyer une très-rude tempête, & la mer qui s'en ressentoit encore, étoit très-mâle. Les tempêtes nous permettoient de respirer pendant deux à trois jours, après lesquels leur fureur recommençoit : ce fut dans l'intervalle d'une de ces tempêtes, que j'observai l'éclipse de lune.

Nous étions sur le banc des Eguilles ; la sonde de ce banc est un point dont ne manquent jamais de s'assurer les vaisseaux qui reviennent en Europe, sur-tout quand ils ne touchent pas au cap de Bon-Espérance. Mais quoique la longitude de ce cap soit fixée par les observations de M. l'abbé de la Caille,

il n'en eſt pas de même du banc des Eguilles, dont nos meilleures cartes repréſentent différemment la figure & l'étendue. J'engageai Don Joſeph de Cordoua à faire ſonder pendant que j'obſervois l'éclipſe de lune : on trouva depuis cent quinze juſqu'à cent vingt braſſes. Ayant depuis comparé mon obſervation à celle qui fut faite en même tems à Rouen par M. Dulague, j'ai trouvé que par le parallele de 36 d. 10 m. la ſonde du banc des Eguilles s'étend juſqu'à 21 deg. de longitude à l'eſt de Paris, c'eſt-à-dire, cent lieues environ à l'eſt du cap de Bonne-Eſpérance.

Le ciel, avant les tempêtes dont je viens de parler, étoit de la plus grande netteté, & j'ai été témoin d'un phénomene qu'on n'a jamais remarqué en France, du moins que je ſache, même dans les tems les plus beaux & les plus ſereins. Le 10 avril, étant à 30 deg. 45 min. de latitude, & environ 16 deg. à l'eſt du cap de Bonne-Eſpérance, un quart d'heure avant le coucher du ſoleil, j'apperçus une étoile qui friſoit la vergue du grand perroquet : je reconnus que c'étoit *Canopus* ; alors je cherchai *Sirius*, que je vis beau-

coup plus diſtinctement que *Canopus*. *Sirius* l'emporte en effet par ſon éclat ſur cette derniere, & il y a bien apparence que j'aurois vu ces étoiles plus tôt encore, ſi je les avois cherchées; mais j'ignorois qu'on pût en voir, le ſoleil étant ſur l'horizon. J'avertis M. de Cordoua & ſon état-major; ils virent tous, comme moi, *Canopus* & *Sirius* avant le coucher du ſoleil. La nuit qui ſurvint reſſembloit à ces belles nuits de l'Inde, dont j'ai parlé, & les étoiles n'avoient aucune ſcintillation.

Le 18 avril, avant le lever du ſoleil par 35 deg. de latitude, & douze deg. environ à l'eſt du Cap, il y avoit au levant un nuage très-épais, en forme de barre, dont le pied étoit ſous l'horizon; & la partie ſupérieure étoit élevée de plus de 10 degrés au-deſſus. Lorſque le ſoleil parut au-deſſus de ce nuage, il étoit encore élevé de 7 à 8 degrés: le reſte du ciel étoit d'une ſi grande pureté, que je vis Jupiter, le ſoleil étant levé; car je ne perdis cette planete de vue qu'une minute avant que le ſoleil ſortît du gros nuage; encore y avoit-il une eſpece de nuage tranſparent, qui paſſoit alors ſur Jupiter.

Cette remarque confirme ce que M. l'abbé de la Caille dit de la beauté du ciel au cap de Bonne-espérance. Ce célebre astronome avoit demandé qu'on lui envoyât des verres objectifs d'un long foyer. Il eût été à desirer qu'on l'eût fait; car il n'y a pas de doute qu'il ne nous eût rapporté des découvertes très-intéressantes, principalement sur les révolutions des planetes autour de leurs axes.

Nous doublâmes enfin ce cap fort heureusement le 11 de mai : j'appelle fort heureusement, d'en être venus à bout sans la moindre avarie, que la perte d'une grande voile d'étai qui fut emportée, contre notre attente; car il étoit tout neuf, & Don Joseph de Cordoua l'avoit fait faire exprès, avant que d'arriver au Cap, pour nous soutenir à la cape.

Lorsque nous fûmes parvenus à 11 degrés de latitude boréale, & par le trente sixieme méridien à l'ouest de Paris, nous rencontrâmes les vaisseaux François de la Chine, sur lesquels je n'avois pu m'embarquer à l'isle de France : ils en étoient sortis dix jours environ après nous.

Nous avions tous quitté cette isle avec

des nouvelles de préparatifs de guerre entre l'Eſpagne, l'Angleterre & la France : en conſéquence les vaiſſeaux de la Chine, qui étoient riches de quatre à cinq millions, demanderent à M. de Cordoua de les eſcorter juſqu'aux environs du tropique, parce qu'ils eſpéroient y trouver des vaiſſeaux qui nous donneroient des nouvelles d'Europe, les vaiſſeaux d'Angleterre qui vont en Amérique, s'élevant ordinairement juſqu'au tropique du cancer. M. de Cordoua répondit fort obligeamment au capitaine du *Duras*, commandant la petite diviſion, " qu'il ne demandoit pas mieux que de „ l'eſcorter; mais qu'il craignoit de lui faire „ perdre du tems, parce que ſa frégate „ n'alloit pas auſſi bien que les deux vaiſ- „ ſeaux françois; qu'il feroit cependant le „ plus de voiles qu'il lui feroit poſſible. „ M. Dordelin, commandant le *Duras*, étant convenu qu'il proportionneroit ſa marche ſur celle de l'*Aſtrée*, nous allâmes de conſerve depuis le 11 juin juſqu'au 24 du même mois. Ce jour-là, qui étoit le deuxieme depuis que nous avions dépaſſé le tropique, nous rencontrâmes un vaiſſeau Anglois à

87000

trois mâts. Nous l'arrêtâmes : on mit le canot à la mer, & l'on envoya chercher le capitaine & le fupercargue, avec ordre d'apporter la facture du bâtiment. Le capitaine Anglois ne favoit pas trop ce qu'on vouloit lui dire : il ne s'imaginoit pas que nous vinffions de fi loin, & que nous fuffions auffi peu au fait des affaires d'Europe que nous l'étions. Lorfqu'il fut arrivé à bord de l'*Aftrée*, Don Jofeph de Cordoua, pour mieux tirer les éclairciffemens que nous defirions, lui déclara qu'il étoit fon prifonnier, " parce qu'il avoit, lui dit-il, rencontré, il „ n'y avoit que deux jours, un *avifo* d'Efpa„ gne, qui portoit en Amérique la nouvelle „ de la déclaration de guerre entre l'Efpa„ gne & l'Angleterre. „ Le capitaine Anglois parut fort furpris du compliment : il répondit " qu'il ne concevoit rien à ces nouvel„ les ; qu'il étoit bien vrai qu'il y avoit eu „ beaucoup de préparatifs en Angleterre ; „ qu'on avoit armé ; mais qu'à fon départ, „ on étoit occupé à défarmer, parce que „ les différends qui s'étoient élevés entre les „ trois puiffances, l'Angleterre, la France „ & l'Efpagne, étoient arrangés. „ On lui

demanda s'il pouvoit nous donner quelques preuves de ce qu'il avançoit. Il offrit de nous faire voir la gazette de Londres, qu'il envoya chercher à son bord, & dans laquelle nous vîmes la vérité de ce qu'il nous avoit avancé. Don Joseph de Cordoua fit apporter des vins d'Espagne de plusieurs especes, des biscuits, macarons, &c. & nous bûmes à son bon voyage. Les pommes de terre étoient, sans doute, en vogue en Angleterre, comme je les trouvai en France en arrivant; car lorsque le capitaine Anglois eut rejoint son bord, il nous en envoya un grand sac, & du beurre à proportion. En mer on trouve tout bon: cette espece de rafraîchissement nous fit grand plaisir.

Les vaisseaux de la Chine, meilleurs voiliers que l'*Astrée*, remercierent Don Joseph de Cordoua, & nous quitterent.

Le capitaine d'un de ces vaisseaux m'écrivit pour m'engager de passer à son bord. Il étoit trop tard pour profiter de son offre, il m'avoit refusé à l'isle de France; Don Joseph de Cordoua m'avoit au contraire reçu avec beaucoup de bienveillance; j'en avois reçu jusqu'à ce moment toutes sortes de bons

traitemens : m'étoit-il possible de méconnoître un si grand service, en abandonnant mon bienfaicteur au moment où nous touchions Cadix ?

Je vais rapporter la lettre de ce capitaine & la réponse que je lui fis ; mais il faut auparavant retourner pour un moment à l'isle de France, afin d'y reprendre le fil de mon aventure : c'est ce que je vais faire en moins de mots qu'il me sera possible.

Les vaisseaux François qui étoient allés à la Chine, & qui en revenoient cette année 1771, appartenoient à des particuliers qui les avoient armés & chargés pour leur compte. Ils revenoient encombrés, & offroient très-peu de place pour des passagers. Les armateurs avoient écrit, disoit-on, à l'isle de France au gouverneur & au commissaire ordonnateur, pour les prier de ne point mettre de passagers sur leurs vaisseaux. Je n'assurerai pas le fait pour le gouverneur ; mais étant un jour allé voir le commissaire ordonnateur avec M. le comte de Rostaing, avant l'arrivée des vaisseaux de la Chine, il nous dit que les intéressés lui écrivoient & le prioient de ne point mettre de passagers

ſur leurs vaiſſeaux. M. le comte de Roſtaing dit : *vraiment, on leur demandera leur avis !* Mais M. le commiſſaire ordonnateur ne répondit rien. Il me parut évident par le détail de toute cette aventure que j'ai rapportée fort au long dans mon journal (car je n'écris point ici de mémoire), il me parut, dis-je, que M. le gouverneur & M. le commiſſaire ordonnateur laiſſerent les capitaines de ces deux vaiſſeaux abſolument libres ſur l'article & le choix des paſſagers, & qu'ils ſe retrancherent ſeulement à s'intéreſſer pour les perſonnes qu'ils affectionnoient particuliérement. C'eſt ce qui fit que le capitaine du *Duras*, auquel je m'adreſſai chez M. de Boulac, le ſoir que je m'y trouvai à ſouper avec le gouverneur, & après la ſcene que j'eus avec lui, me refuſa formellement, en m'alléguant mille & mille raiſons ſpecieuſes, que je ſupprime ici pour abréger, ainſi que tout le détail de la converſation.

Revenons au 24 juin. Lorſque Don Joſeph de Cordoua eut décidé de renvoyer les Anglois, ils ſe rembarquerent dans notre canot. Le même officier qui les avoit accompagnés en venant de leur bord, les accompagna à

leur retour jusqu'à leur bord. Pendant toute la cérémonie dont je viens de parler, j'écrivis à bord du *Duras* à M. de Montigny, supercargue de la compagnie des Indes. Nous avions été liés d'amitié dans l'Inde; je le priois en conséquence de se charger de mes expéditions pour France. Je les avois faites pendant le voyage, & je comptois les mettre à la poste à mon arrivée à Cadix. Je chargeai de mon paquet l'officier Espagnol qui reconduisit les Anglois à leur bord: cet officier avoit ordre d'aller ensuite à bord du *Duras*, pour les informer de ce qui venoit de se passer, & des nouvelles que nous avions apprises par la voix de l'Anglois.

Dans ces entrefaites, le vaisseau le *Duras* s'approcha de nous à la portée du porte-voix. On fit faire silence, & on entendit une voix qui dit que, si je voulois passer à bord du vaisseau, on me recevroit avec grand plaisir. M. de Cordoua répondit sur-le-champ qu'il savoit très-bien que je serois beaucoup mieux à bord du *Duras* que je n'étois à bord de l'*Astrée*, mais qu'il étoit charmé d'avoir ma compagnie, & qu'il ne consentiroit à se défaire de moi, qu'en cas que je jugeasse que

je ferois mieux avec M. Dordelin. J'arrivai dans ce moment; & ayant su ce dont il étoit question, je priai la personne qui tenoit le porte-voix à notre bord, de répondre à ces messieurs de ma part, que j'étois très-sensible à leur politesse, & en même tems très-obligé; que je me trouvois très-bien à bord de l'*Astrée*, & que j'étois trop reconnoissant de la faveur de M. de Cordoua, pour le quitter à la porte de l'Europe. La chose en resta là. M. de Cordoua me dit que je ne pouvois pas lui faire plus grand plaisir que de rester avec lui; que c'étoit à moi à voir si je trouvois plus d'aisance, de commodité & d'agrément à bord du *Duras*, qu'en restant à côté de lui. Il assaisonna ce discours d'un air de franchise, de bonté & de vérité, qui me fit le plus grand plaisir.

Notre canot arriva à bord du *Duras* après cette conversation; il étoit 11 h. 15 min. M. Dordelin chargea l'officier d'une lettre, pour me remettre, en lui disant que je faisois mal de ne pas passer à son bord. Le même officier me remit aussi une lettre de M. de Montigny, dans laquelle il me disoit qu'il étoit fâché de mon refus; qu'il desiroit, ainsi

que tous ces meſſieurs du vaiſſeau, que la réflexion m'amenât à ſon bord; que j'avois un moyen honnête de revenir contre ce qu'on avoit interprété à bord du *Duras* comme un refus, en diſant que je ne pouvois accepter précipitamment & ſans l'agrément de M. le commandant Eſpagnol. M. de Montigny eut l'honnêteté d'ajouter qu'il ſavoit bien que M. Dordelin n'avoit qu'un hamac à m'offrir, mais que cela ne devoit pas m'inquiéter; que ſa chambre étoit aſſez grande pour m'y arranger, & que ce ſeroit certainement de tout ſon cœur qu'il la partageroit avec moi; que les ſoutes du vaiſſeau vuides & pluſieurs autres endroits débarraſſés, me donneroient la facilité d'embarquer mes effets. Pour achever de me perſuader, M. de Montigny ajouta que le déſagrément de la route d'Eſpagne en France devoit me déterminer à mettre, dans cette circonſtance, à l'écart bien des conſidérations. Il finiſſoit ſa lettre en me priant d'être perſuadé que je ſerois reçu avec plaiſir, & qu'il y ajoutoit ſes inſtances.

Voici la lettre de M. Dordelin.

“ Monsieur, quoique je ne puisse pas
„ vous proposer un logement fort honnête
„ non plus qu'à l'isle de France, cependant
„ comme la traversée ne sera pas considé-
„ rable d'ici en France, s'il vous faisoit plai-
„ sir de passer à bord du *Duras*, vous y
„ seriez bien reçu avec vos bagages. Le
„ voyage de Cadix en France est bien fati-
„ tigant par terre; je l'ai fait avec beaucoup
„ de fatigues. Voyez, monsieur, si cela vous
„ fait plaisir: M. de Cordoua vous prêtera
„ volontiers son canot, qui est meilleur que
„ le nôtre, pour transporter vos bagages.
„ J'ai l'honneur d'être, &c. *signé*, DOR-
„ DELIN. „

J'aurois desiré répondre à M. Dordelin: les circonstances ne me le permirent pas; d'ailleurs on savoit à bord du *Duras* ma façon de penser. Il étoit environ midi lorsque notre canot revint; nous nous séparâmes dans ce moment, en nous souhaitant réciproquement un heureux voyage.

De retour en France, après être débarrassé de mes affaires les plus pressées, j'écrivis à M. Dordelin la lettre suivante:

" Monsieur, j'ai reçu à bord de l'*Astrée*, „ le 24 juin de la présente année 1771, „ la lettre obligeante que vous me fites „ l'honneur de m'écrire le même jour à „ bord du *Duras* que vous commandiez. „ Il ne me fut pas possible, & vous le savez „ bien, monsieur, de vous faire parvenir „ ma réponse dans le tems; ainsi je me „ flatte que, pour cette partie, ma con- „ duite vis-à-vis de vous est hors de re- „ proches. Par rapport à ce que vous eûtes „ la bonté de me proposer, de passer de „ l'*Astrée* à bord du *Duras*, j'espere que „ vous me pardonnerez le refus que j'en „ fis, si vous voulez bien peser le motif qui „ détermina ce refus.

„ Vous me faites l'honneur de me dire, „ au commencement de votre lettre, *que* „ *quoique vous ne puissiez pas me proposer* „ *un logement fort honnête, non plus qu'à* „ *l'isle de France*, &c.

„ Je vous prie, monsieur, de vouloir „ bien vous rappeller qu'à l'isle de France „ il n'a jamais été question d'aucun loge- „ ment; que lorsque je vous parlai chez „ M. de Boulac le 19 mars au soir, après

„ la converſation que j'avois eue avec M. le „ gouverneur, vous me refuſâtes nettement, en m'alléguant que vous n'aviez „ aucune place quelconque à me donner „ dans vôtre vaiſſeau; je ne pus rien obtenir de vous, pas même un petit réduit à „ pouvoir mettre un hamac. M. Poivre me „ marque auſſi par ſon ſecretaire, le 19 „ du même mois de mars au ſoir, *qu'il* „ *a épuiſé toute ſa rhétorique pour vous en-* „ *gager à me prendre à votre bord; qu'il* „ *n'a eu qu'un refus formel, accompagné* „ *des motifs les plus déterminans, & que* „ *vous ne receviez que ſix paſſagers.* Dans „ tout cela, monſieur, il n'eſt pas queſtion „ de logement: il eſt bien évident que vous „ ne vouliez pas de moi.

„ Rebuté du gouverneur, refuſé par vous, „ monſieur, j'ai recours à un vaiſſeau étran- „ ger: ce vaiſſeau me reçoit & m'accueille; „ on ne peut pas mieux être traité que je „ le ſuis à bord de ce vaiſſeau. Nous arri- „ vons aux portes de l'Europe; je n'ai, pour „ ainſi dire, qu'un pas à faire pour y met- „ tre le pied; vous me propoſez de paſſer „ à votre bord, c'eſt-à-dire, de laiſſer là

„ d'une maniere aſſez bruſque, mon bienfaicteur, M. de Cordoua. C'eût été bleſſer „ l'aſyle où je m'étois, pour ainſi dire, ſauvé „ du naufrage qu'il ſembloit qu'on voulût „ me faire eſſuyer à l'isle de France; c'eût „ été me rendre coupable d'ingratitude; „ défaut du cœur que je déteſte, & que je „ ne crains pas qu'on me reproche. Au reſte, „ monſieur, rien n'eſt capable d'altérer en „ moi les ſentimens d'eſtime que j'ai conçus pour les talens que je vous connois „ pour la navigation. J'aurai toute ma vie „ les regrets les plus ſinceres de n'avoir „ pu, pendant le cours de ma miſſion, faire „ un voyage avec vous pour profiter de vos „ lumieres, & me perfectionner dans la connoiſſance d'un art que j'aime d'inclination, „ & que je regarde comme le chef-d'œuvre de l'invention de l'homme. L'amitié „ dont vous m'aviez comblé depuis 1760 „ que j'ai l'honneur de vous connoître, „ l'offre obligeante que vous me fites à l'isle „ de France, en 1765, à votre retour de la „ Chine, m'avoient paru des titres qui devoient parler pour moi auprès de vous: „ devois-je m'attendre après cela, que vous refuſeriez

„ refuseriez de me passer sur votre vaisseau
„ pour regagner ma patrie, & que je serois
„ forcé d'implorer le secours d'un vaisseau
„ étranger ? J'ai l'honneur d'être, &c. „

Nous fûmes encore une fois contrariés par les vents pendant huit à dix jours ; ce fut après avoir passé les Açores. Enfin j'arrivai à Cadix le premier août, quatre mois deux jours après être parti de l'isle de France.

J'ai observé avec le plus grand soin, plusieurs fois par jour, tant sur mer que sur terre, depuis mon départ de l'Orient jusqu'à mon retour à Cadix, le thermometre placé dans la meilleure exposition possible.

Il y a des physiciens qui croient que l'hémisphere austral est plus froid que le boréal ; j'ignore si le fait est vrai. Il m'a paru que, depuis la ligne jusqu'à 37 & même 40 degrés de latitude, la température est à peu près la même dans les deux hémispheres ; je ne peux pas répondre des latitudes plus méridionales. Il se peut que des causes locales, dans quelques parages au-delà des 40 & 50 degrés, du côté du pole méridional, aient fait éprouver un plus grand froid que

par une semblable latitude du côté du boréal; mais alors ce seroit l'effet de quelques circonstances particulieres.

A Madagascar, dans le fond de la baie d'Antongil, bordée de hautes montagnes, environnée de bois, de marais, de lacs & de rivieres, je n'ai pas trouvé le degré de chaleur moindre qu'à Pondichéry, terrein de plaines & de sables: or le fond de la baie d'Angontil & de Pondichéry sont, à peu de chose près, sous le même parallele, l'un boréal, l'autre austral, puisque Pondichéry est à 12 degrés, & la baie d'Antongil à 14. Une cause cependant pourroit rendre en général l'hémisphere austral un peu plus froid que le boréal; c'est la force du vent que je crois plus violent dans cette partie du globe que dans notre hémisphere. Or j'ai remarqué que le degré du thermometre varioit selon la force du vent; que plus le vent forçoit ou fraîchissoit (en termes de marine), plus la liqueur du thermometre baissoit.

Mes observations du thermometre m'ont aussi appris que l'instant de la plus grande chaleur, qui arrive à Paris à trois heures après

midi, toutes choses d'ailleurs égales, que cet instant, dis-je, arrive dans la zone torride à une heure après midi, ou fort près de ce moment.

J'ai aussi observé dans toutes les mers de l'Inde, dans les détroits & dans notre Océan, l'inclinaison de l'aimant avec la même boussole dont s'est servi feu M. l'abbé de la Caille dans ses voyages; j'ai trouvé à peu de chose près, comme lui, après un intervalle de dix-huit à vingt ans, l'inclinaison de l'aiguille nulle vers le dixieme degré de latitude astrale dans notre Océan. C'est tout le contraire dans l'Océan Indien; car l'aiguille n'est devenue horizontale que vers le huitieme ou le neuvieme degré de latitude boréale.

A Cadix je fus parfaitement bien reçu de M. de Puy-Abry, consul de France, & des notables de la nation Françoise établie en cette ville. Je fis connoissance avec Don Vincente Tofinno, directeur des gardes marines: nous observâmes ensemble à l'observatoire de Cadix, des hauteurs correspondantes du soleil, & deux émersions du premier satellite de Jupiter. La premiere fut

le 17 août; elle ne nous réussit qu'impar-parfaitement. Un nuage, chose assez rare à Cadix, en fut la cause. La seconde arriva le 27 du même mois d'août: nous l'observâmes fort exactement.

Je place ici un fait que les naturalistes & les physiciens seront sans doute charmés d'apprendre. Je le tiens d'une personne digne de foi, de Don Antonio de Ulloa, correspondant de l'académie. J'allai le voir à l'isle de Léon dans son département. Entr'autres morceaux d'histoire naturelle qu'il me montra, il me fit voir des coquilles pétrifiées qu'il avoit trouvées, en 1761, au haut de la Cordeliere des Andes, dans la province de Wanca-Velica, dont il étoit alors gouverneur, par 13 à 14 degrés de latitude méridionale. A l'endroit d'où ces coquilles ont été tirées, le mercure se soutient à 17 pouces 1 ligne $\frac{1}{4}$; ce qui répond à 2200 toises au-dessus du niveau de la mer. Au plus haut de la montagne, qui n'est pas à beaucoup près la plus élevée de ce canton, le mercure se soutient à 16 pouces 6 lignes, qui répondent à 2337 toises. A la ville de Wanca-Velica, le mercure se sou-

tient à 18 pouces 1 ligne $\frac{1}{2}$, qui répondent à 1949 toiſes : ces coquilles ſont de la claſſe des peignes ou grandes pélerines. Don Antonio de Ulloa me dit qu'il les avoit détachées d'un banc fort épais, dont il ignoroit l'étendue ; il me donna deux de ces coquilles que je remis de ſa part à l'académie.

Je reſtai près d'un mois à Cadix pour me repoſer & pour laiſſer paſſer les grandes chaleurs, avant de me mettre en route pour Paris, car je ne voulois plus me rembarquer; j'avois d'ailleurs reçu trop de faveurs de M. de Arriaga, miniſtre de la marine d'Eſpagne, pour ne pas ſaiſir l'occaſion de lui faire mes remerciemens. Je devois même faire le voyage à Madrid avec M. de Cordoua : quelques circonſtances ne lui ayant pas permis de s'abſenter encore de ſon département, je me préparai à partir.

On a vu que mon embarquement à l'isle de France avoit été on ne peut pas plus précipité. Cet embarquement ſi précipité, les embarras qu'il me donna & le chagrin qu'il me cauſa furent cauſe que je négligeai le reſte; le peu d'argent que j'avois étoit en papier ; je ne me donnai aucun mouvement pour me pro-

curer des piastres : elles étoient d'ailleurs fort cheres. J'arrivai donc en Espagne sans argent. Don Joseph de Cordoua poussa la générosité jusqu'à m'offrir sa bourse ; il me pria d'en user comme de la mienne, & de prendre tout l'argent dont j'aurois besoin, tant pour le séjour que je me proposois de faire à Cadix, que pour me rendre à Paris. J'aurois profité de sa bonne volonté, si M. de Puy-Abry, consul de France, ne m'eût donné tout l'argent dont je lui dis que j'avois besoin pour me rendre à Paris.

A mon retour, M. le duc de la Vrilliere m'obtint du roi le remboursement de tous les frais que m'avoit occasionnés mon passage forcé par l'Espagne.

Je fis embarquer sur un navire qui alloit au Havre-de-Grace, mes caisses d'instrumens d'astronomie & mes livres, à l'adresse de M. le duc de la Vrilliere. Pour moi, je pris la route de terre avec tous mes papiers, cartes & journaux : mes caisses d'histoire naturelle étoient restées à l'isle de France.

Je quittai Cadix le 31 août; je fis la route avec M. Busson, pilote des vaisseaux de

la compagnie des Indes. Il avoit conduit à Manille la frégate l'*Aſtrée;* & l'ayant ramenée à Cadix, il repaſſoit en France.

Nous arrivâmes à Madrid le 13 ſeptembre. La cour étoit à l'Eſcurial; nous y allâmes, & nous fûmes voir M. le marquis d'Oſſun, ambaſſadeur de France. Son Excellence me préſenta à M. le bailli d'Arriaga, qui me reçut parfaitement bien. M. l'ambaſſadeur ſe donna de plus la peine d'aller chez le miniſtre des finances, pour obtenir une permiſſion que je demandois, d'emporter avec moi, franches de droits, 200 piaſtres (1050 livres) pour les frais de mon voyage jusqu'à Paris. Nous reſtâmes deux jours à l'Eſcurial, & n'eûmes d'autre table, pendant ce tems, que celle de M. l'ambaſſadeur, qui nous invita, dès en arrivant, d'en uſer comme de la nôtre. Nous revînmes le troiſieme jour à Madrid, & nous en partîmes le 25 ſeptembre. Nous arrivâmes à Pampelune le 2 octobre; nous y ſéjournâmes juſqu'au 6 que nous nous remîmes en route. Le 8, au lever du ſoleil, nous paſſâmes la crête de Pyrénées, & je mis enfin les pieds en France à neuf heures du matin, après onze

ans ſix mois & treize jours environs d'abſence.

Depuis Cadix juſqu'à Bayonne, j'ai continué mon journal avec la même aſſiduité que je l'avois fait pendant mes autres voyages. Quoique l'Eſpagne ſoit à notre porte & nous ſoit très-connue, j'ai encore trouvé beaucoup de choſes à remarquer dans le cours de mon voyage.

L'aventure qui nous arriva dans les Pyrénées avec les commis de la douane de Pampelune, où nous fûmes ſoupçonnés d'emporter un grand ſac de piaſtres pour le paſſer en fraude, n'eſt point du reſſort de cet extrait.

On ſera peut-être curieux de ſavoir quel a été le ſort de mes caiſſes d'hiſtoire naturelle.

Ces caiſſes, au nombre de huit, étoient le fruit de cinq années de recherches, tant à Madagaſcar qu'à l'isle de France, qui étoit alors très-riche en coquilles rares & curieuſes; j'y en avois ajouté quantité d'autres qu'on m'avoit données, venant de Mozambique, des détroits & des Moluques. J'avois eu deſſein, au retour du Fort-Dau-

phin, en 1761, de faire, avec le secours de Rhomphius, un catalogue dans lequel je m'étois proposé de placer toutes les différentes especes de coquilles que j'avois trouvées, & que je pourrois me procurer par la suite. J'avois commencé par le Fort-Dauphin, dont le catalogue se trouve heureusement fait; mais le peu de tems que me laissoient les différens genres de travail auquel je m'étois livré, n'étant pas d'ailleurs logé assez commodément pour faire ce catalogue avec un certain ordre, je me déterminai à emballer à mesure que je faisois de nouvelles acquisitions; les coraux, je les mis à part dans des caisses séparées. J'avois donc formé deux grandes caisses qui renfermoient toutes les petites, dans lesquelles étoient bien exactement emballées les especes de coquilles les plus fragiles & les plus rares. Outre ces deux grandes caisses, j'en avois encore formé six moyennes : à mon départ de l'isle de France pour Manille, j'avois laissé toutes ces caisses en dépôt chez Mad. le Juge, qui avoit bien voulu s'en charger; je les retrouvai à mon retour aussi intactes que je les avois laissées. Pour épargner à cette dame respectable les

les peines que lui auroit données le ſoin de ſe charger de faire embarquer toutes ces caiſſes, j'en chargeai une autre main. Ces caiſſes étant d'ailleurs à l'adreſſe de M. le duc de la Vrilliere, je croyois qu'elles parviendroient exactement à leur deſtination; mais je n'en ai depuis entendu parler que pour apprendre que je n'avois rien à eſpérer de ce côté.

J'écrivis plusieurs fois à l'Orient au garde-magaſin, qui ne me donna aucune raiſon ſatisfaiſante. Je m'adreſſai à M. le duc de la Vrilliere. Ce miniſtre ſe donna la peine de faire faire des recherches, & d'écrire à ce ſujet à M. de Boynes, miniſtre de la marine. Voici la réponſe que je reçus :

« J'avois écrit, monſieur, en 1772 à
» M. de Boynes, pour le prier de faire
» faire la recherche des caiſſes que vous
» m'aviez adreſſées de l'Inde : il vient de
» me faire part de la réponſe qui lui a été
» faite à ce ſujet par M. Maillard, inten-
» dant de l'isle de France, en date du 30
» ſeptembre 1772, par laquelle cet admi-
» niſtrateur lui marque que tout ce qu'il

„ lui a été possible de découvrir sur cette
„ affaire, est que ces caisses ont été par
„ vous embarquées sur le vaisseau l'*Indien*,
„ sur lequel vous deviez, de l'isle de Fran-
„ ce, repasser en Europe; que ce vaisseau
„ ayant été obligé de retourner au port
„ d'où il étoit parti, ces caisses en ont été
„ débarquées & portées chez M. Poivre,
„ & qu'il ignore absolument ce qu'elles
„ sont devenues depuis. Si ces caisses ne
„ vous étoient point encore parvenues,
„ vous pourriez voir M. Poivre qui est à
„ Paris, & qui pourroit vous en donner
„ des nouvelles. Je vous suis, monsieur,
„ plus parfaitement dévoué que personne
„ du monde.

„ *Signé*, Le duc DE LA VRILLIERE.

„ A Versailles, le 11 février 1774. „

Si ces caisses ont été véritablement portées chez M. Poivre, ce n'a pu être qu'après mon départ de l'isle de France, par la personne qui s'étoit chargée de les faire embarquer, car elles ne pouvoient guere l'être que par l'ordre du commissaire ordonnateur. Mais j'ai laissé tout là; je veux bien croire

que les perſonnes qui ont diſpoſé de mes coquilles, n'ont pas cru me faire un vol réel, parce que ce n'étoient que des coquilles: c'eſt une juſtice que je veux bien leur rendre. En arrivant à Paris, j'appris que j'avois été fait vétéran à l'académie royale des ſciences, ſous prétexte de ma trop longue abſence. On m'avoit cependant conſervé toutes les prérogatives attachées à la place d'aſſocié; & mon droit à la penſion; mais en pareil cas, ces droits, lorſque l'occaſion ſe préſente de les faire valoir, n'ont pas toujours la force qu'on a eu d'abord intention de leur attribuer. Auſſi ce fut une des aventures à laquelle je fus le plus ſenſible, ayant été abſent uniquement pour le ſervice des ſciences, & n'ayant rien négligé pour revenir le plus tôt qu'il m'avoit été poſſible: mais j'eus tout lieu d'être ſatisfait par la ſuite, ayant repris ma place en vertu de la lettre de M. le duc de la Vrilliere, que ce miniſtre m'écrivit de Verſailles, le 28 février 1772, quatre mois après mon retour de l'Inde.

« Je viens, monſieur, d'écrire à l'aca-

„ démie, que Sa Majesté desire que vous
„ y repreniez votre place d'associé astro-
„ nome, & je vous en donne avis avec
„ plaisir.

„ On ne peut vous être, monsieur, plus
„ parfaitement dévoué que je le suis.

„ *Signé*, Le duc DE LA VRILLIERE. „

Il paroîtra d'abord, à ceux qui me feront l'honneur de me lire, que mon journal devoit finir à mon arrivée en France, parce que l'arrivée d'un voyageur en sa patrie est ordinairement la fin de ses aventures, & le terme où commence son repos; mais le mien n'ayant commencé qu'à l'époque de l'alliance que je contractai, à mon retour, avec Mlle. Potier, d'une des plus nobles & des plus anciennes familles du Cotentin, amie depuis très-long-tems de la mienne, je me suis cru errant jusqu'à ce moment heureux, où sa société m'a fait tout oublier. Je regarde donc comme une suite de mes aventures, les attaques de mes héritiers, que mon procureur eut à soutenir pendant mon absence, pour les empêcher de s'em-

parer de mon bien, & sur-tout le procès que j'ai perdu contre ce même procureur, qui eut l'imprudence de laisser voler son argent & celui qu'il avoit reçu pour moi.

Avant mon départ pour l'Inde, j'avois cru devoir assurer mes revenus, afin de pouvoir les toucher à mon retour : il ne s'agissoit que de trouver une personne obligeante, qui voulût bien se charger de recevoir à chaque terme le montant des fermiers & des rentiers. Mes biens sont en Normandie, aux environs de Coutances, où il est rare de trouver quelqu'un qui rende service par pure honnêteté. Je m'adressai à un procureur de profession, qui consentit de se charger de la recette d'une modique somme, d'une maniere qui me paroissoit devoir être gratuite ; ce procureur devenu procureur de confiance, & par-là responsable de mes deniers, fit la gestion convenue.

Pendant mon voyage de l'isle de France à Manille, j'eus le malheur de perdre ma mere ; ce triste & fâcheux événement pour moi, fut cause que mes héritiers oserent, quelque tems après, convoiter ma succes-

ſion. Sous l'ombre du bruit de ma mort, qu'ils répandirent eux-mêmes, ils eſſayerent les moyens de s'emparer de mon revenu. La gazette de France, pendant mes voyages, ne parla de moi en aucune façon; mais elle n'oublia pas de faire très-ſouvent mention des autres voyageurs, mes contemporains, qui étoient allés dans d'autres climats pour le même objet que moi: mes héritiers conclurent très-judicieuſement, ſur le ſilence de la gazette de France à mon égard, que j'étois mort; ils en vinrent au point de vouloir faire rendre compte à mon procureur.

J'avois tellement pris mes meſures, & j'avois ſi bien établi mes correſpondances par tous les pays & ports par où j'avois paſſé, quoique je reſtaſſe ſouvent peu de tems dans le même lieu, que je recevois aſſez fréquemment des nouvelles de mon procureur, & qu'il en recevoit également des miennes tous les ſix, ſept à huit mois au plus. Le refus qu'il fit de faire part de ces lettres à mes héritiers, en leur aſſurant cependant que je vivois, & qu'on me reverroit, fut ce qui les irrita; ils prétendoient

que ce n'étoit pas la premiere fois qu'on avoit ainſi ſubſtitué de faux perſonnages à des perſonnes vraiment mortes.

Revenu de Manille à Pondichéry, peu de tems avant mon départ de cette ville pour repaſſer en France, je reçus une lettre de mon procureur, qui m'apprit que la nouvelle de ma mort s'étoit répandue dans tout le pays, &c. Mais, ſans m'en alarmer, je continuai mes obſervations aſtronomiques; & lorſque je les eus terminées, je me mis en route pour rejoindre ma patrie, avec la célérité que les circonſtances & les événemens pouvoient me permettre. A chaque relâche je mandois à mon procureur les progrès de ma marche; & enfin je me trouvai en France, même au centre de Paris, ſans que mes héritiers le ſoupçonnaſſent.

Bientôt un bruit ſourd ſe répandit dans le pays, que j'étois de retour; mais on n'y ajouta pas foi dans les commencemens, ſurtout lorſque l'on vit que, bien loin d'aller démentir le faux bruit de ma mort, je reſtois à Paris. On ignoroit que des raiſons eſſentielles me forçoient à cette réſidence.

Je payai bientôt la longueur de mon

abſence

absence par une fievre maligne qui m'attaqua à l'entrée du printems. Au sortir de cette cruelle maladie, dont j'échappai avec les secours & les soins de feu M. Bourdelin, médecin, & membre de l'académie royale des sciences, je profitai des vacances pour aller faire un voyage dans ma patrie. Je fus très-bien accueilli de tout le monde; on se mettoit aux portes & aux fenêtres lorsque je passois dans les rues, & j'eus plusieurs fois la satisfaction d'entendre le monde me reconnoître & attester tout haut que j'étois pleinement en vie. Nous comptâmes environ dans le même tems, mon procureur & moi, c'est-à-dire, après douze ans d'absence; je passai sur différens articles; & le compte fut arrêté. C'est alors que je reconnus combien cet homme étoit intéressé. Je pensois en être quitte pour un présent que la reconnoissance m'auroit déterminé à lui offrir, lorsqu'il exigea, pour prix de sa gestion, deux sols pour livre. Quelque mal-honnête que fût cette proposition, je consentis à cette exaction, pour n'avoir rien à démêler avec un procureur: néanmoins je continuai de me servir de lui au même prix, attendu que

mes occupations à Paris me mettroient dans l'impossibilité de recevoir par moi-même le revenu de mon bien. Ma trop grande confiance me devint funeste : en effet, ce procureur à gage, instruit que son voisin avoit été volé, ne prit aucune précaution pour éviter un pareil événement ; se contentant de désapprouver la conduite de ce voisin malheureux, il crut sans doute que la sienne étoit sans conséquence ; s'étant absenté durant quelques jours, il prétendit à son retour qu'il avoit été volé, & que je devois supporter la perte qu'il avoit faite ; il dressa ou fit dresser, quelques jours après, un procès-verbal, où il fit insérer que dans la somme défaillante étoit comprise celle de neufs cents & quelques livres, qu'il avoit touchées de mes revenus. Convaincu que cette déclaration de sa part étoit insuffisante pour m'ôter toute action contre lui, vu qu'il recevoit le salaire de ses services, il garda le silence sur cet événement pendant plus d'un mois ; je n'en fus averti que lorsqu'il me rendit compte de sa gestion. L'ayant fait actionner par-devant le sénéchal de Coutances, on trouva le secret de porter cette affaire

au présidial, afin de m'ôter la voie de l'appel : là, je fis à ce procureur l'argument suivant :

Ou vous avez fait gratuitement la recette de mon bien, & dès lors je dois perdre mes 905 livres, au cas que votre déclaration soit vraie ; ou vous l'avez faite moyennant un salaire, & dès lors vous devez me répondre du montant dont vous êtes constitué débiteur par le compte rendu : mais si vous prétendez n'être point responsable de mes deniers, il faut que vous me remettiez les deux sols pour livre que vous avez touchés jusqu'à présent de moi.

Ce procureur se récria vivement contre la solidité de cet argument ; & malgré que tout le barreau s'expliquât nettement sur la justice de ma répétition, il eut le talent de toucher de commisération les juges qui l'avoient toujours sous les yeux ; ensorte que le présidial ayant oublié que les loix romaines & la jurisprudence françoise veulent qu'un procureur à gage soit responsable des deniers qu'il reçoit, & qu'il auroit au moins fallu qu'il eût prouvé qu'il n'y avoit aucune négligence de sa part, me condamna

una voce, par jugement préſidial en dernier reſſort, à ſupporter la perte des 905 livres; & ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt qu'un de mes parens, qui étoit du nombre, oublia de ſe récuſer. Ainſi je perdis mon argent, & fus condamné aux dépens.

PREMIERE PARTIE.

Notes ou remarques sur l'Inde.

Le séjour de vingt-trois mois, que j'ai fait à Pondichéry, m'a fourni l'occasion de prendre sur l'Inde plusieurs connoissances que j'ai cru pouvoir piquer la curiosité des Européens; mais si ce que j'ai recueilli se réduit à peu de chose, je crois que je puis au moins certifier la vérité des faits que je rapporte. Il est fort difficile à un voyageur de se procurer, dans l'Indostan, les éclaircissemens qu'il desire. Les Brames, auxquels, comme mieux instruits que le reste des Indiens, il est obligé d'avoir recours, ne se prêtent aux questions qu'on leur fait, que de la plus mauvaise grace accompagnée souvent de l'air du plus grand mépris: ce qui vient autant de leur ignorance de l'état des sciences en Europe, que de l'opinion qu'ils ont de l'antiquité de leurs connoissances & de leurs préjugés de religion. Il n'est pas, jusqu'aux gens dont vous vous servez dans vos affaires, vos propres domestiques gentils, qui n'aient

pour vous, en vous tendant la main pour recevoir leur salaire, le plus souverain mépris.

Les Brames ont beaucoup de ressemblance avec ces prêtres Egyptiens, dont Strabon nous a laissé le portrait. " Un certain Chœ-
„ remon, dit-il, qui cultivoit l'astromie,
„ ayant accompagné le commandant Ælius-
„ Gallus dans son voyage en Egypte, les
„ prêtres se moquerent presque de lui,
„ tant ils étoient pêtris d'ignorance & de
„ présomption.

„ On voyoit encore, continue Stra-
„ bon, les maisons où Eudoxe & Platon
„ avoient tenu leur domicile. En effet, ces
„ deux philosophes firent un voyage en
„ Egypte, & furent en commerce de so-
„ ciété pendant treize ans avec les prêtres
„ Egyptiens. Ceux-ci possédoient la science
„ des astres; mais ils s'en réservoient le se-
„ crets & ne vouloient en aucune façon com-
„ muniquer leur savoir : cependant, à force
„ de patience, de prieres & de complaisan-
„ ces, nos philosophes apprirent d'eux quel-
„ ques préceptes; mais ces barbares en ca-
„ cherent bien davantage. „

Les Brames ne ſont guere plus communicatifs aux étrangers que ne l'étoient les prêtres Egyptiens : ils ont la même répugnance à faire des éleves ; un Indien ou gentil peut quitter ſon culte ; il lui eſt libre, par exemple, de ſe faire chrétien ou mahométan : on ſe contente, pour toute punition, de l'exclure de ſa caſte ou tribu ; mais un mahométan ou quelqu'autre habitant que ce ſoit, quelque religion qu'il profeſſe, ne peut embraſſer celle des Brames ou des Indiens ; elle eſt excluſivement attachée à la naiſſance, c'eſt une eſpece d'héritage ; de ſorte que, pour être gentil de religion, il faut être né gentil. On ne doit donc pas s'étonner ſi des gens nés, nourris & élevés dans ces principes, ne cherchent point à ſatisfaire ceux que la curioſité porte à s'adreſſer à eux pour s'inſtruire de leurs mœurs, coutumes, cérémonies & religion.

Cette difficulté que j'entrevis dès le commencement de mon arrivée à Pondichéry, & que je trouvai en effet par la ſuite, fait que je regarde encore l'Indoſtan comme un pays bien neuf pour nous, & fort difficile à connoître ; il faudroit, pour en avoir une

connoiſſance telle que celle que le chevalier Chardin nous a laiſſée de la Perſe, y paſſer un grand nombre d'années & y dépenſer des ſommes immenſes; car les Brames aiment beaucoup l'argent. Un ſeul homme même ne ſeroit pas ſuffiſant & ne pourroit embraſſer tout le pays; il faudroit que de ſavans voyageurs ſe diſperſaſſent dans différentes provinces, qu'ils agiſſent de concert, qu'ils fuſſent en correſpondance; ſur-tout, il ſeroit néceſſaire qu'ils poſſédaſſent à fond la langue ſavante, pour lire les livres indiens: autrement on ne recueillera jamais que très-peu de faits, encore reſtera-t-il bien de l'incertitude. Ces conſidérations ſont cauſe que j'ai mieux aimé ne mettre dans mes journaux que quelques faits ſuffiſamment avérés.

On ſait que la preſqu'isle en-deçà du Gange, qui ſe termine au ſud par le cap Comorin, a la côte de Coromandel, où eſt ſitué Pondichéry, à l'orient, & la côte de Malabar à l'occident. Les Indiens de ces deux côtes ſont diſtingués, comme tous les autres peuples de l'Inſtoſtan, en différentes caſtes ou tribus.

La côte de Coromandel eſt habitée par

les Tamoults, ou Tamulaires en francisant le mot, quoique nous le confondions souvent sous le nom de *Malabar*, avec les habitans de l'autre côte. Ils se disent tous originaires du Tanjaour & du Maduré; leur langue est la même; & la langue des Malabars, qui sont de l'autre côté de la presqu'isle à l'ouest, est tout-à-fait différente. Ils se sont répandus le long de la côte du Carnate, & dans l'intérieur des terres; ils se sont même rendus les maîtres du pays, & en ont en quelque sorte assujetti les peuples, en les engageant, par la force de la persuasion, à quitter les bois où ils vivoient, disent les Tamoults, à la maniere des brutes. De cette façon, les Tamoults sont venus à bout de les tirer de leurs forêts, & de les civiliser un peu; mais ils sont malgré cela restés dans un état de mépris si grand aux yeux de leurs bienfaicteurs, qu'ils s'estimeroient peut-être plus heureux au fond de leurs forêts. Ces gens font aujourd'hui partie de la nation, & composent la plus basse & la plus vile caste, connue sous le nom de *Parias*, que l'on n'emploie que dans les plus vils travaux. Elle ne peut se flatter de sortir

jamais de son état d'avilissement; les castes sont immiscibles.

Les Tamoults se disent très anciens à la côte du Carnate; ils adoroient anciennement un dieu qu'ils nommoient *Baouth*, & ils m'ont assuré qu'il y a quelques Indiens qui, en se cachant, reconnoissent cette divinité, & qui lui rendent leurs hommages. Ce dieu Baouth a une si grande ressemblance avec le dieu *Sommonacodom* des Siamois, & le dieu *Foé* des Chinois, qu'on ne peut guere douter que ce ne soit la même divinité; c'est ce que nous aurons occasion de vérifier dans la suite, comme aussi d'examiner si les Indiens ont porté leur culte à la Chine, ou si ce ne seroient point plutôt les Chinois qui, étant venus commercer anciennement à la côte de Coromandel, en auroient emmené avec eux à la Chine le dieu Baouth, comme l'assurent les Tamoults. Ils prétendent aussi qu'ils tiennent des Brames l'astronomie & leur religion actuelle, & que les Brames sont venus de la partie du nord dans le Tanjaour & le Maduré; mais ils ne peuvent dire, ni dans quel tems, ni de quelle partie précisément du nord ils sont venus: ils ajoutent

que c'eſt par leur éloquence & par leur auſtérité que les Brames ſont venus à bout de renverſer le culte qu'on rendoit au dieu Baouth, & de chaſſer ſes miniſtres. Ces différens objets font le ſujet des trois chapitres qui diviſent cette premiere partie.

CHAPITRE PREMIER.

De quelques coutumes & uſages des Indiens de la côte de Coromandel. On y parle auſſi de leurs mœurs, le tout relativement au climat : on y a joint quelques remarques ſur la guerre & le commerce de cette partie de l'Inde.

On ſait que les Portugais ont réuſſi les premiers à doubler le cap de Bonne-Eſpérance, que les premiers ils nous ont fait connoître la côte de Malabar, & les habitans de cette contrée qui, comme tous les autres habitans de la preſqu'isle de l'Inde endeçà du Gange, ſont diſtingués par différentes caſtes ou tribus. C'eſt de ces premiers navigateurs dans l'Inde que nous eſt venue en Europe la fauſſe ſignification du mot *Ma-*

labar. Nous donnons, d'après les Portugais, presqu'indistinctement le nom de *Malabar* à toute la côte occidentale de la presqu'isle; pendant qu'elle n'en fait que la plus petite portion, c'est-à-dire, la partie la plus méridionale, & finit un peu au nord de Mahé. Les Portugais étant passés de la côte de Malabar à la côte de Coromandel, par le cap de Comorin & par Ceylan; comme le trajet est fort court, ils donnerent le nom de *Malabars* aux gens qu'ils trouverent, parce qu'ils venoient de quitter des Malabars il n'y avoit que peu de tems; la côte où ils aborderent se nomme *Coromandel*: depuis ce moment le nom de *Coromandel* est resté à toute la côte, jusqu'à celle du royaume de Golconde, pendant que le Coromandel est la partie la plus méridionale de la côte orientale de la presqu'isle. Coromandel comprend les côtes des royaumes de Maduré & du Tanjaour, & finit au *Porto-nove*, onze lieues & un quart au sud de Pondichéry. Cette ville n'est donc point, rigoureusement parlant, de la côte de Coromandel. A *Porto-nove* la côte prend le nom de *Carnate*, & finit au royaume de Golconde.

Nous tombons encore, à mon avis, dans une faute grossiere, en parlant des Mogols: ces peuples sont les maîtres de presque toute la presqu'isle en-deçà du Gange, & sont mahométans. Les Portugais les ont appellés *Maures* à cause de leur religion, & le nom leur en est si bien resté, que dans l'Inde nous appellons *Maures* tous les habitans qui ne sont pas gentils. Cette faute grossiere se trouve répandue dans quantité de livres, même dans des relations modernes & dans des livres de géographie. Ces Mogols sont mahométans, mais ils ne sont point Maures: ils sont Tartares, & *mogol* veut dire *blanc*.

Les Arabes venoient anciennement faire le commerce à la côte de Coromandel: ils se sont alliés avec des femmes du pays, & ont fait une caste séparée. Ils sont tous tailleurs & mahométans: ceux-ci peuvent avec plus de raison s'appeller Maures. On les confond encore improprement avec les Mogols; cependant ils ne communiquent point avec ceux-ci, ils n'ont rien de commun avec eux, si ce n'est la religion; leurs usages & coutumes sont différens pour le reste. Cela est si vrai, que lorsqu'il arrive quelque démélé

entre les castes de la côte de Coromandel pour quelques privileges, & que les parties en viennent aux mains, comme je l'ai vu arriver en 1758 à Pondichéry, dans une fête de mariage dont je parlerai ci-après, ces Arabes ou Maures se mettent du côté des Tamoults, pendant que les Mogols restent tranquilles spectateurs des débats: le gouvernement même les laisse faire; ce qui prouve bien que les Arabes sont une caste à part, qui se regarde comme véritablement du même sang que les anciens habitans de la presqu'isle.

Le mot *Coromandel* passe, chez les Tamoults, pour un mot corrompu; ils m'ont dit que leur tradition portoit qu'il y avoit anciennement un roi au Maduré, qui se nommoit *Soja*, un au Tanjaour qui se nommoit *Sera*, & un autre dans la contrée où est Pondichéry, celui-ci se nommoit *Pundi*; leurs royaumes avoient le nom de *mandalam*, qui, dans la langue du pays, signifie cercle; ainsi l'on disoit *Soja mandalam*, *Sera mandalam* & *Pundi mandalam*, comme qui diroit cercle de *Soja*, cercle de *Sera*, cercle de *Pundi*. Les Tamoults écrivent *Soja*,

& prononcent comme s'il y avoit *Choja*. Les Portugais ne prononcent point *Choja*, mais *Koha*; c'eſt-à-dire, que chez eux & chez les Eſpagnols, *Cho* ſe prononce comme s'il y avoit *Ko*, & ils aſpirent l'*j* comme ſi c'étoit un *h*, en ſe ſervant un peu du goſier. L'on voit donc que de *Koha* on aura fait par corruption *Kora* ou *Coro*, & de *mandalam* le paſſage à *Mandel* n'eſt pas bien difficile à ſe faire.

Les habitans de la côte de Coromandel, ainſi que tous ceux des autres parties de l'Inde, ſont habillés les uns comme les autres, avec très-peu de différence; & il eſt bon d'obſerver que cet habillement n'a pas varié depuis plus de deux mille ans qu'il eſt connu, car on le trouve dans les anciens auteurs décrit tel qu'on le voit aujourd'hui. Celui des femmes eſt diſtingué, ſelon le rang de la caſte. Par exemple, les femmes des Tamoults n'ont pas le droit de porter le *corſet;* cette prérogative appartient aux femmes des Talenga, qui eſt une haute caſte que l'on trouve à Maſulipatam : j'en ai vu pluſieurs à Pondichéry. Les femmes publiques ſont exceptées, elles ont la liberté de s'habiller à leur fantaiſie, perſonne ne réclame contre. Nous

parlerons de leur habillement quand nous en ferons fur l'article des danfeufes.

Les Indiens en général font beaux & bien faits, l'œil noir, vif & fpirituel; leur couleur eft connue; on y voit de très-belles femmes, bien faites, ayant des traits à l'Européenne. Ces perfonnes n'ont point fouffert la prifon du maillot, ni la torture des corps de baleine; la nature elle feule leur a fait la taille. (On peut voir le chapitre de la religion fur les Brayaderes ou danfeufes.)

La cafte des Bramines fur-tout eft une très-belle cafte, un très-beau fang; dans cette tribu on y voit les plus belles femmes, les plus jolis enfans, & tout ce monde a l'air de la plus grande propreté. Il y a dans la ville de Pondichéry une rue nommée la *rue des Brames*, qui n'eft en effet peuplée que de gens de cette tribu.

On m'objectera inutilement la couleur, je n'ai rien à répondre : c'eft un préjugé, & le préjugé ne forme point objection. L'intérieur des maifons des Indiens eft fort renfermé; elles ont un parapet élevé de deux pieds environs, qui regne fur le devant, couvert par un auvent où avant-toit, foutenu

par

par des piliers : là, dans les grandes chaleurs, la nuit vous trouvez les hommes qui dorment avec la plus grande sécurité ; le morceau de toile dont ils se ceignent le corps & se cachent les épaules pendant le jour, leur sert à s'envelopper pendant la nuit ; c'est aussi sur ces parapets que les femmes passent les jours de leur incommodité natururelle, sans qu'il leur soit permis d'entrer dans l'intérieur de la maison. Comme dans cet état elles sont censées impures, elles souilleroient la maison ; elles se tiennent donc en-dehors, & on leur porte à manger. Il semble que ces femmes sentent alors l'état d'avilissement *dans lequel* elles sont regardées par leurs maris ; quand elles voient passer des Européens qui les regardent avec une espece d'affectation, elles détournent la tête du côté du mur jusqu'à ce qu'elles jugent qu'ils sont bien loin. A dire vrai, ces femmes n'aiment pas à être régardées. Cela vient, dit Grose, (*) de ce qu'elles sont singuliérement attachées à leur mari, & qu'elles

(*) *Jean-Henri Grose*, au service de la compagnie des Indes d'Angleterre, est passé dans l'Inde dix ans avant moi. Son voyage est très-curieux & très-intéressant.

évitent de parler à d'autre qu'à lui. *Lorſqu'elles ſont ſur leur porte, ſi on s'arrête*, dit cet auteur, *à les regarder, elles prennent cette action pour un affront, & en témoignent leur mécontentement par leurs geſtes & leurs poſtures.* J'en ai vu qui tournoient le dos & rentroient chez elles précipitamment.

Les femmes des Indiens paſſent auſſi dans le pays pour être de la plus grande fidélité à leurs maris. Si quelques-unes manquent à ce devoir ſacré, il faut les aller chercher dans la plus baſſe extraction; car parmi les femmes des principaux gentils, l'adultere eſt un cas des plus rares. Les femmes des mahométans n'ont pas la même réputation, il leur faut des verrouils, des jalouſies, des ſurveillans continuels. Les principaux gentils n'ont pas beſoin de tant de précautions pour garder leurs femmes; & malgré la chaleur du climat, on aſſure qu'il eſt bien rare qu'elles manquent au nœud qui les lie. D'où vient cette prodigieuſe différence des femmes des Mogols & des femmes Indiennes dans le même climat? Groſe prétend avec raiſon, qu'elle vient de l'empire que la religion exerce ſur les Indiens, de leurs ſuperſtitions & de

leurs usages, auxquels les Indiens tiennent d'une maniere singuliere, & de l'attention qu'on a de les marier de très-bonne heure, & tout enfans qu'ils peuvent être, c'est-à dire, à trois, quatre, ou cinq ans. *Ces enfans une fois liés*, dit Grose, *dès l'âge le plus tendre, on leur inspire l'affection mutuelle comme un des points les plus sacrés de leur religion.* Ils se nourrissent & se fortifient dans cette idée, de façon que, malgré la chaleur du climat, on voit très-peu de femmes manquer au lien conjugal.

Ces faits, & leur habillement qui n'a point varié depuis Alexandre, & qui étoit aussi celui qu'ils avoient bien long-tems avant son invasion dans l'Inde, prouvent l'attachement des Indiens à leurs usages & coutumes. En effet, il n'est permis à aucune caste de rien innover; si cela arrivoit à quelqu'une, toutes les autres castes se réuniroient pour l'accabler, à moins qu'elle n'abandonnât ses prétentions & laissât là ses innovations. Les Indiens sont là-dessus d'une rigidité dont on ne trouve d'exemple nulle part que chez eux: je vais en citer un dans un moment.

L'auteur des *Cérém. relig.* t. I, édit. de Paris, 1741, pour trouver en tout une conformité entre les coutumes des Indiens & celles des Juifs, prétend expliquer par une cérémonie des Indiens, & conformément à leurs maximes, la parabole de S. Matthieu, fur les cinq vierges folles. L'auteur dit en conféquence, que le jour de leurs noces, le mari & la femme, tous deux dans un même palanquin, que quatre hommes portent fur leurs épaules, fortent fur les fept à huit heures du foir, accompagnés de leurs parens & amis, &c. fe promenent dans cet équipage pendant quelques heures; après quoi ils retournent chez eux, où les femmes & les domeftiques les attendent, &c. Mais la chofe ne fe pratique pas tout-à-fait de la façon dont il eft dit ici; car j'ai vu beaucoup de ces fêtes à Pondichéry, & j'ai affifté à une, ayant été invité par l'époux.

L'ufage eft de promener le marié & la mariée plufieurs jours de fuite dans les rues, chacun dans un palanquin fuperbe, précédé & accompagné d'une nombreufe mufique, & efcorté felon les degrés ou rangs de nobleffe, par de longues piques, &c.

On dresse au milieu de la rue un *pandal*; le pandal est une espece de salle de décoration, couverte d'une grande toile pour défendre de l'ardeur du soleil: ce pandal est orné selon les facultés; j'en ai vu de magnifiques: les nouveaux mariés se reposent quelque tems sous ces dais, & s'amusent à voir les danses des Bayaderes. On rentre vers les sept à huit heures de l'après-midi, & la soirée se passe à voir danser les Bayaderes; on répand pendant ce tems des parfums & des eaux de senteur sur les personnes qui composent l'assemblée, & l'on passe à chacune un grand collier fait de fleurs de *moungry*, dont je parlerai dans le chapitre suivans. Or, tout le monde ne peut pas se faire porter dans le palanquin, & ceux qui peuvent s'en servir n'ont pas pour cela le droit d'avoir des piques ou des pandals.

Pour venir à l'Indien dont je vais donner l'histoire, il crut que sa qualité de serviteur de la compagnie des Indes lui donnoit le droit de s'élever au-dessus de sa tribu; & ayant obtenu du conseil supérieur de Pondichéry la permission d'user de quelques marques de distinction qui ne lui étoient

pas dues ſelon ſa caſte (je ne me rappelle pas ce que c'étoit), il ſe promena tête levée dans Pondichéry : mais il y eut bientôt une émeute générale dans les autres caſtes, on s'attroupa, on s'arma de bâtons, & la révolte ſuivit ; nos domeſtiques Indiens nous quitterent pour aller groſſir le nombre des révoltés ; bientôt toute la ville blanche ſe trouva réduite à ſe ſervir elle-même : les proceſſions furent troublées, le pandal fut abattu, & l'Indien forcé de ſe renfermer dans les cérémonies que lui preſcrivoit l'uſage du pays. Inutilement voulut-on le protéger, en lui donnant des gardes ; ce fut pis encore, on fut obligé de céder. La choſe devenoit de la derniere conſéquence pour les Européens ; déjà les nourrices parloient d'abandonner leurs nourriçons. (On ſe ſert à Pondichéry d'Indiennes pour nourrices.)

Le ſixieme volume des *Cérémonies religieuſes* rend juſtice aux Indiens ſur leur attachement à leurs anciens uſages, & réfute Athénée qui, ſur le rapport de Charès de Mitylene, avoit avancé que les Indiens étoient gens adonnés à la boiſſon. Il y eſt auſſi parlé de Quinte-Curce, qui dit que

tous les Indiens avoient une forte inclination pour le vin, & qu'ils en buvoient beaucoup. *Ab iisdem vinum ministratur, cujus omnibus Indis largus est usus.* Quinte-Curce, *lib. VIII.* L'auteur de la relation, cité dans ce volume des *Cérémonies religieuses*, tâche de disculper les Indiens des fausses accusations de ces deux auteurs; il cherche à concilier ces passages avec la façon dont vivent actuellement les Indiens.

Sans entrer dans un trop long détail, j'ajouterai qu'il me paroît difficile que les Indiens se soient comportés anciennement différemment de ce qu'ils le font aujourd'hui, & que d'ivrognes ils se soient métamorphosés en gens sobres; que la coutume me paroit avoir un grand empire chez eux, & qu'il est très-vraisemblable qu'ils ont été, sur l'article de la boisson, tels du tems d'Alexandre qu'ils le sont aujourd'hui, puisqu'ils formoient déjà un peuple policé, tel qu'on le voit aujourd'hui. Quinte-Curce me paroît très-suspect lorsqu'il parle de l'Inde; on ne doit pas ajouter foi à ce qu'il en dit.

Les Indiens ont encore une tradition

d'Alexandre, auquel ils donnent une épithete bien différente de celle de *Grand*, dont les occidentaux & les auteurs latins l'ont honoré; j'en excepte cependant Séneque que Gui-Patin cite dans ses Lettres, & qui appelloit Alexandre un jeune éventé & un voleur de tout le monde, *vesanus adolescens, infelix prædo orbis terrarum*, &c. On voit encore dans l'Indostan une ville bâtie par Alexandre, nommée *Scander-Abad*, de *Abad* ville, & de *Scander* Alexandre.

Les Indiens ont raison; car si ce conquérant a dû paroître mériter aux auteurs de son histoire le nom de *Grand*, ce n'est certainement pas dans son expédition de l'Inde: cette expédition ne lui ayant été suggérée que par l'ambition & l'envie de faire parler de lui, n'a pu être conduite ni soutenue par des vues de justice & d'équité.

Toute l'histoire de ce prince, depuis la bataille d'Arbelles (& c'est l'époque de la chûte de sa véritable grandeur) jusqu'à sa mort, ne paroît qu'un tissu de fables & de mensonges. M. Holwell prétend avec raison, que la plus grande partie de l'histoire de cette invasion est aussi peu digne

de foi que celle de Séſoſtris & de Bacchus. Les hiſtoriens d'Alexandre auront voulu flatter ſa vanité & la leur, en faiſant faire à leur héros des choſes extraodinaires, en lui faiſant ſoumettre des rois puiſſans & imaginaires, auxquels ils n'ont pas même eu l'adreſſe de donner des noms analogues à leur roman; car il n'y a jamais eu dans l'Inde des noms en *us*, ni par conſéquent de Porus, ni de Calanus, &c. ni des noms grecs, c'eſt-à-dire de Taxile, d'Axiane, & de Cléophile. De plus, pour peu qu'on connoiſſe l'Inde, on eſt en état d'apprécier ces belles conquêtes d'Alexandre ſi vantées, & de les réduire à leur juſte valeur : on ne balancera pas de mettre celles de Gengiskan bien au-deſſus, quoiqu'elles ne ſoient pas écrites avec l'emphaſe de Quinte-Curce.

L'illuſtre auteur de l'*Eſprit des loix*, parle à la vérité d'Alexandre avec éloge dans ſon premier tome, mais il faut bien obſerver qu'il parle alors d'Alexandre vainqueur des Grecs & des Perſes; il ſe tait ſur ſon expédition de l'Inde, il ne paroît pas même en faire beaucoup de cas dans le cinquieme tome de ſes ouvrages, ou dans ſes Lettres

Persanes, quand il dit : *Qu'est-ce que les conquêtes d'Alexandre en comparaison de celles de Gengis-kan !*

En effet, à qui Alexandre est-il redevable de la rapidité de ses conquêtes & de son brigandage dans l'Inde, comme l'appellent les Indiens ? A deux événemens tout-à-fait heureux ; à la mort de Memnon, & à la guerre que les Carthaginois avoient alors à soutenir en Sicile. Si Memnon ne fût pas mort si-tôt, la diversion que Darius avoit projeté de faire eût donné bien de l'inquiétude à Alexandre ; & si les Carthaginois n'avoient pas été occupés en Sicile, ils auroient certainement envoyé du secours aux Tyriens. Or, maîtresse, comme elle étoit alors, de la mer, Carthage auroit certainement fait lever le siege de Tyr, puisque sans aucun secours, par sa brave résistance, cette infortunée ville réduisit Alexandre au point de délibérer s'il n'abandonneroit point son entreprise.

Pour revenir à Quinte-Curce, je ne m'arrêterai pas à rapporter ici toutes les raisons qui me font croire que la plus grande partie de son histoire de l'invasion d'Alexandre

dans l'Inde eſt un roman. On peut voir ce qu'en dit Guy-Patin dans ſes Lettres, & Holwell dans ſon Hiſtoire de la religion des gentils. Je me borne au fait ſuivant.

Quinte-Curce prétend que Porus avoit un grand nombre de chariots dans ſon armée. (*Summa virium in curribus, &c.*) C'eſt ſuppoſer des chariots de guerre dans un pays où il n'y en eut jamais; il ſuffiſoit qu'on s'en ſervît ailleurs, pour que Quinte-Curce en ſuppoſât chez les Indiens, qui ne connoiſſent cependant & n'ont jamais connu que les éléphans, dont ils ſe ſervent encore aujourd'hui. Si Quint-Curce a métamorphoſé les palanquins en chariots, je ne ſerai pas étonné qu'Alexandre en ſoit venu à bout; car le palanquin n'eſt pas une voiture propre à ſe battre.

Il y a beaucoup d'apparence que les hiſtoriens d'Alexandre auront groſſi les objets, & qu'ils auront mis au nombre des chariots de guerre ces petites voitures ou eſpeces de charrettes à deux roues, appellées *garis*, attelées chacune de deux bœufs, & qui portent trois à quatre perſonnes avec une vîteſſe ſinguliere, & telle qu'ils ſuivent les chevaux

au grand trot. Ces voitures, dont les Mogols sur-tout se servent, sont fort en usage dans l'Inde ; elles sont faites en forme de pavillon, où l'on est garanti de l'ardeur du soleil, mais dans lesquelles on doit être bien seçoué. J'en ai vu à Pondichéry, attelées de bœufs superbes. Les Mogols font vanité sur-tout à avoir une belle paire de bœufs qui soient exactement pareils en tout ; on leur peint les cornes ; il y a de ces bœufs qui coûtent jusqu'à deux & trois mille livres la paire ; ils vont le grand trot, & suivent facilement les chevaux qui vont ce même train, ce dont j'ai été plus d'une fois témoin. Tavernier rapporte que ces bœufs sont forts, & qu'ils font des voyages de soixante journées à douze & dix-huit lieues par jour, & toujours au trot ; que sa voiture étoit attelée de deux de ces bœufs, qui lui avoient coûté près de six cents roupies (quatorze cents quarante livres de notre monnoie). Rien n'est si aisé que de les conduire : ils se laissent manier comme nos chevaux, au moyen d'une corde qu'on leur passe par le tendon du mufle ou des narines ; mais j'avoue que j'ignore si les Mogols ont trouvé l'usage de

ces garis établi dans l'Inde quand ils y ſont venus, ou s'ils l'y ont apporté.

On trouve, dans le ſixieme volume des *Cérémonies religieuſes*, la remarque ſuivante: " Les chaînes des Indiens ſont encore „ dans leur entier, & ce ſera un bonheur „ pour eux ſi quelque nation civiliſée peut „ jamais les rompre en les ſoumettant à leur „ empire. Ils penſerent, du tems d'Alexan- „ dre, ſortir de leur captivité; ſi les Grecs „ avoient fait un plus long ſéjour dans les „ Indes, ils leur auroient infailliblement „ communiqué leur politeſſe & leurs belles „ connoiſſances. „ L'auteur, lorſqu'il parle ainſi, ne connoît guere les Indiens & le climat qu'ils habitent. Je n'examine point ſi c'eût été un bonheur pour eux d'être devenus auſſi polis que les Grecs, & d'avoir acquis toutes leurs belles connoiſſances; mais quand même les Grecs fuſſent reſtés les maîtres de l'Inde, ceux à qui le pays eſt bien connu diront que ces fiers conquérans ne lui auroient rien pu faire changer de ſes coutumes; il y auroit eu bien plutôt tout à craindre pour les Grecs, le climat les eût vaincus & ſubjugués eux-mêmes. Ce que

l'auteur dit un peu plus loin, confirme cette opinion & contredit ce qu'il vient d'avancer. " Ils négligent, dit-il, les ſciences qui
„ ne ſont point néceſſaires à la vie, les re-
„ gardant comme des connoiſſances qui ren-
„ dent à la vérité les hommes plus éclairés,
„ mais ſouvent auſſi plus malheureux, &
„ preſque toujours plus vains. „

Et il ajoute ailleurs : " On a toujours
„ regardé les Aſiatiques comme des gens
„ mous & efféminés; en cela on leur a rendu
„ juſtice, car ils n'aiment guere le travail,
„ & ils ſont au contraire tout-à fait amis du
„ repos; lors même qu'ils ſont obligés de
„ travailler, c'eſt avec une certaine indo-
„ lence qui fait voir qu'ils ſont hors de leur
„ centre. Pour moi, continue l'auteur,
„ j'attribue cette indolence à la chaleur du
„ climat; car j'y ai vu des Européens qui
„ en très-peu de tems y avoient contracté
„ le même défaut. Cette indolence & cet
„ amour du repos font qu'on ne néglige
„ rien pour ſe procurer ſes aiſes, & l'on n'y
„ réuſſit pas mal, pour peu que l'on veuille
„ en prendre la peine. „

Cette remarque eſt exacte dans toute ſa

force; le climat de l'Inde amollit insensiblement les Européens: mais l'auteur n'a pas fait attention qu'il se contredisoit ici, & qu'il auroit dû dire plus haut, que si les Grecs fussent restés plus long-tems dans l'Inde, ils eussent été forcés de prendre les usages du pays; bien loin d'assurer, comme il le fait, que les Indiens se fussent assujettis à prendre leurs mœurs & leurs arts. Les soldats d'Alexandre n'étoient-ils pas déjà plus qu'à moitié vaincus par la mollesse, quand ils arriverent dans l'Inde? Où l'avoient-ils puisée? A Babylone. Un plus long séjour dans l'Inde les auroit achevé d'énerver.

Il est très-aisé de vaincre les Indiens; la chaleur du climat, la nourriture, la mollesse & la foiblesse qui en sont des suites, contribuent à les soumettre, & à leur faire porter le joug des conquérans. Ces deux causes énervent les soldats; par la même raison les peuples qui les subjuguent, cessent à la fin d'être en état de conserver leurs conquêtes.

Qu'on fasse un moment réflexion sur les trois plus grands hommes qui aient paru en Asie, Gengis-kan, Tamerlan & Aureng-zeb.

Le premier, semblable à un torrent qui se déborde, inonde l'Europe & l'Asie, & trace à ses successeurs la route de l'Inde. Il ne lui fut pas difficile de se soutenir; son regne fut une suite de la vîtesse avec laquelle il avoit conquis. Mais qu'arriva-t-il à ses descendans? La mollesse asiatique s'en empara, ils s'énerverent dans leur sérail, & devinrent bientôt aussi foibles que les peuples qu'ils commandoient; à peine se soutinrent-ils deux siecles, pendant lesquels, loin de suivre la route de l'Inde que Gengis-kan leur avoit, pour ainsi dire, ouverte, ils se détruisirent mutuellement.

Tamerlan vient, & marchant sur les traces de Gengis-kan, renverse tout par où il passe; il pénetre dans l'Indostan, s'y arrête, & fonde cet empire jadis si fameux, connu sous le nom de *grand Mogol*. Ses descendans ternirent bientôt le lustre que l'empire avoit acquis sous ce grand conquérant; ils négligerent le métier de la guerre, & ne s'occuperent que du soin de leurs plaisirs: ne songeant uniquement qu'à mener une vie molle & délicieuse, ils tomberent dans le même affoiblissement que les descendans de

de Gengis-kan ; ils faciliterent par ce moyen, au bout de deux autres siecles, à Aureng-zeb, son usurpation.

On sait par quelle route ce prince rusé, & qui n'avoit point pris la mollesse indienne qui fut si fatale à ses prédécesseurs, parvint au trône des Mogols en 1659. On sait enfin que dans ce siecle-ci, la cour de Delhi, sous Mahamet-Schaw, étoit devenue la plus voluptueuse & la plus efféminée peut-être de toutes celles d'Asie ; aussi Mahamet-Schaw fut détrôné en 1738 par Schaw-Nadir, autrement Thama-kouli-kam : accoutumé à une vie dure & austere dans des climats plus tempérés, cette conquête ne lui coûta que la peine de faire le voyage, & de se présenter aux portes de l'Indostan.

Depuis cette fameuse révolution, les Mogols ne se sont pas encore relevés. Bien loin de là, ils sont plus chancelans que jamais sur leur trône, & la moindre petite secousse seroit capable de faire crouler cet empire. Les Marattes & les Patanes sont devenus si puissans qu'ils pourroient bien un jour faire cette révolution, & délivrer enfin l'Inde de l'oppression des Mogols ; en supposant cepen-

dant qu'il ne vienne pas de nouveau une nuée d'autres Tartares qui, conſervant toute leur force & leur vigueur, ne faſſe éprouver à ce beau pays une nouvelle révolution pareille à celle qu'il a éprouvée par l'invaſion de Tamerlan ; car ce pays me paroît fait & placé pour les éprouver de tems en tems, & pour être toujours la proie des peuples du nord.

L'Inde, quoique très-peuplée, ne m'a pas paru l'être au point que ſembleroit l'annoncer le climat. Des cauſes morales, ſans doute, arrêtent le cours de la population ; car tout inſpire la reproduction dans l'Inde. La chaleur du climat allume dans le ſang une ardeur douce & raviſſante ; l'air ſemble porter à la volupté ; il ſemble qu'on la reſpire. S'il m'étoit permis ici de conclure par analogie, je ſerois très-porté à le faire, après un exemple dont j'ai été témoin, de l'amour d'un moineau ; fait, dont peut-être les exemples ſont rares dans ces climats ſeptentrionaux, mais qui doit ſans doute être aſſez commun dans l'Inde.

Les ruines de la citadelle & de l'ancien palais de M. Dupleix, qui m'ont ſervi d'ha-

bitation pendant mon séjour à Pondichéry, & où j'avois établi mon obſervatoire, comme on a vu, étoient au milieu d'une vaſte place & de ruines iſolées de maiſons de tous côtés. Ces débris avoient ſervi de retraites aux chauves-ſouris, aux corneilles & à quantité d'autres oiſeaux. Lorſque mon obſervatoire fut achevé, & que je me préſentai pour y aller loger avec mes inſtrumens, toute cette volatile me céda la place ſans la moindre réſiſtance; mais il me fallut diſputer le terrein contre trois à quatre moineaux. Ils furent pendant plus de quinze jours d'un acharnement ſingulier & opiniâtre contre la charpente & le toit: ſi-tôt qu'une des portes ou des fenêtres étoit ouverte, ils ne manquoient pas de fondre dans l'appartement, faiſoient un bruit & un tapage ſingulier, ſe battoient & me faiſoient continuellement tomber de petites plâtras, parce que du bec & des griffes ils cherchoient à ſe faire des trous pour nicher. Ce manege me troublant, j'eſſayai en vain à diverſes repriſes de les déloger avec de longues perches. C'étoit toujours inutilement; car ils revenoient le moment d'après, & c'étoit continuelle-

ment à recommencer. Je fus obligé, las & fatigué que j'étois de leur résistance, de prendre le parti de l'accommodement. Je plaçai donc contre le mur, proche une encoignure attenant au toit & en-dedans de mon observatoire, deux pots de terre propres à servir de demeure à ces opiniâtres oiseaux. Ils ne manquerent pas de s'en emparer aussi-tôt, y logerent, & dès ce moment ils me laisserent tranquille : je poussai même l'attention jusqu'à faire percer le haut d'une de mes portes la plus à portée des pots de terre, & j'y fis pratiquer un trou rond de quatre à cinq pouces de diametre, pour la commodité de mes nouveaux hôtes. La femelle passoit la nuit dans son nid, le mâle la laissoit & s'en alloit : de grand matin il étoit de retour, venoit chercher sa femelle, & ils sortoient ensemble.

Mes domestiques gentils, qui peut-être dans l'intérieur avoient été sensibles à la petite guerre que j'avois faite pendant quelques jours à ces moineaux, me parurent d'un contentement singulier lorsqu'ils virent que j'avois enfin donné asyle aux animaux que j'avois d'abord persécutés ; ils redou-

blerent même leurs ſoins auprès de moi. Ces oiſeaux ne tarderent donc pas à nicher, & j'eus le plaiſir, pendant tout le tems de mon ſéjour dans ce lieu iſolé & ſolitaire, de leur voir élever leur petite famille. Lorſqu'une couvée étoit envolée, j'avois ſoin, pour mon repos, d'ôter de dedans les pots les anciens nids, & au bout de peu de jours je voyois recommencer une nouvelle bâtiſſe. Ces animaux ne me paroiſſent pas prendre de repos, car je les ai vus pouſſer leur ponte juſqu'en décembre; j'ai eu de très-fréquentes occaſions de les voir ſe careſſer ſur le haut de ma porte lorſqu'elle étoit ouverte. Ils arrivoient ſouvent en folâtrant, la femelle ſe perchoit ſur le haut de la porte, & bientôt le mâle s'élançoit ſur elle. La ſubite & fréquente répétition de leur jeu me ſurprit ſinguliérement la premiere fois que je vis ces animaux ſe joindre; on n'avoit point encore d'expériences déciſives ſur ce fait.

Orus dit que, dans une heure, ces oiſeaux ſe joignent juſqu'à ſept fois; Albert-le-Grand, juſqu'à vingt fois dans le même tems; & Urſinus, ſur le rapport de quelques perſonnes, trois cents fois en un jour. M. de

Buffon dit, tome VI, *des oiseaux*, édition in-12, qu'il y a peu d'oiseaux si ardens, si puissans en amour; *qu'on en a vu se joindre jusqu'à vingt fois de suite*, toujours avec le même empressement, les mêmes trépidations & les mêmes expressions de plaisir. Mais il ne dit point en combien de tems on a vu ces oiseaux se joindre jusqu'à vingt fois de suite, & je ne sache pas qu'on ait rien de plus précis sur cet objet. Pour moi, j'ai là-dessus un fait très-certain, & que j'ai eu occasion de constater plus d'une fois; j'ai vu ces oiseaux, très-souvent se joindre neuf fois de suite en moins de trois minutes bien comptées à ma pendule à secondes, toujours comme dit M. de Buffon, avec le même empressement, les mêmes trépiditions, & les mêmes expressions de plaisir. Ce qu'il y avoit de plus singulier, & que j'admirois pendant ce jeu, c'étoit la tranquillité de la femelle, elle restoit comme immobile sans bouger de sa place, & ne regardant ni d'un côté ni d'autre; elle se secouoit seulement un peu à chaque fois, comme si elle eût voulu se rajuster; de la part du mâle il n'y avoit nuls préliminaires, nulles caresses, mais beaucoup de

pétulance, & toujours des mouvemens précipités, qui n'indiquoient, comme le dit encore M. de Buffon, que le besoin pour lui-même.

Outre la chaleur du climat, les Indiens ou gentils ont encore leur croyance, qui tient singuliérement à l'idée de la reproduction de leur espece, comme je le dirai dans l'article sur la religion des Brames.

L'éducation des Indiens se borne à fort peu de chose : les garçons apprennent à lire & à écrire, sur-tout à calculer ou compter ; on voit, en se promenant dans les rues de Pondichéry, les écoles publiques sous ces avant-toits ou auvens dont j'ai parlé ; les jeunes garçons sont là rangés par files, accroupis à la façon de nos tailleurs, tenant d'une main un petit livre fait de feuilles de latanier, espece de palmier séché, sans autre apprêt, & séparées par côtes, attachées ensemble par un bout ; ces livres, du moins ceux que j'ai vus, ont dix pouces au plus de longueur ; de l'autre main, ces enfans tiennent un petit stylet ou poinçon, dont ils se servent pour écrire. Ce poinçon forme un trait léger, mais apparent,

en déchirant la pellicule légere qui recouvre la feuille. On entend ces enfans former un petit murmure en marmotant tout haut leur leçon ; un Brame est là, armé d'un *rotin* qui est fait pour en imposer, & même pour corriger en cas de besoin. On n'apprend aux filles que les choses qui concernent la religion : cette instruction se passe dans l'intérieur de la maison.

Les Indiens sont fort adroits, & font des miracles de patience pour le travail. Leurs pagodes en sont la preuve la plus convaincante.

La main-d'œuvre est pour rien chez eux, parce que leurs besoins se bornent à très-peu de chose ; c'est-à-dire, à une poignée de riz, & à un morceau de toile. Ces choses y sont aujourd'hui à très-bas prix, anciennement les Indiens les avoient pour rien ; l'ambition des conquérans du nord a perdu le pays : l'on peut juger de ce qu'a pu être ce pays, par ce qu'il est de nos jours.

Aujourd'hui un ouvrier à la journée, un porteur, &c. gagne trois roupies par mois : or, trois roupies par mois font cinq sols par jour ; c'est aussi le salaire d'un maître maçon. Les manœuvres n'ont que quatre

ſols : avec cette ſomme modique un ouvrier ſe nourrit, lui, ſa femme & ſes enfans; ceux qui ſont en état de travailler, ne gagnent que deux ſols & demi ou trois ſols par jour. Il eſt vrai que ces gens, avec ſi peu de nourriture, ne ſont pas capables de réſiſter à une longue fatigue : cependant ils ſupportent l'ardeur inconcevable du ſoleil pendant la plus grande partie du jour; mais ils font très-peu d'ouvrage, & les travaux n'avancent qu'à force d'ouvriers, qui, conſidérablement multipliés & patiens, mettent par ce moyen fin aux travaux qu'on leur fait faire.

Pour tailler leur granit qui eſt de la plus grande dureté, ils n'ont qu'un mauvais petit ciſeau pointu, ou eſpece de poinçon, & un petit marteau; c'eſt avec ces ſeuls outils qu'ils ont tiré de la carriere ces blocs immenſes de granit que l'on voit à leurs pagodes de la côte de Coromandel : mais le plus difficile, ſelon moi, a été de tranſporter ces blocs ſur les lieux; car il n'y a point de granit, ni aucune eſpece de pierre à Pondichéry, il faut l'aller chercher à quinze lieues & plus, dans les montagnes de Gingy.

Je me ſuis informé de la façon dont ils

tiroient ces blocs des carrieres ; & par la description qui m'en a été faite, j'ai vu qu'ils se servent du même moyen dont M. Goguet a supposé qu'avoient anciennement usé les Egyptiens pour tirer leurs obélisques des carrieres. Ils ont la patience de tailler & de former horizontalement dans la carriere la colonne avec le poinçon & le marteau, ensorte qu'elle ne tienne plus qu'à un filet sur la longueur & en-dessous ; après quoi ils achevent de détacher la colonne en rompant ce filet, toujours avec les mêmes outils. J'ai vu & mesuré de ces colonnes : elles avoient 24 pieds de haut, & les bases 6 pieds.

Il y avoit de ces colonnes qui avoient sur le piedestal des figures entieres sculptées, tenant à la colonne ; à d'autres plus petites tenoient des figures d'éléphans faites du même bloc.

Ces ouvrages, quelque grossiers qu'ils soient, ne sont pas indignes des regards des Européens ; & lorsqu'on fait attention à la mollesse des peuples qui les ont faits, & à l'ignorance dans laquelle ils sont de nos arts, on est frappé d'une espece d'admiration : c'est qu'avec de la patience, je le ré-

pete, on vient à bout de tout, & les Indiens font des exemples de patience en tout.

Entre Aureng - Abad & Eder - Abad, on trouve une grande & immense pagode taillée toute entiere dans le roc, & qui n'est par conséquent que d'une seule pierre : c'est encore la patience qui a fait cette pagode ; il seroit bien curieux d'en avoir la description. J'ai parlé à plusieurs personnes qui ont vu cette pagode, & aucune n'a pu m'en faire une description satisfaisante ; je juge seulement, par ce que m'en a dit un officier qui l'a vue, que la pierre de cette pagode n'est pas de granit, mais d'une espece de pierre de taille pareille à celle dont on se sert à Paris, en ce qu'elle est tendre & se coupe aisément.

D'après l'idée que je viens de donner de la patience & des travaux des Indiens, on doit penser qu'il n'est pas hors de vraisemblance que ces mêmes Indiens aient pu tailler dans un seul bloc ces fameuses chaînes de pierre dont on voit encore les restes à la pagode de Charanbrun. Ces chaînes ont paru si admirables à plusieurs voyageurs, qu'ils ont pensé que les peuples qui les ont faites avoient le secret de fondre les pierres,

c'eſt-à dire de les réduire en une pâte propre à prendre la forme qu'on veut lui donner. Je ne peux pas être de leur avis. Ces chaînes ont été évidemment taillées dans la carriere, ainſi que les gros blocs de pierre dans leſquels elles paſſent ; tout cela n'eſt qu'un ouvrage de patience, animé par leur préjugé de religion, & ſoutenu par la ferveur. Ce fait paſſe pour conſtant parmi les Tamoults. Ces Indiens n'ont pas plus fait anciennement que ce qu'on leur voit faire aujourd'hui à Pondichéry & aux environs, quoique plus en petit. Deux Tamoults lettrés, avec leſquels je me ſuis ſouvent entretenu (*Maridas & Maleapa*), m'ont aſſuré le fait, & m'ont ajouté que c'étoit la tradition du pays. Par la conſtitution de l'Inde, il eſt difficile que les peuples qui l'habitent, aient jamais eu d'autres ſecrets que ceux qu'ils poſſedent aujourd'hui. De tems immémorial ils ont été tels qu'on les voit aujourd'hui ; la caſte des orfevres a toujours ſuivi cette profeſſion, celle des maçons, celle des tailleurs de pierre de même : je crois que de cette façon les ſecrets de l'art ſe perpétuent mieux, & ſont moins ſujets à ſe per-

dre; mais aussi les arts doivent faire peu de progrès. Au reste, la liberté dans les arts n'est peut-être pas faite pour un pays aussi chaud que l'Inde; & cette liberté, si elle s'y introduisoit jamais, y feroit sans doute tomber le peu d'arts qu'on y trouve. De ce que je viens de dire, je conclus que si les Indiens eussent eu ce prétendu secret qu'on leur a attribué, de rendre la pierre en pâte pour en faire des chaînes, ils auroient encore aujourd'hui ce même secret.

Cessons de tant admirer les pyramides d'Egypte, ou du moins partageons notre admiration entre les ouvrages des Indiens & ceux des Egyptiens. Les Indiens me paroissent originaux, & je pense que les Egyptiens n'ont travaillé qu'à leur imitation. Si l'on a tant parlé de leurs ouvrages en Europe, c'est que l'Egypte est à notre porte, que l'Inde est trop loin, & qu'elle a été de tout tems d'un abord très-difficile aux étrangers.

Je viens de dire que les Indiens sont fort adroits; on y voit des escamoteurs, des joueurs de gobelets & des faiseurs de tours de force, qui surpassent, dit Grose, en habileté tous ceux de l'Europe. C'est ce que je

n'oserois assurer ; il est vrai que Pondichéry étant nouvellement rétabli lorsque j'y étois, & n'ayant pas encore repris son ancienne splendeur, je n'y ai sans doute vu que ce qu'il y avoit de plus foible en fait de faiseurs de tours. Malgré cela, j'ai été très-satisfait de ceux que j'ai vus ; mais j'ai entendu dire des choses si singulieres & si merveilleuses de ces farceurs en général, que je n'en rapporterai aucune de toutes celles qu'on m'a racontées ; d'ailleurs il peut avoir échappé quelque trait, quelque circonstance à ceux de qui je les tiens, & la moindre circonstance fait tout dans ces sortes de choses : je ne parlerai donc que de ce que j'ai vu.

Ces mêmes faiseurs de tours ont, comme l'on sait, la réputation d'être familiarisés avec les couleuvres les plus venimeuses, de les apprivoiser, de les manier, & de les faire danser au son d'une espece de petite musette. Je crois encore qu'on a outré la matiere, & qu'on a débité beaucoup trop de merveilleux à ce sujet : on trouve dans le sixieme volume des *Cérémonies religieuses*, une remarque fort judicieuse sur ces faits.

« On assure que les prêtres Indiens ont

„ le pouvoir de charmer & de conjurer les „ ſerpens, en ſorte qu'ils leur ôtent la force „ de nuire. „

Pirard de Laval rapporte dans ſes Voyages, " que dans les Indes on trouve des „ gens qui courent le pays pour mettre en „ pratique un art, lequel peut-être ne con- „ ſiſte qu'en une adreſſe de charlatan, jointe „ à la connoiſſance de quelques drogues „ particulieres. C'eſt ce que le miniſtre Bal- „ dæus confirme par l'exemple d'un ſoldat „ Allemand, qui par le moyen de quelques „ préſervatifs, manioit ſans ceſſe ces reptiles „ venimeux, & même les mettoit cou- „ cher auprès de lui dans ſon lit. Ce bon „ miniſtre Hollandois avoue que d'abord il „ ſoupçonna l'Allemand d'être ſorcier; mais „ il ajoute enſuite que les Indiens de Coro- „ mandel & de Malabar ont l'art de char- „ mer les ſerpens, & de les faire danſer par „ la force de leur chant. Ne pourroit-on „ pas croire que le chant n'eſt qu'un acceſ- „ ſoire trompeur dont ces Indiens ſe ſer- „ vent pour perſuader qu'ils n'uſent d'au- „ cun préſervatif? D'ailleurs le miniſtre pou- „ voit-il être aſſuré que les ſerpens n'étoient

„ pas apprivoisés de longue main? Rien n'est
„ plus ordinaire que de voir au Grand-Caire
„ de ces couleuvres, que ceux qui les ont
„ apprivoisées portent dans leur sein, &
„ touchent sans en recevoir aucun mal. „

J'ai vu à Pondichéry un jeun Indien qui étoit très-familier avec les couleuvres, c'étoit même avec une des especes les plus dangereuses, c'est-à-dire, la couleuvre appellée *couleuvre capele*, du portugais *cobra de capelo*; parce que ce serpent a en effet comme un chaperon qui lui pend derriere la tête. Tavernier en parle, & la figure qu'il en donne est exacte. La morsure de ce serpent est mortelle, & je suis témoin d'un exemple bien tragique arrivé dans un jardin à Pondichéry par la morsure d'un de ces serpens, en la personne d'un Indien: à peine vécut-il une heure; mais ces sortes d'exemples sont on ne peut pas plus rares.

Le jeune Indien dont je parle, portoit par les rues un petit panier rond d'une espece d'osier, & dans ce panier il y avoit deux à trois couleuvres capeles. Je l'ai plusieurs fois fait venir chez moi: j'avoue que je fus un peu intimidé la premiere fois par les écrits

qu'on

qu'on m'avoit faits ; mais je m'apprivoisai peu à peu, & je parvins au point d'en toucher une, de l'agacer en lui donnant de petits coups sur le nez, & de recevoir des coups de langue sur la peau de la main.

Ces serpens ont un air majestueux avec leur chaperon ; ils ne rampent point tout-à-fait, ils se traînent sur un, deux à trois plis qui commencent à l'extrêmité de la queue ; ils gardent tout le reste du corps droit & perpendiculaire, qui en impose à ceux qui n'en ont jamais vu de cette espece. Lorsque l'Indien a joué un petit moment avec sa musette, il frappe plusieurs fois sur le couvercle du panier, comme s'il vouloit réveiller les couleuvres ; puis il continue de jouer un petit moment, après lequel il frappe encore, ce qu'il fait à plusieurs reprises ; ensuite levant le couvercle, les couleuvres se dressent & font de petits mouvemens de tête continuels comme de petites oscillations, pendant que l'Indien joue de sa musette. Pour les animer davantage, il leur donne de petits coups avec les doigts sur le bout du nez, & l'on remarque qu'à chaque coup la couleuvre s'élance sur ses mains comme pour le mordre. On entend très-bien les claquemens

répétés de ses dents, & l'on voit qu'elle lance en même tems sa langue comme un trait qui touche la main de l'Indien.

Pour me convaincre encore sur le claquement des dents de ces serpens, le jeune Indien prit en ma présence un mouchoir, & il tâcha par diverses reprises de le faire saisir par l'un d'eux, en l'agaçant. Il y parvint en effet; puis l'ayant secoué pour le ravoir, le serpent ne voulant pas le lâcher, la secousse occasionna un claquement dans les dents du serpent que j'entendis très-bien. Il me paroît évident que ces gens n'usent d'aucun jus d'herbes ni de prétendus préservatifs.

Il faut d'abord poser pour principe que toutes les couleuvres & tous les serpens sont extraordinairement timides, & ne cherchent point à attaquer les hommes. Combien de fois n'en ai-je pas rencontré sur ma route dans la campagne aux environs de Pondichéry! Je m'arrêtois, & je voyois que ces couleuvres ne cherchoient qu'à m'éviter, à fuir, & à s'échapper du côté opposé à celui où j'étois. Pour m'en assurer davantage, j'ai été au-devant ou à la rencontre de quelques-uns de ces animaux; à mesure que je

les tournois pour les voir de plus près, ils ſe détournoient pour m'éviter; j'en ai pris d'autres avec ma canne par le milieu du corps, & je les lançois dans les champs de riz: cependant ils ne faiſoient aucun mouvement pour me mordre, ils ne cherchoient qu'à ſe débarraſſer; & ceux qui y parvenoient en tombant à terre, redoubloient leurs efforts pour fuir.

Il eſt dans la nature, que cet animal ſe ſentant preſſé & arrêté, lorſqu'on lui marche, par exemple, ſur le corps & ſur la queue, s'irrite, & cherche à ſe débarraſſer; alors dans ſa colere, ſon premier mouvement eſt de mordre, croyant ſe débarraſſer. C'eſt de plus une choſe de fait que les couleuvres ſont très-aiſées à apprivoiſer: de plus, ces gens achevent de les domter en ne leur donnant que très-peu de nourriture.

Il eſt bien vrai que, ſi ces Indiens qui font danſer les ſerpens, vouloient eſſayer de ces couleuvres des champs qui regorgent de nourriture & de force, ils ne réuſſiroient pas; du moins ce jeune Indien, dont je parle, me l'a aſſuré. Je lui fis beaucoup de queſtions, il m'avoua tout de bonne foi;

il me dit qu'il ne nourrissoit sa couleuvre que d'œufs, que pour trois il ne leur en donnoit qu'un par jour ; & sur ce que je lui disois que ce n'étoit pas assez, que ces pauvres animaux devoient être exténués & mourir à la longue de faim, il me répondit fort ingénument que sans cela il n'en seroit pas le maître. Un jour il m'en fit voir un qui étoit un peu plus vigoureux que les autres, & avec lequel il n'étoit pas si familier ; je lui en demandai la raison, il me répondit qu'il étoit pris nouvellement.

Si dans les exemples rapportés ci-dessus ces couleuvres ne mordent point, c'est qu'elles sont apprivoisées, exténuées, & qu'on ne les met pas dans le cas de rappeller le peu de force qu'elles ont pour se défendre ; ce qui arriveroit infailliblement, si l'Indien lui-même s'obstinoit à vouloir leur ouvrir la bouche pour faire voir leurs dents à découvert.

Je ne dissimulerai pas la frayeur que j'eus un jour à l'occasion d'un de ces serpens, malgré tout ce que m'avoit dit auparavant ce jeune Indien. Je fus curieux de les voir ramper ; il me donna cette satisfaction en

les prenant l'un après l'autre, & les mettant dans mon obſervatoire, qui étoit auſſi mon appartement. Ces ſerpens étoient ſi foibles qu'ils ſe traînoient avec la plus grande lenteur, & l'on voyoit qu'ils cherchoient les moyens de fuir; cependant ils ſe laiſſerent renfermer avec la plus grande docilité : après avoir renfermé les deux premiers, il prit le troiſieme & ſe l'entortilla autour du corps; alors ſemblable à un Laocoon, il vint ſe préſenter à moi, en me tendant la main pour recevoir ſon ſalaire. J'étois couché ſur un canapé; la tête de ce ſerpent, qui ſe préſentoit la premiere devant moi, me fit faire un mouvement & reculer promptement en arriere. Le jeune homme rit de ma peur; mais comme je n'avois pas un viſage fort riant dans le moment, il enferma vîte ſa couleuvre avec les autres, & reçut après ce qu'il m'avoit demandé. Ce que je trouve de plus ſingulier ici, eſt que ces ſerpens ſoient enfermés enſemble dans le même panier, & que la faim qu'ils doivent ſouffrir dans les commencemens ne les faſſe pas ſe dévorer les uns les autres.

J'ai trouvé dans Seba pluſieurs eſpeces de

ce serpent, avec une petite note relative à chaque espece, pour en faire voir la différence. Cet auteur a ressemblé dans un gros volume in-fol. tous les serpens qu'il connoissoit; mais comme les dessins de ces serpens, du moins de ceux des pays éloignés, n'ont pu être faits que sur des peaux desséchées, je n'aurois jamais reconnu celui dont je parle, si je n'étois auparavant tombé, par une espece de hasard, sur la description de ce serpent, à la tête de laquelle je vis *cobra de capelo*; car Seba n'a point marqué le chaperon qui est un caractere essentiel de ce serpent; & les lunettes qu'il marque sur le haut du cou, sont tout-à-fait défigurées.

On voit ce serpent très-bien dessiné dans Kempfer & Tavernier : ce dernier se contente de dire de ce serpent, qu'il nomme *serpent à chaperon*, que les Indiens assurent que l'on trouve dans le cou & sous le chaperon une pierre nommée *pierre du serpent à chaperon*, de la grosseur d'un œuf de poule; que cette pierre est un excellent antidote contre le venin provenant de la morsure des serpens. Cet auteur me paroît débiter à ce sujet plusieurs rêveries; quoiqu'il pense que

cette pierre ſoit une compoſition dont les Bramines ont ſeuls le ſecret, je n'en ai point entendu parler à la côte de Coromandel.

Kempfer, voyageur beaucoup plus ſenſé que Tavernier, entre dans un très-grand détail ſur ce ſerpent; il rapporte fort au long l'hiſtoire des danſes du ſerpent capele, & il donne à cette occaſion la deſcription de cet animal; deſcription conforme à ce que j'ai vu moi-même de ce ſerpent à la côte de Coromandel.

J'ai été témoin de ces danſes, comme Kempfer: ce qui me procure aujourd'hui l'occaſion de faire ſur ſon texte deux ou trois remarques qui ſerviront encore à répandre quelques traits de lumiere ſur ce que je viens de rapporter au ſujet des prétendues danſes des ſerpens dans l'Inde.

Il me paroît premiérement que Kempfer eut véritablement affaire à quelque charlatan ou baladin, comme il nomme ces gens qui vont de ville en ville & de maiſon en maiſon dans l'Inde, faire voir les danſes de leurs ſerpens pour gagner quelqu'obole. Les préparatifs de l'Indien qui étoit muni, dit cet auteur, d'une certaine quantité d'une eſpece

de racine, dont il avoit grand ſoin de renfermer dans ſa main une portion quelconque, afin de tromper ſes ſpectateurs, en leur faiſant entendre qu'avec le ſecours de cette racine il pouvoit impunément livrer combat à ce dangereux reptile; tous ces apprêts, dis-je, ne ſont en effet qu'une adreſſe de charlatan pour vendre ſa racine à ceux qui auroient la fantaiſie de toucher le ſerpent; & il ne permettoit véritablement à perſonne de le toucher, s'il n'avoit auparavant de ce prétendu préſervatif.

Le jeune Indien que j'ai fait venir plusieurs fois dans mon obſervatoire, étoit un enfant de quinze à ſeize ans au plus. Il me parut de la plus grande naïveté; il n'étoit muni d'aucun racine, d'aucune herbe, d'aucun prétendu préſervatif; il m'engagea à agacer comme lui ſon ſerpent, & à recevoir ſes aſſauts ſur le poing, ſans que je lui en euſſe témoigné la moindre curioſité : où je reconnois encore l'ingénuité de cet enfant, c'eſt dans l'aveu qu'il me fit de la nourriture avec laquelle il entretenoit la vie de ſes ſerpens pour les domter plus facilement; pendant que Kœmpfer

dit positivement que *la maniere dont les charlatans de l'Inde nourrissent leurs serpens, en ne leur laissant point paître* (pascere) *d'herbes propres à leur faire recouvrer en peu d'heures le venin qu'ils leur ont ôté*, est un secret que ces gens-là se réservent. Quelle plus grande preuve encore peut-on me demander de l'ingénuité de mon jeune Indien, que de m'avouer les précautions qu'il étoit obligé d'avoir pour son serpent nouvellement pris?

Le tour de sable, dont je vais bientôt parler, n'est-il pas encore en faveur de sa bonne foi? Il avoit fait plusieurs fois chez moi ce tour si adroitement, & ce tour m'avoit par cet raison, si fort frappé, que j'étois dans la plus grande impatience de savoir en quoi consistoit sa magie. Un de mes amis, conseiller au conseil supérieur, lui proposa de nous l'apprendre; le jour fut fixé, je me rendis chez le conseiller; mon jeune Indien s'y trouva; il fit son tour de sable à découvert, en nous l'enseignant; ensorte que je le répétai d'après lui & en sa présence.

Pour revenir au serpent capele, j'observe

en fecond lieu que cet animal ne rampe point à la façon des autres ferpens, qui fe fervent de tout leur corps pour fe traîner; c'eft-à-dire, que le ferpent capele fe traîne fur deux à trois petits plis feulement, qu'il forme de la moitié de fon corps & de fa queue, & c'eft en cela que je crois différer beaucoup de Kempfer; car après la pompeufe defcription qu'il a faite de ce ferpent, il me paroît donner à entendre que fa nature eft de ramper : il dit en effet, que *lorfque ce ferpent veut entrer en combat, il fe dreffe* (fur fa queue), *le corps élevé & tout droit, étend arrogamment des deux côtés de fa tête fes deux ailes, qui font les fignes de fa colere.* Or je n'ai point remarqué que ce fût dans un moment de colere que ces ferpens s'élevaffent ainfi fur leur queue, & fiffent montre de leur chaperon (car c'eft ainfi qu'on doit appeller leurs prétendues ailes): je me rappelle parfaitement bien que lorfque mon jeune homme eut mis, felon mon defir, ces ferpens fur le plancher de ma falle, pour me donner le plaifir de les voir ramper, ils refterent la tête & le corps levés. Je fus dans le plus grand étonne-

ment de les voir dans cette attitude; j'avois pensé qu'ils alloient ramper comme les couleuvres ordinaires. Je crus donc dans le premier moment que je les vis, car je ne faisois attention qu'à leur tête, qu'ils ne bougeoient pas de leur place; mais je m'apperçus bientôt que chaque serpent tiroit de son côté pour fuir & pour s'échapper, en se traînant majestueusement sur deux à trois plis. Il est sans doute dans la nature de ce serpent d'être toujours sur la défensive quand il se transporte d'un lieu à un autre.

Kempfer prétend, en troisieme lieu, que ces charlatans qui font danser les couleuvres, les privent avant tout, du venin que ces reptiles ont dans les gencives, à côté de leurs dents *canines*, comme il les appelle; & la raison qu'il en donne, est qu'il arrive quelquefois à ces gens d'être mordus par ces serpens qui leur font de légeres blessures d'où sort le sang, & cela sans aucune conséquence : mais ne seroit-ce point une adresse de ces charlatans, qui se feroient adroitement de petites incisions pour mieux jouer leur rôle & vendre leurs racines ? Car il faut convenir que les joueurs de gobe-

lets & les charlatans que j'ai vus dans l'Inde, ſont bien adroits; d'ailleurs cette adreſſe conſiſte peut-être à ſe faire mordre par les dents de devant uniquement, & en ce cas ils ne riſqueroient rien; car à la façon dont ces gens-là préſentent aux ſerpens le deſſus de la main le poing fermé, en obſervant de rencontrer toujours le bout du muſeau du ſerpent, il eſt impoſſible que ces animaux puiſſent jamais les mordre qu'avec leurs dents de devant. Ce que je ſais, c'eſt que mon jeune homme ne cherchoit point à ſe faire mordre par ſes ſerpens: au contraire, il avoit beaucoup d'attention, en les agaçant pour leur faire ſaiſir le mouchoir, de leur en préſenter un aſſez long bout pour ne pas s'expoſer à être ſaiſi à la place du mouchoir. Je ne penſe pas encore qu'il ſoit poſſible avec un mouchoir, ou un morceau de drap très-mou, d'extraire abſolument, comme le dit Kœmpfer, tout le venin de ces ſerpens, & d'empêcher qu'il ne revienne, quand on réitéreroit l'opération de deux en deux jours, comme il le prétend. Car, ſelon Kœmpfer lui-même, le venin de cette vipere n'eſt

autre chose qu'une humeur ou espece de salive qui découle de la tête & qui va se rendre & séjourner dans cette partie de la gencive où sont placées les dents canines. Cette salive doit donc se renouveller perpétuellement dans ces gencives. Au reste, je dois rendre justice à l'exactitude de Kempfer dans ce qu'il rapporte au sujet de cette espece de danses. Quoiqu'il pense que les Indiens enlevent tout le venin des serpens avant que de s'exposer à les faire danser, il regarde les racines dont se servent ces gens, comme un préservatif inutile contre les attaques de ces animaux. La crainte, selon lui, a beaucoup de part dans le manege qu'on fait faire à ces serpens; ensorte que cette crainte contribue à leur faire supporter l'exercice de la prétendue danse, auquel on les forme & on les accoutume peu à peu. *Cette espece de serpent*, dit-il, *est le plus venimeux de tous; c'est aussi le plus prudent & le plus docile.*

Si l'on s'est donné la peine de lire avec un peu d'attention ce que j'ai dit des danses de ces animaux, & des particularités dont j'ai été témoin à cette occasion, on aura vu

qu'il n'y a rien de merveilleux, que la timidité des ſerpens ; la facilité avec laquelle ils ſe laiſſent apprivoiſer & le peu de nourriture qu'on leur donne, font ici toute la magie des charlatans de l'Inde.

Je finirai cet article en apprenant à mes lecteurs la mort tragique de ce jeune Indien dont je viens de parler, occaſionnée par la morſure d'un ſerpent capele qui n'étoit apparemment pas aſſez apprivoiſé, & dont ſans doute auſſi il ne ſe donna pas aſſez de garde ; car des nouvelles certaines de Pondichéry m'ont appris, depuis mon retour, qu'il fut mordu au ſang en préſence de pluſieurs perſonnes, vis-à-vis deſquelles il faiſoit faire l'exercice à ſes couleuvres ; il ſentit une douleur dans le bras, eut quelques convulſions, & mourut en très-peu de tems. Cet exemple fait voir, ſelon moi, que ces ſerpens ne perdent pas tout leur venin par l'extraction que les Indiens en peuvent faire avec le mouchoir ou un morceau de drap ; car je ſuppoſe que ſi ces gens ſe ſervent en effet de ce moyen, mon jeune homme avoit appris d'eux le ſecret, & s'en étoit auſſi ſervi.

Puisque je suis sur les tours des Indiens, je ne veux pas passer sous silence un tour fort adroit que me fit plusieurs fois ce jeune Indien. C'est le tour du sable : voici ce que c'est. Dans un grand vase ou chauderon, ils versent de l'eau, puis avec de la bouze de vache ils la troublent au point qu'on ne puisse point voir le fond du vase; ils ont, dans de petits sacs, du sable sec & de deux couleurs, ordinairement du rouge & du blanc : ils ôtent ce sable de leurs sacs, & le mettent par petits tas à côté d'eux; puis prennent une poignée de rouge, par exemple, le mettent au fond du vase, retirent la main après avoir suffisamment remué l'eau pour chercher à faire entendre que le sable est mêlé dans toute la masse de l'eau; ils font de même pour le sable blanc : il faut remarquer qu'ils ont les bras découverts jusqu'au coude au moins, souvent jusqu'à l'épaule. Ces sables ont l'air d'être en partie mêlés ensemble au fond du vase.

Après cela ils vous demandent : quel sable voulez-vous? Si vous demandez le rouge, comme vous paroissant le plus difficile à

avoir, ils ne se tromperont pas; ils le reprennent sans avoir été mêlangé, vous disent d'ouvrir la main, vous le font couler grain à grain dedans, & ce sable est aussi sec qu'il l'étoit avant que d'avoir été mis dans l'eau; ce sera la même chose pour le sable blanc.

A la lecture de ce tour, on pourroit croire qu'il consiste dans un escamotage; & ce qui favoriseroit cette croyance, est le soin que l'Indien prend de troubler son eau: mais premiérement il vous laisse le maître de verser vous-même l'eau dans le vase, & d'y mettre la bouze de vache; & si c'est lui qui l'ait fait, il vous permet de plus de sonder, & de porter la main dans tout le vase & dans l'eau, pour vérifier s'il n'y a point d'escamotage.

Secondement j'ai vu faire le tour à découvert; le jeune Indien me l'a montré, je l'ai fait moi-même, & je fus fort étonné de voir qu'il ne consistoit qu'à faire fricasser le sable dans un pot vernissé avec un peu de cire, à le remuer & le frotter contre le fond du pot, au moyen d'un petit tampon de linge; ce qui fait que chaque grain

grain de ſable eſt enduit de cire ſans qu'il le paroiſſe : cela fait, en prenant une poignée de ſable, & en le ſerrant dans ſa main, il ſe met en pelote, & reſte dans cet état au fond de l'eau dans le vaſe, ſans que l'eau puiſſe le pénétrer ni mouiller ; quand on la froiſſe légérement entre les mains, la pelote redevient en grains, & ainſi on le fait filer & tomber peu à peu dans la main des ſpectateurs.

On aſſure qu'il y a dans l'Inde des devins qui découvrent les choſes volées ; mais on ne m'a pu citer un ſeul exemple vraiſemblable ſur ce ſujet. En voici un que je trouve dans le ſixieme volume des *Cérémonies religieuſes*, partie VI, page 320. " De tous „ les diſeurs d'oracles, en qui l'on a le plus „ de confiance, ſont ſans contredit certains „ devins qui ſe mêlent de découvrir les vo- „ leurs dont les vols ſont ſecrets. On avoit „ ſi ſubtilement & ſi ſecrétement volé des „ bijoux précieux au général d'armée du „ Maduré, que celui qui en étoit coupa- „ ble, ſembloit être hors d'atteinte de tout „ ſoupçon : auſſi, quelques recherches que „ l'on fit du voleur, on ne put jamais en

„ avoir la moindre connoiſſance. On con„ ſulta à Ticherapali (*Trichenapali*) un „ jeune homme qui étoit un des plus fa„ meux devins du pays ; il dépeignit ſi bien „ l'auteur du vol, qu'on n'eut pas de peine „ à le reconnoître ; le malheureux qu'on „ avoit ſoupçonné, tant on étoit éloigné „ de jeter les yeux ſur lui, ne put tenir „ contre l'oracle : il avoua ſon crime, & „ proteſta qu'il n'y avoit rien de naturel „ dans la maniere dont ſon vol avoit été „ découvert. „ Je ne ſais comment on peut citer avec tant de ſang-froid de pareilles fables dans un livre grave, ſans au moins chercher à les réfuter.

Voici un fait dont j'ai été témoin, & qui prouve à mon avis contre ces prétendus devins. Un *Daubachy* (c'eſt une eſpece d'homme d'affaires & de confiance) avoit été accuſé d'avoir volé à Pondichéry une ſomme très-conſidérable à ſon maître ; il paroît même certain qu'il avoit effectivement fait le vol dont il étoit accuſé ; mais on ne pouvoit le convaincre, faute de preuves. Cet homme fut mis en priſon ; au bout de quelques jours il ſollicita ſon élargiſſe-

ment; & ne pouvant l'obtenir, il proposa qu'on s'en rapportât à moi sur ce vol, qu'il étoit très-convaincu que j'en découvrirois l'auteur. Il demanda donc d'être amené pardevant moi, disant qu'il étoit persuadé que je lui rendrois justice, qu'il ne demandoit pas mieux qu'on le condamnât, si je disois que c'étoit lui qui eût fait le vol; mais aussi il demandoit qu'on le laissât libre, si je ne le déclarois pas auteur du vol. Il y a bien de l'apparence que cet homme, quoiqu'Indien, ne croyoit point aux devins, & qu'il avoit été assez adroit pour faire son coup sans avoir été vu par des témoins.

Je place ici l'art de *macer*, que les femmes savent pratiquer comme les hommes. Jean-Henri Grose, en parlant de Surate, décrit un usage établi dans l'Inde, ou d'une espèce d'opération, comme il l'appelle, très en usage chez les Orientaux, & qui est peu connue en Europe: j'ignore qui sont les voyageurs qui en parlent. A la côte de Coromandel, cette opération est aussi connue qu'à Surate: on la nomme *macer* ou *masser*, *se faire masser*.

On est couché sur un canapé ou sopha,

n'ayant ſur le corps que la chemiſe ; dans cet état, la perſonne qui maſſe vous pêtrit les membres les uns après les autres à peu près comme on feroit de la pâte ; cette même perſonne tire auſſi les extrêmités des membres aſſez pour faire craquer toutes les jointures des poignets, des genoux & des doigts, ſans faire le moindre mal, car ces perſonnes ſont de la plus grande dextérité. On aſſure que cette opération eſt néceſſaire dans l'Inde, & facilite la circulation des fluides que la trop grande chaleur tend à faire croupir, & auxquels elle ôte la liberté du mouvement ; que le maſſement rend les membres plus ſouples & plus agiles.

Un voyageur exact doit tout voir par lui-même autant qu'il lui eſt poſſible. La ſeconde année de mon ſéjour à Pondichéry, la chaleur m'avoit très-fort incommodé. On ne peut preſque pas prendre, dans cette ſaiſon, l'exercice de la promenade, tant on eſt accablé. Il m'étoit venu une douleur dans les deux genoux, que je ne ſentois cependant pas lorſque j'étois en repos, aſſis ou couché ; mais ſi-tôt que je voulois me mettre en mouvement, j'y ſentois une dou-

leur inconcevable, & une eſpece de roideur dans les jambes, qui m'ôtoit la liberté de marcher. J'avois une peine ſinguliere à mettre un pied devant l'autre; pour faire les premiers pas j'étois obligé d'avoir recours au bras de mon Daubachy, pour m'aider à me ſoutenir dans les premiers momens; au bout de quelques minutes je pouvois me paſſer d'aide, les douleurs ceſſoient peu à peu, & les forces me revenoient. Mon interprete & mon Daubachy me conſeillerent de me faire maſſer; je ſuivis leur avis & je m'en trouvai très-bien. Beaucoup de femmes Européennes ſe font maſſer tous les jours par leurs *amocès* ou ſervantes. A la côte de Coromandel il y a maſſeurs & maſſeuſes; c'eſt ordinairement au moment de la ſieſte, (*) que ſe pratique cette opération. Les perſonnes qui vous maſſent, vous voyant endormi, vous laiſſent & s'en vont.

Cette opération eſt peut-être une des plus voluptueuſes & des plus ſenſuelles que l'amour du plaiſir ait fait inventer; mais quelque voluptueuſe qu'elle ſoit pour les

(*) *Dormir la ſieſte* eſt la même choſe que *faire la méridienne.*

Indiens, ils n'y attachent aucune idée d'immodestie ou d'indécence, parce que cela n'est point dans leurs mœurs. Il est certain qu'elle excite les plus délicieuses sensations; & qu'on s'endort dans la plus douce ivresse. Grose prétend " qu'elle fait éprouver aux " Indiens une tendre langueur qui va quel- " quefois jusqu'à se pâmer & s'évanouir. " Je ne serois point étonné que cela leur arrivât, sur-tout aux gens riches, qui réussissent mieux qu'on ne fait dans toute autre partie du monde, à se donner leurs aises, & qui en conséquence savent ajouter à cette opération un raffinement de volupté que je n'ai point éprouvé; il consiste à avoir une demi-douzaine, & plus, de petits oreillers & coussins extraordinairement mous, faits d'une espece de coton très-fin, qui vient à de grands arbres nommés *ouettiers*.

Les personnes riches sont couchées sur plusieurs coussins de cette espece; ils en ont sous la tête, un sous chaque coude, un sous chaque poignet, pareillement sous les genoux & sous les talons. Ces oreillers contribuent aussi à tempérer la chaleur. Les Européens, comme les Indiens, lorsqu'ils sont

riches, ne couchent jamais ſans avoir pluſieurs oreillers ſur leur lit; ils en tiennent preſque toujours un entre les bras: ils en changent à leur gré quand ils ſe réveillent; ils en mettent auſſi ſous les bras & ſous les jambes. Les Indiens trouvent tant de volupté dans l'uſage de ces couſſins ou oreillers, qu'ils repréſentent une grande partie de leurs divinités couchées ou appuyées ſur des couſſins.

Je doute qu'il y ait ſur le reſte de la terre un endroit où l'on réuſſiſſe mieux à prendre ſes aiſes que dans l'Inde, où le pays offre tant d'attraits & de charmes, & où en même tems le peuple ſoit ſi doux. Chaque climat a ſes délices, j'en conviens: ſi l'Inde a ſes frictions, comme les nomme Groſe, la Ruſſie a ſes bains, ſelon M. l'abbé Chappe; mais ces bains ont beſoin d'une cérémonie & d'un aſſaiſonnement de verges, qui ne furent pas long-tems du goût de cet académicien. Enfin, l'Inde eſt un pays rempli, pour ainſi dire, de magie & d'enchantemens; ceux qui y mettent le pied ſe trouvent en quelque ſorte métamorphoſés, ſi l'expreſſion eſt permiſe. Ce pays reſſembleroit aſſez en cela à l'isle & au palais enchanté de

Circé, d'où Uliſſe ne s'arracha qu'avec peine. C'eſt dommage que ce pays gémiſſe ſous l'oppreſſion des Mogols, nation ambitieuſe, féroce & barbare.

Groſe croit, & avec raiſon, que les Romains avoient anciennement connu l'uſage de ſe faire maſſer; que Martial & Séneque en parlent.

Voici le paſſage de Martial :

Percurrit agili corpus arte tractatrix,
Manumque doctam ſpargit omnibus membris.

Séneque, en s'élevant contre le luxe des Romains, ſemble auſſi leur reprocher, dit Groſe, la friction orientale (*).

L'Inde eſt ſoumiſe aux Tartares connus, comme on ſait, ſous le nom de Mogols. Les Tamoults m'ont dit qu'ils ſont plus de quarante Indiens contre un Mogol, & malgré cela ils gémiſſent ſous la tyrannie de ces fiers conquérans. En voici la raiſon. Les Indiens ſont plus fins, plus adroits dans les affaires, & plus politiques que les Mogols;

(*) *An potius optem ut malaciſſandos articulos exoletis meis porrigam, ut muliercula aut aliquis in mulierculam ex viro verſus digitulos meos ducat?*

mais ceux-ci sont plus guerriers. En outre, la religion des Brames, qui s'est établie dans la presqu'ile de l'Inde, dont il est ici question, porte avec elle la douceur, la paix, la tranquillité jusqu'à l'hospitalité. La religion des Mogols qui est venue depuis, est au contraire une religion destructive qui ne connoît que le fer; il ne faut donc pas s'étonner si les Indiens, malgré la supériorité de leur nombre, sont abattus depuis que les Mogols les ont soumis. Leur industrie pour la culture de la terre n'est plus ce qu'elle étoit; pour s'en convaincre il suffit de comparer la partie de l'Inde soumise aux Mogols avec le Tanjaour, autre partie de l'Inde, gouvernée de tems immémorial par un prince gentil, & que les Mogols n'ont point encore soumise.

Outre la tyrannie & l'oppression du gouvernement Mogol, qui accablent l'Inde, les dissensions continuelles qui regnent entre les princes Mogols, est une seconde cause de destruction, sur-tout depuis que les Européens y prennent part. La paix dans ces pays n'est qu'apparente; il y a toujours un feu caché, qui brûle intérieurement, & qui mine insensiblement le plus beau pays du

monde ; tantôt ce feu s'allume dans une partie , tantôt dans une autre , & consume bientôt des provinces entieres ; car ce n'est pas là comme en Europe. Quand un Nabab , ou prince Mogol , porte la guerre quelque part , le peuple , sans aucune exception , déserte , abandonne son pays , & va se jeter dans les endroits tranquilles ; semblable à un troupeau de moutons , il a bientôt abandonné le lieu qui lui servoit à pâturer ; alors les campagnes deviennent désertes , les cultivateurs ne reviennent point tant qu'ils sont dans la crainte que la guerre ne continue.

C'est ainsi que la guerre que le Mogol Eder-Ali-kan faisoit en 1769 au Nabab Mamet-Ali-kan & aux Anglois , fit refluer une quantité incroyable de peuple dans nos possessions aux environs de Pondichéry , c'est-à-dire , dans un espace de deux à trois lieues : ce peuple vint se jeter entre nos bras ; il avoit amené avec lui des bestiaux par milliers : ce fut comme une nuée de sauterelles qui détruit tout par où elle passe , & qui périt enfin faute de nourriture dans l'endroit où elle s'arrête. Ces bestiaux moururent en effet presque tous de faim ; c'étoit , pour comble

de malheur, une année de séchéresse; le peu d'herbe qui vient dans les environs de Pondichéry étoit seche & brûlée; un bœuf se donnoit pour une roupie (quarante-huit sols de notre monnoie), une vache & son veau ne valoient pas plus; il n'y avoit point de marchands, parce qu'il n'y avoit point de fourrages. La paix se fit à la vérité en 1769; mais tout le mal étoit fait, & le peuple n'avoit pas encore grande confiance dans cette paix, les cultivateurs ne s'empressoient ni de revenir, ni d'ensemencer. Comment d'ailleurs ce peuple auroit-il fait? Il avoit perdu son unique ressource, je veux dire ses bestiaux, & le riz étoit d'un prix exorbitant: voici ce que je trouve à ce sujet dans mon journal des 23, 24 & 25 mars 1769.

" La plus grande partie de l'armée d'Eder-
" Ali-kan s'est portée vers Madras; pour
" lui, il est allé vers Goudelour, achever
" de brûler ce qu'il avoit laissé la derniere
" fois: on prétend qu'il avoit intention de
" prendre la ville d'assaut, mais je ne sais
" s'il auroit tenté l'aventure; au surplus, en
" sacrifiant du monde, il n'y a pas de doute
" qu'il ne fût venu à bout de son entre-
" prise.

„ Goudelour eſt une grande ville, mal
„ fortifiée, ayant au plus cent Européens
„ & quatre cents Cypaies pour la garder;
„ mais il eſt certain que M. Smith a mar-
„ ché hier au ſoir, il a campé à cinq à ſix
„ lieues au nord de Pondichéry, & aujour-
„ d'hui 25, il s'eſt porté du côté de Gou-
„ delour. Si l'exercice eſt néceſſaire à la
„ ſanté, M. Smith doit bien ſe porter; car
„ Eder-Ali-kan lui fait faire bien des pro-
„ menades. Ce qu'il y a de mal pour nous,
„ c'eſt qu'il ſemble que ces meſſieurs aient
„ porté exprès le théatre de la guerre aux
„ environs de Pondichéry, & agiſſent de
„ concert pour nous affamer. Nos campa-
„ gnes ſont pleines de beſtiaux qui meurent
„ de faim, & les champs ſont jonchés de
„ cadavres & de ſquélettes de ces animaux,
„ que la diſette a fait périr, & fait mourir
„ encore tous les jours. Une vache avec
„ ſon veau ſe donnent pour deux roupies
„ (quatre livres ſeize ſols de notre mon-
„ noie), & l'on ne trouve point à les ven-
„ dre, perſonne ne voulant ſe charger de
„ beſtiaux qu'il ne peut nourrir.

„ *Du 5 août 1769*. La route d'ici à Ma-

„ dras eſt un déſert, ainſi que les environs „ de cette ville; les pauvres infortunés In- „ diens commencent cependant à rebâtir „ peu à peu leurs miſérables paillotes & à „ répandre quelques grains de riz dans leurs „ champs. Lorſque j'allai à Vilnour, à deux „ lieues d'ici, la campagne au-delà de nos „ poſſeſſions faiſoit compaſſion, ainſi que „ Vilnour; les oſſemens des beſtiaux étoient „ par gros tas, nos propres champs en „ étoient jonchés, aujourd'hui même ils ne „ ſont pas encore entiérement nettoyés des „ triſtes ſquélettes de ces animaux; à peine „ fait-on quelques pas ſans en voir des „ reſtes.

„ Les Anglois ont retiré beaucoup d'ar- „ gent du Bengale; mais la plus grande par- „ tie a été engloutie pour la ſeconde fois „ dans l'Inde, par les frais immenſes que „ cette ſuperbe nation a été obligée de faire „ pour ſoutenir la guerre contre Eder-Ali- „ kan. Le Nabab leur doit beaucoup, mais „ il ne paiera jamais. S'ils reprennent les „ places de ce prince, qu'ils ont évacuées „ par la paix, & qu'ils les gardent comme „ ils ont déjà fait, ils retomberont dans

„ le premier cas où ils se sont trouvés ; ce
„ qui fait voir que les Européens doivent
„ se borner à leur commerce, avoir une
„ bonne place pour se faire respecter, évi-
„ ter tout systême de domination dans le
„ pays, & n'entrer dans aucune dispute ;
„ car de là vient tout le mal. „

Nos campagnes aux environs de Pondichéry enchantoient en janvier & février 1770 ; les riz qui couvroient ces campagnes annonçoient une récolte abondante. Si l'on avançoit du côté des terres du Nabab, on étoit saisi d'une espece d'horreur ; ces terres, si fertiles dans d'autres tems, offroient à perte de vue l'image du plus affreux désert, comme si le feu y avoit passé ; & cela près d'une année après la guerre. C'étoit l'ouvrage de la derniere campagne d'Eder-Ali-kan ; le pauvre peuple avoit perdu toute sa richesse ; ses misérables bestiaux qui lui servoient à cultiver son champ, avoient été enlevés, ou étoient morts de faim, comme quelques-uns des maîtres ; les terres étoient demeurées sans culture, parce que le peu de monde qui les habitoit alors, & qui auroit pu travailler, n'étoit pas revenu de sa

frayeur ; il n'osoit planter, dans la crainte d'une seconde révolution. Les moyens manquant aux autres, que pouvoit-on leur demander ?

Si les guerres désolent les campagnes, elles influent également sur les manufactures, & nécessairement sur le commerce. Je voudrois que l'on pût faire le parallele du commerce actuel des Européens dans l'Inde, avec celui que les Romains y faisoient autrefois ; je doute que l'on trouvât que nous ayons de ce côté de l'avantage sur eux.

Je sais que les princes Mogols, lorsqu'ils se sentent plus foibles que leurs ennemis, sont dans l'usage d'implorer l'assistance des Européens, en leur faisant mille belles promesses ; mais que deviennent ces belles promesses ? La fourbe tient lieu de tout dans ce pays ; & l'alliance que l'on peut faire avec ces princes, ne sert tout au plus qu'à enrichir quelques particuliers, en ruinant sans ressources la compagnie qui fait la guerre en leur faveur.

C'est ce qu'a déjà observé le judicieux M. Holwel, *Evénemens histor.* chap. III, p. 180. Cet auteur donne à ses compatriotes

des avis très-fenfés, fur les guerres qu'ils entretenoient alors dans l'Inde : " Une „ compagnie tout à la fois commerçante & „ militaire, eft un monftre à deux têtes, „ dont l'exiftence ne fauroit être de longue „ durée, &c. „ J'ajouterai à ce paffage une note que je trouve dans mon Journal, & que je fis dans un tems où je n'avois pas encore lu M. Holwel: elle eft de même date que celle que l'on vient déjà de voir.

" *Du 5 août 1769.* Les nouvelles cer„ taines de Madras difent que les Anglois „ évacuent toutes les places de l'Inde où „ ils avoient des garnifons, pour garantie „ des fommes que leur doit le Nabab, & „ qu'on ne fait pas monter à moins de douze „ lacs de pagodes d'or (plus de cent mil„ lions de notre monnoie): ils ne confer„ vent que Trichenapali & Velour, deux „ fortes places. Le Nabab reprend toutes „ fes terres, & il les régit lui-même. Les „ Anglois licencient auffi leurs Cypaies; ils „ en ont déjà congédié quatre mille: ce „ font autant de troupes pour Eder-Ali„ kan. On prétend (mais ceci n'eft que „ conjecture) qu'un article fecret du traité

„ porte

„ porte que les Anglois ont dix-huit mois
„ pour rendre au Nabab toutes ſes terres ;
„ & qu'ils ne ſe mêleront en rien dans les
„ guerres de l'Inde. Les politiques de Pon-
„ dichéry ajoutent que Trichenapali &
„ Velour ſeront auſſi évacués, mais les der-
„ niers. Actuellement le Nabab fait tout
„ par lui-même ; les Indiens diſent que les
„ ſujets de ce prince, ou le peuple qui lui
„ eſt ſoumis, n'eſt pas fâché de ne plus être
„ gouverné par les Anglois, parce qu'il
„ ſera traité, ajoute-t-il, moins tyrannique-
„ ment.

„ Voilà donc cette belle politique de
„ M. Dupleix réduite au néant. Les Anglois
„ à Madras écrivoient, dit-on, en Europe
„ qu'avec leurs grandes poſſeſſions dans
„ l'Inde, & ſur-tout avec l'argent qu'ils
„ tiroient du Bengale, ils chargeroient tous
„ les vaiſſeaux qu'on leur adreſſeroit, &
„ qu'il étoit inutile de leur envoyer de l'ar-
„ gent. Si je ne me trompe, c'étoit auſſi le
„ ſyſtême de M. Dupleix. J'ignore le nom-
„ bre des vaiſſeaux que les Anglois ont
„ chargés à Madras ſans aucun ſecours d'Eu-
„ rope ; mais ils ont aujourd'hui des vaiſ-

„ ſeaux dans l'Inde, dont ils ſont fort em-
„ barraſſés, parce qu'ils n'ont point d'ar-
„ gent. Le ſyſtême de M. Dupleix eſt donc
„ faux, les Européens ne doivent jamais ſe
„ flatter de garder long-tems l'Inde ; ce pays
„ ſi ſujet à révolutions, abſorbera toujours
„ les revenus qu'ils en tireront. Qu'y ga-
„ gneront-ils ? Ils auront dévaſté le plus
„ beau pays du monde & ruiné leur com-
„ merce. „

Un officier d'artillerie, & pluſieurs perſonnes très au fait des affaires de l'Inde, m'aſſurerent à Pondichéry, que la guerre de l'Inde coûtoit aux Anglois bien près d'un million & demi par mois, de notre monnoie, ou dix-huit millions par an. Quelles étoient leurs forces pour ce prix ? Trois mille hommes au plus de troupes d'Europe, quinze mille Cypaies, un petit corps de cavalerie blanche de trois cents hommes au plus, & un train d'artillerie dont j'ignore la force. Or, je ne ſais pas s'il eſt de la politique des puiſſances Européennes de détacher chaque année de leur tréſor dix-huit millions, pour aller les enfouir à trois mille lieues, en protégeant un prince Mogol qui

nous méprise, qui ne remboursera jamais les frais de la guerre, & qui, lorsqu'il se verra le plus fort, cherchera les moyens de payer ses bienfaicteurs, en les assassinant ou en les empoisonnant; car jamais les princes Mogols ne nous verront, sans jalousie, possesseurs tranquilles de grandes provinces dans l'Inde.

Cette somme de dix-huit millions paroîtra bien forte, & peut-être exagérée; le calcul en est aisé, le voici en deux mots. On ne peut pas avoir moins, en troupes du pays, que trois mille cavaliers & quinze mille Cypaies. Les Anglois n'avoient point à la vérité de cavalerie, aussi firent-ils la guerre avec le plus grand désavantage de leur côté; car qu'est-ce qu'un corps d'environ trois cents cavaliers? Eder-Ali-kan, au contraire, avoit près de quarante mille hommes en cavalerie, avec lesquels il désoloit tout. Or, un cavalier avec son cheval coûte une roupie par jour; sur ce pied-là, les trois mille cavaliers montent à quatre-vingt-dix mille roupies par mois, & les quinze mille hommes d'infanterie ou Cypaies à cent vingt mille roupies, à raison de huit roupies par mois pour chaque Cypaie: ce qui

fait par an deux millions cinq cents vingt mille roupies, la roupie évaluée à quarante-huit sols de notre monnoie. Ces deux millions cinq cents vingt mille roupies font six millions quarante-huit mille livres argent de France.

Avec cet objet, il seroit encore nécessaire de fournir les chevaux aux cavaliers; car ces militaires craignent autant & plus pour leurs chevaux, que pour leur propre personne, & ils ne s'exposent pas volontiers aux risques de les perdre. Eder-Ali-kan avoit dans son armée, presque toute de cavalerie, comme je l'ai remarqué, quatre mille hommes d'élite, sur lesquels il pouvoit compter, & dont les chevaux lui appartenoient.

Les Cypaies ne sont pas des troupes bien merveilleuses; cependant il est possible de les aguerrir jusqu'à un certain point: on s'en sert dans une infinité de cas où ils sont d'une très-grande ressource, & peuvent souvent décider du sort d'une bataille quand ils sont employés par une main habile; mais il ne faut pas user de rigueur avec ces troupes, qui se regardent comme libres & indépendantes. J'ai vu à Pondichéry, passer

par les armes des ſoldats Européens pour cauſe de déſertion ; les Cypaies ne voyoient ces exécutions qu'avec la plus grande répugnance. Les gens de l'Inde ne peuvent point ſe familiariſer avec cette idée de faire perdre la vie à un individu pour un ſujet ſi peu grave, ſelon eux, que celui de la déſertion.

Voici un fait arrivé à un des généraux Anglois, pour un exemple de ſévérité un peu trop grand, qu'il avoit apparemment cru néceſſaire dans les circonſtances où il ſe trouvoit pour le moment ; mais qui occaſionna un événement bien différent de celui auquel il s'étoit attendu. Les Anglois ne ſe voyant ſans doute pas aſſez de troupes à la côte de Coromandel pour faire face à tout, engagerent, par la force de la perſuaſion, deux mille Cypaies de Bengale à paſſer à la côte : ils y conſentirent ; mais ils mirent dans leurs conditions qu'ils ne s'engageoient que pour un tems, & qu'on les congédieroit exactement après ce tems qu'ils limiterent. Le terme fixé par la convention étant expiré, les Cypaies demanderent leur congé ; les chefs qui les commandoient

représenterent au général Anglois que la troupe vouloit s'en retourner dans son pays, que la convention étoit formelle & le terme expiré, qu'elle ne serviroit pas davantage. Le général Anglois irrité, se voyant peut-être à la veille d'être aux prises avec l'ennemi, & trouvant que deux mille hommes de moins dans son armée y feroient une breche considérable, trouva ce refus de service, de la part des Cypaies, tout-à-fait hors de saison. Mais ces peuples ne considerent pas l'état actuel des autres ; ils ne regardent & ne voient jamais que le leur. Le refus que fit le général, de laisser partir ces Cypaies, excita des murmures dans cette troupe, & elle refusa en effet de faire le service. Pour lors le général eut recours à la politique & à la discipline Européenne ; il fit, dit-on, pendre le chef des Cypaies : par-là il remit le calme. Ce ne fut qu'un calme apparent ; la crainte & les précautions qu'il prit empêcherent la débandade ou désertion des deux mille Cipayes : le moment vint d'une action ; malgré les précautions du général, à la premiere décharge, les deux mille Cypaies passerent en corps & en ordre du côté

de l'ennemi, & firent feu contre les Anglois.

La somme de six millions quarante mille livres, que j'ai supposée pour les fonds nécessaires à l'entretien de trois mille cavaliers & de quinze mille Cypaies, ne fait pas encore la moitié de la dépense annuelle qu'il faut dans l'Inde pour soutenir la guerre; il faut en effet, outre ce corps de troupes nationales, une armée de cinq mille Européens, & un train d'artillerie proportionnée & bien servie. Celle d'Eder-Ali-kan, quoique traînée par des bœufs, alloit le même train que sa cavalerie; & cela ne doit point paroître extraordinaire, après ce que j'ai dit de la vîtesse avec laquelle vont les bœufs de l'Inde: elle est telle qu'un cavalier démonté saute, dit-on, sur le premier bœuf qu'il rencontre, & se trouve bientôt rejoint à son corps.

Ce dernier article de cinq mille Européens, & d'une artillerie proportionnée & bien servie, est très-considérable; sur-tout les frais de l'artillerie & des munitions en tout genre. A' quelles sommes aussi ne reviennent pas cinq mille Européens effectifs, transportés & entretenus dans l'Inde? Il faut

de néceſſité faire continuellement paſſer d'Europe les recrues avec beaucoup de frais; car outre la deſtruction des armées, cauſée par la guerre, combien de cauſes étrangeres concourent dans ce pays à faire périr le ſoldat Européen ? Il ſeroit trop long & aſſez inutile de les détailler : il faut, en outre, dans l'Inde, avoir toujours ſes fonds d'avance ; & quand il ſera queſtion d'y faire paſſer tous les ans quinze à dix-huit millions, on y manquera toujours d'argent.

Il ne faut pas compter ici ſur la reſſource des contributions : elle peut être bonne en Europe ; elle eſt chimérique dans l'Inde, parce qu'elle n'a qu'un tems très-borné, & l'on eſt bientôt réduit à faire contribuer des déſerts, ce qui eſt la même choſe que d'être réduit à la faim, ſi l'on n'a pas pris les meſures les plus efficaces pour la ſubſiſtance de ſon armée. L'expédition de nos troupes dans le Tanjaour, pendant la derniere guerre, en eſt une preuve, entre un grand nombre d'autres de cette eſpece.

Enfin, je ne vois qu'une puiſſance capable de faire la conquête de l'Inde, & de ſe la conſerver ; mais cette puiſſance eſt pure-

ment imaginaire. Je veux dire que, s'il s'établit quelque jour une puiſſance à Madagaſcar; qui ſoit abſolue dans toute l'isle, c'eſt-à-dire maîtreſſe, comme le ſont les puiſſances Européennes dans leurs états; enfin, qui faſſe de cette isle un royaume policé, comme le ſont ceux d'Eſpagne, de France ou d'Angleterre; cette puiſſance, dis-je, ſera, ſi elle le veut, la maîtreſſe de l'Inde & de tout l'Indoſtan.

A l'égard des Européens qui iront à force de voiles, de leurs ports, faire la guerre contre les habitans de l'Inde, mon opinion eſt qu'ils la feront toujours avec déſavantage, à moins qu'ils n'y emploient des ſommes immenſes: ce qui n'eſt guere à préſumer, puiſque ce ſeroit tout à pure perte: ils ruineront leur commerce, les manufactures ſeront abandonnées, l'argent ſera caché, enterré, ou tranſporté dans le nord, & les Européens ne pourront charger leurs vaiſſeaux.

Les gens de l'Inde me paroiſſent, vis-à-vis de nous autres Européens, à bien des égards, ce que les Parthes étoient vis-à-vis des Romains. M. de Monteſquieu, dans ſon

excellent livre ſur la grandeur & la décadence des Romains, donne la raiſon pour laquelle les Parthes ont toujours réſiſté aux Romains. Voici ce qu'il dit :

" La difficulté conſiſtoit dans la ſituation des deux empires & dans la maniere de faire la guerre des deux peuples. Prenoit-on le chemin de l'Arménie.... l'armée étoit demi-ruinée avant d'arriver.... Quant à la maniere de faire la guerre des deux nations, la force des Romains conſiſtoit dans leur infanterie, la plus forte, la plus ferme & la mieux diſciplinée du monde.

„ Les Parthes n'avoient point d'infanterie, mais une cavalerie admirable; ils combattoient de loin, & hors de la portée des armes romaines : le javelot pouvoit rarement les atteindre; ils aſſiégeoient une armée, plutôt qu'ils ne la combattoient. Inutilement pourſuivis, parce que chez eux fuir c'étoit combattre, ils faiſoient retirer les peuples à meſure qu'on approchoit, & ne laiſſoient dans les places que les garniſons; lorſqu'on les avoit priſes, on étoit obligé de les détruire; ils brû-

„ loient avec art tout le pays autour de l'ar-
„ mée ennemie, & lui ôtoient jusqu'à l'herbe
„ même. Enfin, ils faisoient à peu près la
„ guerre comme on la fait aujourd'hui sur les
„ mêmes frontieres. D'ailleurs, les légions
„ d'Illyrie & de Germanie, qu'on transf-
„ portoit dans cette guerre, n'y étoient pas
„ propres ; les soldats accoutumés à manger
„ beaucoup dans leur pays, y périssoient
„ presque tous. Ainsi, ce qu'aucune nation
„ n'avoit encore fait, d'eviter le joug des
„ Romains, celle des Parthes le fit, non pas
„ comme invincible, mais comme inacces-
„ sible. „

Il me semble, d'après l'idée que j'ai prise de l'Inde étant sur les lieux, qu'on peut appliquer une partie de ces mêmes raisonnemens aux Européens & aux habitans de l'Inde. Il n'y a, je le répete, qu'une puissance maîtresse absolue de tout Madagascar, qui puisse applanir toutes ces difficultés.

CHAPITRE II.

De quelques points de la religion des Indiens Tamoults, avec des remarques sur le sixieme volume des Cérémonies religieuses des différens peuples de la terre, *édition de Paris*, 1741, *qui traite de la religion des Gentils.*

Je ne connois point de voyageur qui ait mieux saisi le fond de la doctrine des Indiens que l'ont fait Holwell & le docteur Bernier : ce n'est pas qu'on ne trouve ailleurs des choses très-curieuses sur la croyance des Gentils. Tavernier, par exemple, nous a donné plusieurs détails intéressans sur leur religion & leurs cérémonies. Jean-Henri Grose, dont j'ai déjà parlé, a publié aussi des choses également intéressantes au sujet de la religion des Gentils. Mais Holwell a poussé ses recherches plus loin que Grose : il prétend que tous les auteurs modernes ont tort de nous représenter les Indiens comme un peuple stupide & plongé dans l'idolatrie la plus grossiere ; que leur erreur vient de ne pas assez

connoître ce peuple ; qu'une ſimple deſcription de la religion & des cérémonies d'un peuple ne ſuffit pas pour nous le faire connoître ; qu'un voyageur doit pouſſer ſes recherches plus loin, s'il veut inſtruire ; car de dire ſimplement que les Indiens adorent un tronc, une pierre, une idole, ce diſcours ne ſert qu'à nous faire mépriſer ce peuple. Si au contraire ce voyageur poſſédoit aſſez la langue des Indiens pour découvrir l'étymologie des mots & des expreſſions dont ils ſe ſervent, & pour pénétrer les myſteres de leur théologie, il feroit en état de nous faire voir que ce culte eſt fondé ſur des principes.

Pietro della Valle, voyageur très-eſtimé, a ſur les Indiens la même idée que Holwell, tome IV de ſes *Voyages* en italien. " Il ne „ faut pas s'étonner que les ſages Indiens, „ très-peu communicatifs à l'égard du peu- „ ple, aient enveloppé ſous le voile des allé- „ gories & des ſymboles les ſecrets de la „ nature, les myſteres de la religion, & „ même les principaux événemens de l'hiſ- „ toire : ainſi, ce qui paroît le plus ridicule, „ & révolte même le ſens commun, devien-

„ droit au moins ſupportable, s'il étoit dé-
„ veloppé par un Bramine de bonne foi &
„ intelligent. „

Holwel avoit cet avantage dont il parle : il ſavoit la langue ſavante des Brames, il avoit ramaſſé, à force de ſoins & de dépenſes, pluſieurs manuſcrits fort curieux, parmi leſquels s'étoient trouvées deux copies du *Shaſtah*; ce livre eſt la loi des Gentils de l'Indoſtan & des provinces de Bengale, comme le *Vedam* l'eſt des Indiens du Malabar, de Coromandel & de Ceylan. Holwel prétend que ces deux livres n'en formoient qu'un au commencement; que le Vedam eſt tiré du Shaſtah, & n'en eſt qu'une corruption. Il a donné une traduction de ce livre, & il a averti qu'à la premiere lecture qu'il en fit, il s'apperçut que les Egyptiens, les Grecs & les Romains avoient emprunté leur mythologie, leur coſmogonie & même leurs cérémonies religieuſes & leurs idoles, des Brames; & qu'encore qu'ils les aient défigurées & mutilées de la maniere la plus groſſiere, il étoit aiſé de les reconnoître. C'eſt un point que je n'examinerai pas : on peut voir dans Holwel les preuves qu'il en rapporte.

On trouve dans Bernier toute la doctrine & la croyance des Indiens, renfermées dans environ deux pages d'une métaphysique fort sublime & fort relevée; on y voit le système de ces peuples sur la nature de Dieu & sur la création. Bernier croit, & avec raison, que leur système sur la nature de Dieu est le même que celui de Platon; il auroit pu ajouter que c'étoit aussi le sentiment de Marc-Aurele-Antonin, c'est-à dire, cette ame universelle, répandue dans toutes les parties de l'univers, & que Virgile, d'après l'idée de Platon, a peinte par ces deux beaux vers:

Spiritus intus alit, totamque infusa per artus,
Mens agitat molem & magno se corpore miscet.

D'où il paroît que ce système est de la plus grande antiquité, & qu'il nous vient vraisemblablement de l'Asie. Leur idée sur la création est tout-à-fait singuliere: nous ne nous y arrêterons pas, on peut la lire dans Bernier, & dans le premier volume des *Cérémonies religieuses*, édition d'Amsterdam, 1723.

Ce système est aussi celui des Brames de nos jours; il fait la base de la religion qu'ils

ont apportée dans le ſud de la preſqu'isle de l'Indoſtan, le Maduré, le Tanjaour & le Maiſſour. Il y avoit alors dans ces parties de l'Inde, & principalemnt à la côte de Coromandel & à Ceylan, un culte dont on ignore abſolument les dogmes : le dieu Baouth, dont on ne connoît aujourd'hui dans l'Inde que le nom, étoit l'objet de ce culte ; mais il eſt tout-à-fait aboli, ſi ce n'eſt qu'il ſe trouve encore quelques familles d'Indiens, ſéparées & mépriſées des autres caſtes, qui ſont reſtées fidelles à Baouth, & qui ne reconnoiſſent point la religion des Brames.

Je n'ai pas entendu dire qu'il y ait de ces familles aux environs de Pondichéry; cependant, une choſe très-digne de remarque, & à laquelle aucun des voyageurs qui parlent de la côte de Coromandel & de Pondichéry n'ont fait attention, eſt que l'on trouve à une petite lieue au ſud de la ville, dans la plaine de Virapatnam, aſſez près de la riviere, une ſtatue de granit très-dur & très-beau : cette ſtatue d'environ trois pieds à trois pieds & demi de hauteur, eſt enfoncée dans le ſable juſqu'à la ceinture, &

peſe

pese sans doute plusieurs milliers ; elle est comme abandonnée au milieu de cette vaste plaine. Je ne peux mieux en donner une idée, qu'en disant qu'elle est exactement conforme & ressemblante à *Sommonacodum* Siamois ; c'est la même forme de tête, ce sont les mêmes traits dans le visage, c'est la même attitude dans les bras, & les oreilles sont absolument semblables. La forme de cette divinité, qui certainement a été faite dans le pays, & qui ne ressemble en rien aux divinités actuelles des Gentils, m'avoit frappé lorsque je passai dans cette plaine. Je fis diverses informations sur cette figure singuliere ; les Tamoults m'assurerent tous que c'étoit Baouth qu'on ne regardoit plus, que son culte & ses fêtes étoient cessées depuis que les Brames s'étoient rendus les maîtres de la croyance du peuple.

Les Tamoults m'assurèrent encore, que du tems de Baouth, les Chinois venoient commercer à la côte de Coromandel ; qu'ils avoient une colonie à l'endroit où est actuellement Negapatnam. Ce qu'il y a de très-vrai, c'est qu'à Negapatnam on trouve une tour que l'on nomme *tour des Chinois*,

faite dans le même goût que les tours Chinoiſes, que tout le monde connoît; mais voici un trait d'hiſtoire qui m'a paru plus ſingulier, & qui rend au moins très-probable cet établiſſement des Chinois à la côte de l'Inde.

Les naturels de la province de Gales, dans l'isle de Ceylan, ſe nomment *Cingla* ou *Chingla*; ils portent leurs cheveux longs & retrouſſés avec un peigne d'écaille, à peu près comme les Cochinchinois & les Japonois. Or, la tradition du pays porte que ce peuple deſcend des Chinois établis à la côte de Coromandel; qu'ils envoyoient les malfaicteurs en exil dans l'isle qui ſe nommoit *Gales;* c'eſt de là qu'eſt venu le mot de *Chingla*, qui, à ce que prétend la tradition, ſignifie *Chinois exilés à Gales.* Quoi qu'il en ſoit, l'auteur de qui je tiens ce fait, auteur digne de foi, qui a vu les Chingla & les Chinois, m'a aſſuré que les Chingla ne lui ont paru avoir aucune reſſemblance avec les Chinois. Le Chingla paroît lourd & épais, mais doux; ſes traits ſont plus développés que ceux des Chinois, dont l'œil eſt bridé: ſa couleur eſt d'un noir tant ſoit peu plus clair

que celle des Malabars; sa taille est ordinaire; il est fort paresseux. Mais des causes physiques peuvent avoir altéré ou changé l'organisation de l'espece.

Cette tradition des Tamoults m'a fait penser que les Egyptiens pourroient bien être une colonie Chinoise; car s'il est hors de doute que les Chinois soient venus anciennement commercer à la côte de Coromandel & au Maduré, & qu'ils y aient eu une espece de ville ou de colonie, à peu près comme nous autres Européens en avons aujourd'hui à la même côte, ces Chinois ne pourroient-ils pas avoir poussé leur commerce jusqu'à la mer Rouge? Le plus difficile étoit fait en venant de la Chine au Maduré: au lieu qu'il n'existe aucune tradition dans l'Inde que les Egyptiens y aient jamais paru ni commercé. Je ne donne ceci que comme une conjecture, ou une idée que l'on pourroit peut-être étendre davantage, & je ne prétends pas par-là chercher à diminuer la force des preuves dont s'est servi un des plus savans hommes de ce siecle pour établir que les Chinois étoient une colonie d'Egyptiens.

Quelques auteurs prétendent que Foé,

divinité Chinoise, vient de l'Inde; soit de l'isle de Ceylan, soit du continent voisin. *Cérémonies religieuses*, tome VI. Selon eux, ce Foé parut vers le tems de Salomon; il proposa sa nouvelle doctrine aux Indiens, & il réussit sans peine à la leur faire recevoir; il mit ses dogmes par écrit; & vers l'an 65 de J. C. les disciples de ce philosophe porterent à la Chine ses dogmes; ils furent traduits dans la langue chinoise, & très-bien reçus du peuple.

Les Chinois trouverent, par ce qu'ils connoissoient des Indiens chez lesquels ils alloient fréquemment, que ce que les sectateurs de Foé disoient de l'époque de la mort de ce philosophe, cadroit parfaitement avec leur chronologie: ainsi voilà Foé divinisé dans la Chine au premier siecle de l'ere chrétienne; mais il y avoit pour lors long-tems qu'il l'avoit été dans l'Inde à la côte de Coromandel & à Ceylan, sous le nom de *Baouth*, puisqu'il paroît prouvé que les Brames étoient à la côte de Coromandel dans le premier siecle de l'ere chrétienne, & les Brames y avoient trouvé Baouth. M. Bailly prouve qu'ils y étoient du tems de Pytha-

gore, cinq ou six cents ans avant J. C. (On peut voir l'histoire de l'astronomie ancienne.) Il reste à savoir actuellement si cette divinité est véritablement de race Indienne ou Chinoise, & c'est ce qu'il n'est point aisé de débrouiller.

Premiérement Baouth, Faouth ou Foé, ne sont vraisemblablement que la même divinité, que les caracteres distinctifs des langues indiennes & chinoises ont sans doute ainsi défigurée : ce qui arrive à tous les noms propres dans toutes les langues. La statue de Baouth, que j'ai vue à Virapatnam, ne paroît être qu'un modele de Foé, comme Foé semble l'être de Baouth. Ainsi Baouth, Sommonacodum, Faouth ou Foé, sont sans doute la même idole : mais cela ne nous dit point si elle est Indienne ou Chinoise.

Secondement, les Tamoults qui sont d'accord à dire qu'ils ont adoré pendant longtems Baouth, ne conviennent pas d'avoir cherché à faire des prosélytes hors de leur pays, ni d'avoir par conséquent porté à la Chine les dogmes de Baouth ; ils m'ont dit au contraire que ce sont les Chinois eux-mêmes, qui, venant alors commercer dans l'Inde,

& ayant formé une colonie à l'endroit où l'on voit aujourd'hui Negapatnam, ont emmené avec eux dans la Chine cette divinité, & ils la disent originaire de Ceylan ou de Negapatnam. Il est donc très-vraisemblable, en admettant la tradition des Tamoults, que Baouth est Indien; mais il pourroit être Indien, & de race Chinoise; c'est-à-dire, qu'il pourroit être sorti de ces mêmes Chinois établis de tems immémorial à Ceylan ou à la côte de l'Inde.

Quelle apparence, en effet, qu'une nation comme celle des Chinois, qui avoit sans doute depuis long-tems un culte lorsqu'elle commença à venir commercer dans l'Inde, nation si peu curieuse de copier les autres nations, eût emmené avec elle de l'Inde une divinité qui ne seroit pas née dans son sein? Si donc les Chinois ont transporté Baouth ou Foé de l'Inde à la Chine, il faut croire qu'il étoit de race Chinoise, c'est-à-dire, sorti des Chinois établis à Negapatnam ou à Ceylan: au reste, je ne prétends point décider la question; je reviens aux Bramés & à la religion qu'ils introduisirent dans le sud de la presqu'isle de l'Inde en-deçà du Gange.

L'inſtant où ils leverent l'étendard de leur religion, fut celui de la chûte de Baouth & de ſes ſectateurs, & ſans doute l'époque de la ruine du commerce des Chinois dans l'Inde.

Aujourd'hui les Chinois ne peuvent plus paſſer les détroits; leurs loix, à ce qu'on m'a aſſuré, ont limité leur commerce du côté de l'oueſt à Malacca & à Batavia, où ils ſont établis. Il va tous les ans de Canton & d'Emouy à Malacca & à Batavia, des bâtimens Chinois, depuis deux cents juſqu'à cinq cents tonneaux de port: on les nomme *ſommes Chinoiſes*; à Manille, où il y en va auſſi, on les nomme *champans*.

Cette révolution dut faire une grande ſenſation dans le pays. Il s'agiſſoit en effet de changer totalement les préjugés & la croyance des peuples; ce n'étoit pas un petit ouvrage: le plus difficile, à la vérité, conſiſtoit à convertir le prince. L'état étant deſpotique, les Brames, eſpece d'hommes rares pour la politique, la fineſſe & l'adreſſe dans les affaires, ſe douterent bien que le peuple ſeroit de la religion du ſouverain, & que s'ils venoient une fois à bout de le perſua-

der, son exemple entraîneroit nécessairement tout le peuple. Voici comme la chose se passa; ou plutôt, voici la fable que les Tamoults m'ont racontée à ce sujet.

Les Brames étant venus dans le Tanjaour, commencerent à y prêcher de paroles & d'exemple : ils eurent l'adresse de s'insinuer auprès du roi; ils firent jouer tous les ressorts secrets de leur politique, pour engager ce prince à chasser le dieu qu'il adoroit, & à embrasser leur religion, dont ils lui représenterent l'excellence bien au-dessus de celle de la religion de Baouth. Les ministres de Baouth opposerent tout leur crédit à l'innovation des Brames: ceux-ci, ne pouvant venir à bout de leur dessein, eurent la finesse de proposer, & l'adresse de faire des miracles; ils demanderent qu'on leur amenât un homme qui eût la fievre; ils guérirent, devant le roi, la moitié du corps de cet homme, en commandant à la fievre de se retirer de cette moitié; la fievre obéit, & alla se loger dans l'autre moitié du corps: on sent bien que cette autre moitié devint bien plus malade qu'elle n'étoit avant. Alors les Brames pro-

poſerent aux miniſtres du dieu Baouth de guérir cette autre moitié devenue ſi malade. Les miniſtres de Baouth, qui ne s'attendoient point à un pareil tour, demeurerent étonnés & confus, loin de pouvoir guérir la partie malade.

On s'attend peut-être que, pour rendre ce prétendu miracle plus éclatant, les Brames guérirent tout-à-fait cet homme : c'eſt ce qu'il auroit fallu faire, & ce qu'ils n'entreprirent point. Malgré cela, le roi fort ſatisfait, & ne doutant point du miracle, ſe mit en colere contre les miniſtres de Baouth, les chaſſa & renverſa ſes idoles; dans le moment les Brames arborerent leur étendard, & leur religion fut reçue pour la véritable.

Cette religion n'exclut point l'idée du Dieu de l'univers, dit Groſe; ils admettent des dieux ſubalternes, mais dépendans d'un Dieu ſupérieur & plus puiſſant, & c'eſt ce qui forme parmi eux quantité de ſectes. C'eſt bien dommage que les lumieres de la nouvelle loi n'éclairent pas un auſſi beau peuple, qui fait depuis ſi long-tems, dit M. Holwell, l'ornement de la création : cependant, ajoute cet auteur, cela ſe peut

dire d'aucun peuple qui exiſte ſur la ſurface de notre globe.

Selon preſque tous les docteurs Gentils, il y avoit au commencement une femme appellée *Paraxacti*, ce qui ſignifie *très-excellente & très-ſublime puiſſance.* Cette femme eut trois fils. Le premier, qui vint avec cinq têtes, fut nommé par ſa mere *Brama*, qui veut dire *ſcience*; il reçut d'elle le pouvoir de créer ſeul toutes les choſes viſibles & inviſibles. Le ſecond fut appellé *Vixnou*; ſa mere lui donna le pouvoir de conſerver tout ce qui avoit été créé par ſon frere. Le troiſieme, qui vint comme le premier avec cinq têtes, fut nommé *Rutren* par ſa mere, & elle lui conféra le pouvoir d'anéantir tout ce que ſes freres auroient créé & conſervé. Ces trois freres, qui ſont les trois dieux ſupérieurs des Gentils, eurent pour femme, diſent ces docteurs, la mere qui les avoit engendrés.

Il paroît par-là que les Indiens admettent dans la nature trois principes, un principe créateur, un principe conſervateur, un principe deſtructeur; & il eſt à remarquer que le principe créateur & le deſtructeur ont ap-

paremment besoin, selon l'idée des docteurs Gentils, de plus de force & de vertu que le conservateur, puisqu'ils donnent cinq têtes à chacun d'eux, & que le principe conservateur n'en a qu'une. Cette doctrine avoit sans doute passé de l'Inde dans l'occident de l'Asie, lorsque Manes fit son hérésie des deux principes.

Ce systême des trois principes est presque généralement reçu de tous les docteurs Gentils, comme nous l'avons dit; mais il a donné naissance à cinq sectes principales qui partagent les docteurs à la côte de Coromandel. Les uns veulent que Paraxacti soit seule la cause de toute chose, & que, par conséquent, on doit l'adorer en cette qualité comme le seul dieu véritable. D'autres prétendent que ce soit Brama. D'autres, & ceux-ci forment le plus grand nombre, soutiennent que c'est Vixnou qu'on doit reconnoître pour premier principe. Quelques-uns attribuent cette éminente qualité à Rutren. Il y en a enfin, qui ne veulent pas qu'aucun de ces trois freres en particulier soit dieu, mais conjointement avec Paraxacti.

Par ce court exposé, l'on voit que, quoi-

que les Gentils ne s'accordent pas entr'eux en fait de doctrine, ils reconnoissent cependant dans le fond un premier être indépendant; & plusieurs Tamoults que j'ai connus, ont bien su me dire, lorsque je leur reprochois leur aveuglement, qu'ils reconnoissoient & adoroient un seul dieu comme moi.

Les trois principes, Brama, Vixnou & Rutren, ne sont par conséquent que les attributs personnifiés du premier être qu'ils admettent. Brama, le premier des trois dieux supérieurs, représente le pouvoir que dieu a de créer. Vixnou, le seconde, représente le pouvoir que dieu a de conserver. Rutren, le troisieme & dernier des trois dieux supérieurs, représente le pouvoir que dieu a de détruire. Ce systême est amplement traité & savamment discuté par Holwell.

Ce que je viens de dire de la croyance des Gentils sur la divinité, & qui fait la base & le fondement de leur religion, m'a été communiqué par Maridas, interprete du conseil supérieur de Pondichéry. Cet extrait est d'ailleurs conforme en tout à ce que l'on trouve sur le même sujet dans le

premier volume des *Cérémonies religieuses*, édition d'Amsterdam, 1723.

Maridas étoit Tamoult, il avoit beaucoup de pénétration d'esprit. Les RR. PP. missionnaires des missions Malabares (Tamulaires) lui ayant trouvé des dispositions, se l'étoient attaché, & lui avoient appris le latin & le françois, qu'il lit, parle & entend très-bien : ils avoient espéré en faire un missionnaire ; je ne sais pourquoi la chose n'a pas eu lieu. Il avoit eu un compagnon d'étude, nommé *Maleapa*, sur lequel les missionnaires avoient eu les mêmes vues que sur Maridas ; ils ne réussirent pas mieux dans celui-ci : il fut mon interprete & même mon maître, comme on le verra dans le chapitre suivant.

Il est bon de remarquer ici, que quoique tous les peuples de l'Inde en général admettent trois dieux supérieurs, les noms de ces trois dieux ne sont pas les mêmes par toute l'Inde. Le premier se nomme indistinctement *Bruma*, *Bramma*, *Bramah*, *Brama*, *Brabama*, &c. Le second se nomme *Vichnou* à la côte de Coromandel, & s'écrit *Vixnou* ou *Vichnou* : dans le Bengale on écrit *Bistnoo*. Enfin, le troisieme se nom-

me *Rutren* ou *Rondra* à la côte de Coromandel, & *Sieb* dans le Bengale. La femme qui donna la naissance à ces trois freres, se nomme, comme je l'ai dit d'après Maridas & Maleapa, *Paraxacti;* d'autres écrivent *Parvaty.*

Des auteurs qui ont parlé de la conformité des coutumes des Indiens avec celles des Juifs, ont vu par-tout cette conformité: ils ont en conséquence défiguré les noms de *Brama* & de *Paraxacti* ou *Parvaty*, & ils ont écrit *Brabama* & *Sarasvatty;* d'où ils ont conclu que c'étoit Abraham & sa femme Sara. L'on peut voir une lettre écrite de l'Inde à M. Huet, ancien évêque d'Avranches. Mais cet argument ne me paroît pas bien concluant, non plus que plusieurs autres renfermés dans le même ouvrage, en faveur de cette même conformité.

Selon la note qu'on vient de voir, Brama est né avec cinq têtes: mais il y a toute apparence que depuis sa naissance il en a perdu une; car j'ai une estampe de Brama, enluminée & très-bien dessinée, mais dans le goût Indien, dans laquelle Brama est représenté avec quatre têtes, deux bras & quatre mains,

emmaillotté depuis la ceinture jusqu'à la cheville des pieds; la tête principale, celle qui répond au milieu des autres, immédiatement entre les deux épaules, est plus grosse que celles des côtés : chacune de ces têtes porte une espece de tour ou de pyramide de pagode, qui lui sert comme de bonnet, & qui entre jusqu'à mi-front. On voit qu'il manque, à la droite de la figure, la cinquieme tête; on la trouve aux pieds de Brama; elle a la face contre terre, l'œil morne & éteint; son bonnet est renversé à côté & la pointe en bas.

A l'autre côté de la figure, à la gauche, on voit pareillement à ses pieds un pélican: je n'ai pu savoir quelle étoit l'allégorie de cette figure. Ce fut Maleapa qui m'en fit présent, ainsi que de son pendant qui représente encore Brama, mais dans une attitude différente; il est avec ses quatres têtes, sans que la cinquieme paroisse, couché sur un lit de repos & des coussins sous les épaules. Dans cette attitude, Brama tient entre ses bras sa femme Paraxacti : il a le pied droit posé sur un pélican; on entrevoit un autre pied, qui est le pied de sa femme Paraxacti.

Brama eſt encore repréſenté d'une autre maniere dans le premier volume des *Cérémonies religieuſes*, dont j'ai déjà parlé, d'après *la Chine illuſtrée* du P. Kircher; mais l'idole de Brama, que Pietro della Valle aſſure avoir vue aux Indes, differe très-peu de celle que je décris ici.

Les Tamoults lettrés que j'ai conſultés, m'ont aſſuré que Baouth n'a jamais eu de temple; que ſes adorateurs ſe contentoient d'avoir ſa ſtatue dans les champs, environnée d'arbres. La religion des Brames étant ſans doute plus contemplative & plus pleine de miniſtres, demandoit des temples: auſſi ne tarderent-ils pas à en faire élever.

Il n'y a pas de petite ville, de petit village, qui n'ait ſa pagode, plus ou moins grande; elles ſont même très-fréquentes dans les campagnes au milieu des champs. Celles-ci ſont très-petites; ce ſont des eſpeces d'oratoires ou de chapelles, que la piété de quelque Gentil a élevées. Il y en a qui contiendroient au plus ſix perſonnes, d'autres où deux perſonnes ne ſeroient pas fort à leur aiſe, & dans chacune une divinité de pierre ou de bronze. La grandeur des pagodes &

la hauteur de leurs tours sont proportionnées, à ce que m'ont assuré les Tamoults, au rang de chaque divinité ; ainsi, il est à présumer que toutes les petites pagodes éparses dans les campagnes & sur les chemins, sont dédiées à quelque divinité très-subalterne & inférieure, que celui qui a bâti ce temple avoit prise pour sa divinité tutélaire.

Les grandes pagodes sont presque toutes bâties sur le même modele ; qui en a vu une les a toutes vues : j'entends pour la distribution ; car il y a des ornemens à certaines pagodes, que les autres n'ont pas. En général, ces édifices sont singuliérement variés par les ornemens extérieurs ; si l'on ne fait attention qu'à cet extérieur, ces bâtimens ont un air de grandeur & de majesté qui en impose, & qui semble annoncer toute autre chose que ce que l'on voit dans l'intérieur. Voici en peu de mots en quoi consiste tout l'édifice d'une pagode ; mais avant de parler de leur construction, on ne sera peut-être pas fâché d'apprendre l'espece de révélation dont j'ai parlé dans mon précis historique, qui indique aux Indiens le lieu où ils doivent bâtir une pagode. Ils

conduisent une vache dans l'endroit à peu près où leur intention est de bâtir une pagode ; ils la laissent libre & passer la nuit dans ce lieu retiré. De grand matin, les Brames se rendent sur les lieux, les visitent exactement, cherchent avec grand soin l'endroit où la vache a fait ses excrémens, & c'est là le lieu choisi, selon eux, par la divinité : c'est là où se trace la méridienne pour orienter la pagode,

Le premier volume des *Cérémonies religieuses*, sans parler de l'usage d'orienter les pagodes, rapporte à peu près de la même maniere leur consécration. " On examine, „ dit-il, l'endroit où la vache a couché „ pendant la nuit ; & comme chez les In„ diens la bouze de vache est très-sainte, „ on observe avec beaucoup de soin si la „ vache a daigné honorer ce lieu du dépôt „ sacré de sa bouze ; après cela on y fait „ un creux profond, où l'on pose une co„ lonne de marbre raisonnablement élevée „ au-dessus de terre ; sur cette colonne on „ met l'image ou la statue du dieu auquel „ on consacre la pagode, &c. „ C'est apparemment cette colonne qui sert à tracer la

méridienne, dont m'ont parlé les Indiens, pour orienter la pagode.

On forme ensuite une grande cour ou enceinte qu'on entoure de murailles faites de pierre de taille pour l'ordinaire; cette cour est, dans plusieurs pagodes, plus longue que large; une galerie regne en-dedans, tout autour de la muraille, & cette galerie est formée de piliers de vingt pieds environ de hauteur, qui soutiennent un toit plat, fait de grandes pierres de taille; il y a toujours un étang dans la cour. On y entre par une longue & large avenue d'arbres, qui mene à un portail formé par une belle pyramide fort élevée; le corps de la pagode est au milieu de la cour; elle a pareillement son portail ou sa pyramide un peu moins élevée que l'autre, mais encore plus chargée d'ornemens. L'intérieur de la cour, en-dessous des galeries principalement, est rempli d'idoles singulieres.

Au fond de ces pagodes, tout se passe dans la plus grande obscurité. Elles n'ont de jour que celui que peut leur procurer une porte très-étroite & très basse, & une espece de soupirail ou de lucarne, qui laisse seule-

ment paſſer quelques rayons de lumiere comme échappés. On y rencontre des niches, dans leſquelles on entrevoit des figures dans des attitudes que la délicateſſe de notre langue m'empêche de décrire. C'eſt auſſi bien la retraite des chauves-ſouris que la demeure des idoles.

Quand on entre dans ces lieux ſecrets, il ſemble qu'on va deſcendre dans le plus affreux cachot; l'odorat eſt en même tems frappé par une puanteur révoltante, occaſionnée par la mauvaiſe odeur des chauves-ſouris qui habitent ces lieux, & des lampes dont les Brames ſe ſervent pour éclairer un lieu ſi renfermé; à peine y voit-on encore à ſe conduire pluſieurs minutes après y être entré, & ce n'eſt qu'après y être reſté pendant un peu de tems qu'on parvient à entrevoir les formes hideuſes des idoles dont je viens de parler. On peut voir, ſur l'obſcurité des pagodes, le premier volume des *Cérémonies religieuſes.* Ils ſont convaincus, dit Groſe, qu'un lieu obſcur eſt plus propre qu'aucun autre à inſpirer une religieuſe horreur.

La pagode dont je parle ici, l'unique dont

j'aie vu l'intérieur, eſt à Vilnour, petite ville Indienne à deux lieues de Pondichéry. Elle a deux tours; la plus grande a quatre-vingt-ſept pieds de hauteur, elle ſert d'entrée à l'enceinte; la petite ſert d'entrée à la pagode même, elle a ving-trois pieds de moins en hauteur que la premiere, mais également chargée de ſculpture; on en verra la meſure & la figure à la fin de la ſeconde partie de cet oûvrage. Il y en a pluſieurs nouvellement rétablies à Pondichéry, mais les Indiens ne nous permettent pas d'entrer dans leur intérieur, quoique bâties au centre de notre ville.

Toutes ces pagodes, les chauderies, dont nous parlerons à la fin de ce chapitre, & généralement tous les bâtimens des Indiens, ſont d'architecture gothique, la ſeule que les Indiens connoiſſent. Quoique plus hardie, elle eſt infiniment plus ſolide que la nôtre; auſſi leurs édifices durent-ils bien plus long-tems.

On peut faire ici une queſtion. Pourquoi les Indiens paroiſſent-ils avoir affecté de donner aux tours de leurs pagodes la forme pyramidale, excluſivement à toute autre

figure? Pourquoi les Egyptiens ſemblent-ils les avoir imités dans la conſtruction de leurs, pyramides? Quelques perſonnes ſe contenteront de répondre que la forme primitive de ces maſſes a dépendu abſolument du caprice ou de l'idée des premiers architectes, & de l'économie qu'on a voulu mettre dans l'ouvrage; qu'enſuite l'uſage a prévalu: mais cette réponſe n'eſt pas ſatisfaiſante pour ceux qui, ayant obſervé les Indiens de près, ont vu que chez ce peuple tout eſt figure & allégorie.

De ce que les Indiens ont aujourd'hui des idoles de forme humaine, on ne doit pas en conclure qu'ils en aient eu de tout tems; une idole eſt la repréſentation d'un être quelconque qu'on a regardé comme un être ſurnaturel, bien au-deſſus de la condition des autres êtres, & qu'on a par cette raiſon diviniſé. D'après ce principe, je ne vois pas que la premiere idole qu'un peuple s'eſt faite, ait dû avoir la forme humaine; par exemple, les anciens adorateurs du feu, les premiers Zoraſtres avoient-ils pour idole une figure humaine? Comment, ſous cette figure, ſe ſeroint-ils repréſenté le feu?

Nous avons des témoignages authentiques qui prouvent qu'il y a eu anciennement des ſtatues qui n'avoient pas la forme humaine; telle fut la ſtatue de la Vénus Uranie, qui annonce la plus grande antiquité. Tacite en parle (*), mais vraiſemblablement d'après Pauſanias, qui dit en avoir vu une dans ſon voyage de l'Attique. Cette figure étoit, ſelon lui, de forme carrée, comme le ſont les *hermes* (bornes), & finiſſoit en pyramide. " L'inſcription porte „ ſeulement que c'eſt la Vénus céleſte, & „ la plus ancienne de ces déeſſes, à qui l'on „ donne le nom de Parques. „ Cette ſtatue étoit la Vénus de Paphos que l'on voit gravée ſur pluſieurs pieces de monnoie des Cypriens & de pluſieurs villes de Syrie.

Il paroît que le culte de cette déeſſe avoit

(*) Simulacrum deæ non effigie humana: continuus orbis latiore initio tenuem in ambitum, metæ modo, exſurgens; & ratio in obſcuro. *Le commentateur ajoute au texte de Tacite ce qui ſuit:*

Simulacrum Veneris Paphiæ non erat effigie humana, ſed in conicam, ut vulgo loquuntur geometræ, formam exſurgebat latiorem initio, tenuem in ambitum deſinens; cujus formam vide in nummo vetere apud eruditum *Spanhemium*, de præſtantia & uſu numiſmatum, *tom. I*, *pag.* 505.

paſſé en occident, puiſqu'on a trouvé dans les ruines d'Herculanum une table qui répréſente la ſtatue de cette déeſſe, & le culte qu'on lui rendoit. Cette table eſt dans le troiſieme volume des *Découvertes faites à Herculanum*, planche III. On y voit trois bornes, comme ſur les monnoies Cypriennes; & cela eſt d'accord avec l'inſcription dont parle Pauſanias, qui repréſentoit la Vénus céleſte, déeſſe la plus ancienne des trois Parques, ſous la forme d'une borne.

“ Les Grecs avoient reçu ce culte des „ Aſſyriens, qui ont honoré la Vénus Ura„ nie, dit Pauſanias, avant tous les autres „ peuples; c'eſt d'eux, continue-t-il, que „ les habitans de Paphos, dans l'isle de Cy„ pre; ont reçu le culte de cette déeſſe, „ qu'ils communiquerent à ces peuples de „ la Phénicie, qui habitent la ville d'Aſca„ lon, leſquels enſuite le porterent eux„ mêmes aux peuples de Cythere. „ Or ces ſtatues ou colonnes ſont terminées en φαλλὸς, & ſont vraiſemblablement le ſymbole du principe de la fécondité univerſelle, ſelon l'idée qu'en avoient les anciens peuples, & principalement les Orientaux, qui attribuoient

cette fécondité au feu ou à la chaleur du soleil (*). Le lingam des Indiens est-il autre chose que ce symbole?

(*) Venus Paphia est illa ipsa cœlestis Venus, quam mortales, deum rerum omnium obliti, tanquam vitalem hominum, pecudum, volucrum, cæterorumque animantium, quæ viverent, causam, & amoris quo stant vigentque omnia, conciliatricem venerati sunt, &c.

Cultus, ut erroris, origo apud Assyrios primum invaluit, inde ad Cyprios, Phœnicesque & alios populos devecta, autore Pausania in Attic. 1, 14. (Primi omnium Assyrii Venerem cœlestem coluere a quibus in Cypro acceptum sacrorum ritum cum Phœnicibus qui in Palestina Ascalonem incolunt, Phœnices cum Cytheriis, communicaverunt.)

Cum autem rudes adhuc homines deos in humani oris speciem adsimilare nundum novissent, Venerem Paphiam, orbiculata primum, deinde in tenuem ambitum exurgente figura, metæ modo, umbratam coluere. Quod vetustissimum est antiquissimæ venerationis argumentum.

Tales deorum formas memorat maximus Tyrius. *Dissert.* 38, *pag.* 384. (Pæones solem colunt solisque apud hos simulacrum brevis discus est perticæ supra longissimæ affixus. Colunt & Arabes deum, quem vero haud facile dixerim: quod autem vidi apud eos simulacrum, lapis erat quadrangularis. Venerem Paphii colunt, cujus statuam albæ pyramidi non dissimilem dixeris.

Venerem hanc Paphiam exhibent plurimi Cypriorum nummi. At quod magis singulare, reperta est in Herculanensibus ruinis tabula, quæ hujus deæ, ejusque cultus imaginem refert. Tabulam hanc publicavere eruditi academici Herculanenses, uberrimisque notis illustravere, quas vide. *Pitturæ antiche d'Hercolano*, *tom. III*, *tab. III.*

Cum autem Venus illa Parcarum natu maxima ha-

Ceux qui ont lu le sixieme volume des *Cérémonies religieuses*, dont j'ai déjà beaucoup parlé, savent que le lingam est une idole pyramidale que les hommes & les femmes portent au cou. J'en ai vu beaucoup à Pondichéry : on m'a assuré que c'est une secte particuliere, qui porte le nom de Linganistes.

D'après ces idées, je suis porté à croire que le premier culte idolâtre des hommes a été celui du feu, comme principe du renouvellement & de la perpétuité de la na-

beretur, inde in nummis Cypriorum, & in tabula Herculanensi tres metæ exhibentur; idque approbat vetus Inscriptio quam memorat Pausanias in Attic. 1, 19. Columnæ illæ fastigiantur in φαλλὸς, fœcunditatis testes, Cirynæ autem regi, religionis apud Cyprios, autori, datum est, ut ipse cum omni sua familia, atque etiam prosapia in templo Veneris conderetur, teste Arnobio, *lib. VI.* Veneris Paphiæ religio, in insula Cypro percelebris, alias quoque urbes pervasit; manent adhuc monumenta in nummis Chalcidis, Eubeæ incertum, an Syriæ urbis & Œliæ capitolinæ, nunc Jerusalem, qui Venerem metæ modo, qualem descripsit Tacitus, exhibent.

Nummos minime vulgares vid. apud *Cl. Pellerin*, *Recueil de médailles de peuples & de villes*, tome II, pag. 211, tab. LXXX, n°. 76 ; & tom. III, pag. 250, tab. CXXXV, n°. 9. (*L'on peut voir l'édition de Tacite par Gabriel Brotier*, tome III, page 406, *Paris*, 1771.)

ture, & que la premiere idole n'a eu aucune forme humaine. Pour se représenter l'idée du feu, ses premiers adorateurs auront imaginé une idole pyramidale, à laquelle ils auront rendu les mêmes honneurs qu'à une idole de forme humaine; & ils auront adoré le feu sous la forme d'une pyramide ou d'un obélisque; ainsi les pyramides ont été originairement, ou dans leur principe une idole adorée. Sous quelle forme en effet les premiers adorateurs du feu pouvoient-ils se le représenter que sous celle d'une pyramide ou d'un obélisque? Rien de plus naturel, après cela, que de mettre des pyramides aux temples destinés à garder le feu sacré. Ces pyramides auront alors été autant de marques ou de signaux qui indiquoient au peuple le lieu du sanctuaire où se conservoit le feu sacré.

Les Égyptiens qui ont vraisemblablement emprunté, pris & adopté les idées religieuses des anciens Indiens, n'auront fait que les imiter dans la forme de leurs pyramides, qui ont fait pendant si long-tems l'admiration de tant de nations, & qui font encore aujourd'hui la nôtre. Ces morceaux,

dignes en effet de l'attention de tous les siecles, ne me paroissent point avoir été imaginés pour servir de tombeaux. Leur scrupuleuse position, aussi bien que celle des pagodes, c'est-à-dire, leurs quatre faces qui regardent si exactement l'orient, l'occident, le midi & le nord, me font penser que ces monumens ont en effet une premiere origine beaucoup plus sublime & plus relevée que celle de le destiner uniquement à renfermer quelques cadavres.

Il y a plusieurs pagodes à Pondichéry, comme je l'ai déjà dit; mais les Européens ne peuvent y entrer. Les tours de ces pagodes en sont basses en comparaison de celles de Vilnour; les missionnaires se sont toujours opposés à ce que ces masses parussent trop au-dessus de la ville. On en bâtissoit cependant une en 1768, qui devoit avoir en hauteur les deux tiers de celle de Vilnour, c'est-à-dire, cinquante-huit à soixante pieds. Chaque pagode est dédiée à quelque divinité particuliere; la hauteur des tours suit la dignité de la divinité, & est élevée, comme je l'ai dit, à proportion du degré prétendu d'excellence de la divinité à laquelle cette pagode est dédiée.

Les pagodes de la côte de Malabar ſont de marbre ; à la côte de Coromandel elles ſont en partie de granit, en partie de brique. Tous ces édifices ne coûtent preſque rien ; ils n'ont coûté que de la peine & beaucoup de tems : mais les Indiens ſont, comme je l'ai dit, des miracles de patience dans le travail.

Dans le tome VI des *Cérémonies religieuſes*, on prétend faire voir que les Indiens tiennent leurs ſciences des Egyptiens. En regardant l'origine des Bracmanes comme une colonie de ces derniers, on y avance que „ cette origine eſt ſuffiſamment prouvée par „ le rapport de leurs ſuperſtitions avec celles „ de cet ancien peuple. On ne peut douter, „ ſelon ce livre, que les Gymnoſotes des „ Indes ne ſoient une colonie d'Egyptiens, „ dont la poſtérité ſubſiſte encore aujourd'hui (dans les Brames de nos jours), & „ l'on croit achever de prouver ce qu'on y „ avance, en diſant qu'il y avoit autrefois „ un commerce réglé entre ces deux nations, les Egyptiens & les Indiens ; & que „ Pline & Solin décrivent fort en détail le „ chemin qu'on tenoit toutes les années

„ pour aller de l'Egypte dans l'Inde. „ Mais les auteurs de ce livre n'ont fait que ramasser quantité de passages, souvent contradictoires, qu'ils ont rapportés, sans aucun choix. Ils auroient pu retrancher beaucoup de choses, sans faire tort à leur ouvrage; ils auroient évité ces répétitions continuelles qui n'ont servi qu'à grossir leur volume, sans éclaircir la matiere. Je pourrois entrer ici dans un grand détail à ce sujet; & les chapitres XVI, XX & XXI de la cinquieme partie, me fourniroient un vaste champ; mais cette discussion me meneroit trop loin. Il suffira donc de faire observer en deux mots, que de ce que l'on trouve & qu'il peut en effet exister quelques rapports entre les Egyptiens & les Bracmanes, il ne s'ensuit pas pour cela que ceux-ci soient une colonie d'Egyptiens.

On ne voit point d'exemples dans l'antiquité, que des philosophes aient quitté leur pays natal & soient allés en troupe, comme des aventuriers (car c'est ainsi que se sont formé les anciennes colonies) à douze ou quinze cents lieues de chez eux, pour s'y établir & y planter leur doctrine. Y a-

t-il plus de chemin à faire faire à la doctrine des Indiens pour la faire passer en Egypte? Eût-il été plus difficile à Bacchus & à Sésostris, dans leur expédition de l'Inde, de s'être fait accompagner par des savans de leur nation, comme le paroît penser Holwell, qui auront rapporté chez eux une partie de la doctrine & de la croyance des Indiens?

Les pagodes des Indiens ont leurs fêtes; mais pour cela le peuple n'entre point dans l'intérieur de la pagode. La procession des chariots est une de leurs principales fêtes (*); elle se fait avec beaucoup d'appareil, d'ordre & de cérémonie : elle n'arrive qu'une fois par an; & à Vilnour, à deux lieues de Pondichéry, c'est toujours dans l'été & dans les environs de la pleine lune. Cette procession commence vers minuit, & dure deux à trois heures.

Bernier parle d'une procession semblable qu'il a vue à Jagrenate, une des quatre plus

(*) J'emploie le mot *procession*, n'en trouvant point d'autre plus propre à caractériser la cérémonie dont j'ai à parler ici; d'ailleurs tous les voyageurs & les auteurs qui ont parlé jusqu'ici de cet acte religieux des Indiens, se servent du mot *procession*.

fameuſes pagodes de tout l'Indoſtan : cet auteur eſt ſi exact, que je n'ai rien trouvé à redire dans la deſcription qu'il fait de cette proceſſion ; je me contenterai donc de dire un mot de celle que j'ai vue à Vilnour, le 29 mai 1768. Je fus témoin de quelques cérémonies dont Bernier n'a pas parlé : ce ſont ſans doute des cérémonies locales qu'on ne pratique point à Jagrenate, & que Bernier n'aura par cette raiſon pas vues. J'allai exprès de Pondichéry à Vilnour voir cette cérémonie : j'en revins à quatre heures du matin, il faiſoit le plus beau tems & le plus agréable du monde. Il s'y trouva un concours prodigieux de peuple ; tous les Indiens de Pondichéry y allerent & en revinrent dans la même nuit, ce qui augmentoit l'agrément du chemin. La beauté de la nuit, ſa fraîcheur agréable inſpiroient une joie ſecrete & raviſſante, au lieu que pendant le jour le poids de la chaleur ſemble tendre à vous anéantir.

Les chariots, ou plus exactement les chars, ſont des machines énormément lourdes ; elles ne peuvent, à cauſe de leur grandeur, entrer dans l'intérieur de la pagode : on les

conſerve

conſerve ſous des eſpeces de remiſes ou de hangars qui ſont dans l'enceinte de la pagode, ou qui ſont faits exprès dans un lieu ſéparé & dépendant de la pagode. On les ſort, on les prépare, on les orne pluſieurs jours avant la fête, & l'on arrange fort proprement dans ces chariots les divinités à côté les unes des autres.

Bernier dit qu'il vit porter Jagrenate avec beaucoup de reſpect: il ne dit pas qu'il y eût d'autres divinités.

A Vilnour, je vis porter le dieu Poillous & Vichnou, ils étoient mieux accompagnés que Jagrenate; il y avoit ſur-tout un cheval dont l'attitude étoit la plus noble que l'on puiſſe imaginer.

Lorſqu'il y a des éléphans, on les fait précéder la proceſſion: cet animal hideux par lui-même, ceſſe de le paroître quand il eſt peint & orné à la façon des Indiens. A Vilnour, où il n'y avoit pas d'éléphans, la proceſſion étoit précédée d'un chameau monté par un Indien qui battoit de tems en tems avec les mains ſur un petit tambour appellé *tam-tam*; immédiatement après, marchoient deux longues files de flambeaux. Ce ſont

des especes de réchauds plus creux que larges, qui sont au bout d'un bâton de trois à quatre pieds de longueur, & que l'on remplit de bouze de vache bien séchée au soleil; on y met le feu, & on l'arrose de tems en tems avec de l'huile, ce qui forme beaucoup de fumée & une odeur fort désagréable: c'est là tout l'encens qu'ils offrent à leurs divinités. Suivent les chariots traînés par une multitude d'Indiens, avec des cordes.

Des danseuses vêtues de blanc, au nombre de dix, marchoient sur deux rangs, & précédoient immédiatement les chariots. A la tête de toute la procession étoit le maître des cérémonies; de tems en tems il sonne une petite clochette, la procession s'arrête alors, & les danseuses dansent devant l'idole, pendant un petit moment, après lequel la procession reprend sa marche. Tel est l'ordre de la procession des chars que je vis; on passa une fois devant la pagode, & la procession s'y reposa plus long-tems qu'ailleurs; les danseuses y étalerent aussi plus de savoir-faire, & firent des tours de force singuliers.

Je ne perdis rien du coup-d'œil: j'eus le bonheur d'y rencontrer un négociant de

considération, demeurant à Pondichéry, attaché à la compagnie des Indes, qui me reconnut. Il appaisa quelques murmures qui avoient commencé à se former parmi les Indiens, quand ils me virent au milieu d'eux; de sorte que cet Indien me procura la liberté de me promener au milieu de la procession tant que je voulus, de la suivre & de contempler à mon aise tout la cérémonie, les chars & les danseuses; il y en avoit plusieurs de grandes, bien faites & fort jolies. Je n'ai pas remarqué d'autres singularités à cette procession; si l'on veut en savoir davantage sur cet acte religieux des Indiens, on peut consulter le premier volume des *Cérémonies religieuses*, &c. qui parle des processions de Vichnou, & principalement d'une d'Eswara, vue par Pietro della Valle, & rapportée dans ses *Voyages*: on y verra un détail curieux des cérémonies que ce voyageur a vues, & des singularités remarquables qu'il y a observées, tome IV, p. 211.

On ne sera peut-être pas fâché que je dise ici deux mots des danseuses de l'Inde, qui contribuent tant à l'agrément de la vie des Indiens & des Mogols. Ces filles que l'on

nomme *Bayaderes*, ſont en effet le principal amuſement des riches du pays : il ne ſe paſſe point de fêtes, d'aſſemblées publiques, il ne ſe fait point de noces, où il n'y ait de ces danſeuſes. Preſque tous les voyageurs diſent qu'il y a des troupes de danſeuſes attachées au ſervice des pagodes, & uniquement deſtinées pour l'uſage des Brames ; cependant le contraire m'a été aſſuré à la côte de Coromandel : cet uſage peut exiſter à la côte de Malabar.

Les Bayaderes ſont des femmes publiques à la côte de Coromandel, qui ſont à tous ceux qui les paient ; & celles même qui viennent de danſer aux proceſſions des chariots, peuvent aller, le moment d'après, gagner de l'argent ailleurs ſi l'occaſion ſe préſente : ce qu'elles ne pourroient pas faire, ſi elles étoient uniquement deſtinées pour l'uſage des temples & des prêtres, comme l'aſſurent pluſieurs voyageurs.

L'état de ces filles, quoique publiques, n'eſt pas mépriſé dans l'Inde comme il l'eſt en Europe. Ce qui le prouve bien, eſt l'honneur qu'elles ont de danſer devant les objets du culte de tout un peuple. Les Parias ſont

si mepriés que, s'ils touchoient seulement les idoles, les Brames les croiroient souillées ; & ils ne pensent pas que des filles qui se donnent au premier venu pour de l'argent, soient indignes de danser devant leurs idoles.

“ Les danseuses, dit le sixieme volume des „ *Cérémonies religieuses*, sont toujours, „ chez les Indiens, des femmes publiques ; „ lorsqu'elles veulent danser, elles quittent „ une espece de grand voile qui leur couvre „ la tête, & n'ont sur le corps qu'un petit „ corset de toile & une jupe autour d'el- „ les. „ Cette description n'est point assez exacte : l'habillement de ces filles est infiniment plus décent, même quand elles dansent, que celui de nos danseuses de théâtre.

Elles ne pourroient pas danser en public, si elles n'avoient qu'une simple jupe ; leurs danses consistent presque toutes en tours de souplesse & de force ; elles font prendre à leur corps toutes sortes de postures ; elles ont avec cela des mouvemens & des attitudes si lascives, que si elles n'étoient pas couvertes, & si elles n'avoient qu'une simple jupe, leurs danses seroient très-immodestes : ce qui n'arrive jamais en public.

Mais lorfqu'on les fait venir chez foi, elles fe permettent toute liberté ; elles fe défont, fi l'on veut, d'une partie de leur attirail ; les regards & les poftures qu'elles croient les plus propres à allumer les paffions, font employées avec un art inconcevable, ce qui eft accompagné de danfes particulieres relatives à cet objet. Il eft bien rare que leurs charmes & leur adreffe ne féduifent & ne ruinent enfuite ceux qui fe laiffent prendre dans leurs filets.

Elles ont d'abord comme une forte de corfet, dont les manchettes n'atteignent pas le coude, & qui ne defcend que ce qu'il faut pour renfermer les deux feins qu'elles ne relevent jamais. Ce corfet eft dans les grandes chaleurs d'une très-belle & très-fine mouffeline, ou d'une efpece de toile qui eft fi fine, qu'elle enveloppe tout fans rien cacher.

Elles fe ferrent par les pointes d'en bas; mais il eft fi bien pris fur la taille, que, quand il eft ferré, il renferme & montre fi bien la gorge fans la déplacer, que ce corfet paroît uniquement deffiné fur le corps : ce qui eft d'autant plus fenfible qu'elles n'ufent point de chemifes, & que le cor-

ſet porte ſur la peau. Du corſet juſqu'aux hanches elles ont le corps découvert ; aux hanches, elles s'enveloppent le reſte du corps avec un pagne qui deſcend juſqu'à la cheville du pied. Le pagne eſt un morceau de toile de trois à quatre aunes de longueur plus ou moins ; elles lui font faire pluſieurs tours. On fait de cette toile dans pluſieurs villes de l'Inde ; à Surate il s'en fabrique de ſuperbe, & il s'en fait un grand commerce. Ce pagne, qui répond aux jupes de nos femmes, eſt attaché ſur les hanches par une belle ceinture de ſoie de couleur, quelquefois brodée en or ou en argent.

Elles ont des caleçons qui vont juſqu'aux talons ; par-deſſus tout cela, elles mettent un voile qui eſt preſque toujours de mouſſeline : il eſt plus ample que la piece de toile qui ſert de jupe ; le voile ſe poſe par-deſſus la jupe. On lui fait faire un ou deux tours autour du corps ; le reſte, elles le font paſſer par-deſſus l'épaule gauche ; puis continuant par-deſſous le bras droit, elles l'attachent au côté droit, entre la ceinture & le corſet, de façon qu'il reſte encore un bout de demi-aune environ qui pend ſous le bras ;

déployant après cela la portion de ce voile qu'elles ont devant la poitrine, elles dérobent leur ſein aux yeux du public. Quelquefois, au lieu de repaſſer leur voile pardeſſus l'épaule, elles le mettent ſur leur tête, & s'enveloppent tellement qu'on leur voit à peine le viſage. Lorſqu'elles ſe préparent à danſer, elles l'arrangent de la maniere dont je viens de dire : cela ſe fait en un inſtant; je ne les ai jamais vues le quitter tout-à-fait en public.

Cet habillement, c'eſt-à-dire le corſet & le voile, eſt auſſi l'habillement d'une haute caſte dont j'ai déjà parlé, connue ſous le nom de *Talenga*. Les femmes de cette caſte, comme je l'ai dit, ont le droit de porter le corſet, ce que ne peuvent pas faire les autres caſtes inférieures, même celles que nous appellons des *Malabars*, c'eſt-à-dire des Tamoults. Les femmes de ces caſtes inférieures n'ont que le voile; elles l'arrangent de la façon que je viens de dire. On leur voit par ce moyen une grande partie du corps, c'eſt-à-dire du dos, les épaules & les bras; le plus ſouvent même la gorge en entier, parce qu'elles ne prennent pas

souvent la peine d'étendre la portion du voile qu'elles ont devant la poitrine Leurs cheveux sont très-bien arrangés sans poudre ni pommade, qui ne conviendroient point dans un climat si chaud. Quelques-unes, au lieu de chignon, tressent leurs cheveux par-derriere & en font une longue queue qu'elles laissent tomber, & qui leur descend jusqu'aux reins; d'autres en forment des chignons très-bien arrangés, qu'elles ont l'art d'attacher de côté, de façon qu'il descend sur l'épaule gauche. Elles sont avec cela couvertes de bijoux; elles en ont derriere leur tête & aux oreilles, elles en ont aux narines qu'elles ont par ce moyen percées; ceux-ci sont un anneau d'or qui passe dans une grosse perle. Elles portent au cou des carcans, aux bras des bracelets, à la cheville du pied des chaînes d'or ou d'argent, souvent enrichies de pierres précieuses. Les bijoux que quelques-unes portent aux narines, révoltent les Européens au premier abord; mais ils s'y accoutument peu à peu : c'est une affaire de préjugé, comme celui de la couleur, dont ils se défont aisément.

Il eſt certain que ces filles, dans cet habillement, ont fort bonne grace; il a quelque choſe de majeſtueux & de noble, que l'on ne trouve point dans celui de nos danſeuſes; il a même, quoique plus décent que le leur, un air plus voluptueux & plus ſéduiſant. Cet habillement varie un peu ſelon les provinces; mais il eſt par-tout magnifique, & nulle part la taille de ces femmes n'eſt altérée: on ne connoît point dans l'Inde l'uſage barbare des corps de baleine, qui défigurent la nature.

Elles uſent encore d'un autre ornement, lorſqu'elles danſent, qui contribue beaucoup à leur donner de l'agrément; c'eſt un grand collier à pluſieurs rangs de fleurs appellées *mougri*, qui leur deſcend juſqu'à la poitrine, & qui embaume. Le mougri reſſemble beaucoup au double jaſmin d'Eſpagne; mais l'odeur en eſt plus forte, beaucoup plus agréable, & préférable, ſelon Groſe & à mon avis, aux plus exquis parfums; c'eſt une très-jolie fleur, très-recherchée dans l'Inde, qui frappe la vue auſſi agréablement que l'odorat. Malgré cette coquetterie, & l'art dont elles ſavent uſer pour

amorcer les hommes, ces filles ont l'air très-modeſte, & c'eſt ce qui acheve de ſéduire.

Que les mœurs de l'Inde ſont différentes de celles de l'Europe! Les Mogols & les Indiens ſont des perſonnages ſi graves qu'ils ne danſent jamais: cet exercice eſt l'apanage des filles publiques. Quand les Mogols ou les Indiens aſſiſtent à nos aſſemblées, & qu'ils voient danſer nos femmes, ils ſont autant & plus révoltés que nous ne le ſommes de voir des anneaux & des bijoux aux narines des leurs; ils ont de la peine à ſe mettre dans l'eſprit que nos femmes qui danſent ne ſoient pas comme les Bayaderes. Ils font aller de pair ces deux idées, *danſeuſes & femmes publiques*.

La proceſſion des chariots n'eſt pas la ſeule fête des Indiens à laquelle j'ai aſſiſté; j'en ai vu une d'un autre genre, qu'on nomme la *fête du feu*, & que j'appelle la *fête des charbons ardens*. Je ne ſais ſi elle eſt en uſage dans tout l'Indoſtan. Je ne la trouve ni dans Bernier ni dans Tavernier, qui ont écrit aſſez au long ſur la religion des Indiens. Le ſixieme volume des *Cérémonies*

religieuses, dont j'ai déjà parlé, n'en dit rien. Grose & Holwell n'en parlent pas. J'ignore si les auteurs modernes l'ont rapportée : je vais donner la description de cette cérémonie.

Cette fête est ordinairement chommée dans quelque calamité publique ; on la célebre encore dans les tems de sécheresse, lorsque les biens de la terre souffrent, pour demander à Dieu de la pluie. C'est dans cette vue que la cérémonie que je vis le 28 avril 1769, fut indiquée au peuple. Elle se passa dans la campagne, à un quart de lieue de Pondichéry. La fête commença à quatre heures, & finit à cinq & demie ; & comme un moment après il tomba quelques gouttes d'éau, qu'il fit des éclairs & qu'on entendit quelques coups de tonnerre au loin, les Indiens dirent qu'ils avoient été exaucés, & que leur sacrifice avoit été agréable à la divinité.

On creusa dans la campagne un quarré-long de vingt-deux à vingt-trois pieds de longueur de l'est à l'ouest, je le mesurai au pas, sur un peu moins de largéur du nord au sud, & de huit à dix pouces de profondeur ; on remplit tout cet espace de gros charbons

qu'on alluma, & qu'on étendit également par-tout : à un bout de ce braſier, à l'oueſt, on creuſa pareillement un petit eſpace, on remplit celui-ci d'eau ; & à meſure qu'elle s'imbiboit dans la terre, on en verſoit d'autre ; ce qui forma bientôt un bourbier, ou eſpece de vaſe détrempée & recouverte d'eau. Ce bourbier n'étoit ſéparé du braſier que par un eſpace ou par une petite digue naturelle d'un pied au plus de largeur. Une demi-heure environ avant que la divinité dût arriver, on étendit ſur le braſier une couche égale de nouveau charbon, qui s'alluma bientôt par le moyen de l'autre, & s'embraſa au point que le tout formoit une ſurface de trois cents trente à trois cents quarante pieds carrés de matiere ardente & embraſée, qui envoyoit la chaleur à pluſieurs toiſes à la ronde. Il n'étoit pas beſoin de gardes en faction pour empêcher le peuple de trop s'approcher.

Pendant tous ces préparatifs, la divinité ſortie de ſa pagode ſe promenoit tranquillement dans une partie de la ville. C'étoit une eſpece d'oratoire orné de guirlandes de fleurs, au milieu duquel étoit une idole en

apparence de bronze, bien parée, & dont on n'appercevoit que le visage, qui étoit noir & assez laid. Cet oratoire, qui paroissoit fort lourd, étoit porté sur des bambous soutenus par les épaules d'un très-grand nombre d'Indiens; il étoit précédé & suivi d'une populace sans nombre. Je ne me rappelle pas que j'eusse jamais vu tant de monde assemblé. Des milliers d'ames assistent à la fête; tous les travaux étoient cessés. Je trouvai, en allant à cette fête, les rues pleines de monde, & bientôt la ville fut déserte. Le long du chemin je rencontrai des especes de pénitens qui me paroissoient prier & qui se lamentoient. La campagne ressembloit à la plus belle foire; on y voyoit çà & là les grouppes les plus charmans de belles & jeunes Indiennes assises par terre, & parées comme le demandoit un jour aussi solemnel.

Au milieu de toute cette affluence, je vis enfin arriver la divinité; on la plaça à l'ouest, au haut & en face du brasier; dans cette position je la vis jouir du spectacle suivant. Une soixantaine d'Indiens, plus ou moins, le corps tout nu, & barbouillés de jaune

depuis la tête jufqu'aux pieds, un grand coutelas à la main, faifant de grands fauts & pouffant de grands cris, traverferent ainfi le brafier dans fa longueur avec beaucoup de vîteffe, & gagnerent promptement le bourbier. Les premiers qui arriverent dans ce bourbier en fortirent vîte, en prenant à droite & à gauche, pour faire place à ceux qui les fuivoient. Il n'y a ici aucune fupercherie, le brafier eft ardent, & les pénitens ont les pieds exactement nus. Ceux qui étoient à la tête de ce troupeau aveugle, portoient une offrande de riz, qu'ils mirent aux pieds de l'idole. Après cela, on la reconduifit dans fa pagode, en la promenant encore dans les rues, aux flambeaux, pendant une bonne partie de la foirée.

On m'a affuré que ces pauvres martyrs de leur préjugé, jeûnent plufieurs jours pour fe préparer; ils s'affemblent, après cela, au bord d'un étang voifin du lieu où doit fe paffer la fête. Là ils fe lavent bien le corps, fur-tout la tête, fe l'ornent de guirlandes de fleurs, s'en font des ceintures & fe peignent le corps de jaune; d'un air joyeux ils vont au-devant de la proceffion,

la ſuivent jusqu'au feu, le traverſent, comme je l'ai dit, & reconduiſent l'idole, très-ſatisfaits de leur conduite.

Pluſieurs Européens qui aſſiſterent à cette fête, & qui furent témoins, comme moi, de la témérité avec laquelle ce peuple aveugle affrontoit un braſier de la nature qu'étoit celui-là, ne purent concevoir le fait, ſans ſuppoſer que ces gens ſe frottent le deſſous des pieds du jus de quelque herbe, & que ce jus empêche qu'ils ne ſe brûlent. Pour moi, je penſe autrement; j'étois très-prévenu ſur cette cérémonie qu'on avoit déjà vue quelquefois à Pondichéry, qu'on m'avoit décrite & même bien exagérée: j'allai donc exprès à l'étang où ces Indiens s'aſſemblerent; j'aſſiſtai à leur toilette, & j'ai vu qu'en tout ils étoient de bonne foi; & quand même ils ſe frotteroient les pieds du jus de quelque herbe, ce que je n'ai point vu, quelqu'attention que j'y aie donnée, il n'en reſteroit bientôt aucune trace; les pores ſont ſi ouverts dans ce pays brûlant, & la tranſpiration eſt ſi forte, que ce jus d'herbe ſeroit bientôt évaporé; & d'ailleurs, le chemin, de plus d'un quart de

lieue

lieue, qu'ils font pour aller au-devant de l'idole, rempli de beaucoup de sable & de poussiere, n'auroit-il pas bientôt enlevé & nettoyé ce jus d'herbe? Je dis donc tout simplement que ces gens-là se brûlent, à la vérité pas tant, à beaucoup près, que se brûleroient des Européens.

Premiérement, tous les Indiens sont habitués à marcher pieds nus dans tous les tems de l'année, au milieu de la pluie, de la boue & des sables, souvent brûlans; le dessous de leurs pieds a dû se changer en une sorte de semelle, comme si c'étoit de la corne épaisse de quelques lignes, & qu'on pourroit enlever en grande partie sans qu'ils en ressentissent la moindre douleur. Strabon semble confirmer cette opinion, quand il dit « que ce qu'Alexandre avoit trouvé de plus „ difficile à croire, étoit de les voir (les „ Indiens) supporter un soleil si ardent, que „ personne qu'eux ne pourroit souffrir de „ poser les pieds nus sur la terre en plein „ midi. „ Avant que la chaleur du feu ait détruit cette semelle dont je parle, ils doivent avoir parcouru la plus grande partie du brasier, car je ne pense pas qu'ils aient

mis plus de quatre secondes à le parcourir en entier ; mais autre chose est de le parcourir en quatre secondes, & autre chose seroit de rester au milieu pendant le même espace de tems sans remuer.

Secondement, le bourbier qu'ils trouvent au sortir du brasier, n'étoit vraisemblablement préparé que parce qu'on savoit très-bien qu'ils se brûleroient. Cependant tous les autres Indiens regardent ces gens-là comme des saints ou des privilégiés, que le feu ne brûle point ; & il n'y avoit peut-être pas une personne de la nombreuse assemblée que je vis, qui ne fût persuadée qu'elle n'auroit pas le même privilege que ces gens-là, & qu'elle se brûleroit si elle entreprenoit comme eux de traverser le brasier.

Ce fait, au reste, n'est pas plus surprenant que celui d'un prêtre Indien, cité par Grose.

" Il prêchoit au milieu d'un grand feu
„ qui l'environnoit, ce qui paroissoit tenir
„ du miracle, quoiqu'il n'y eût rien que
„ de naturel ; il se posoit sur une petite
„ banquette de deux pieds de haut, & de
„ douze ou quatorze de largeur ; autour de
„ lui étoit une pile de bois allumée, de

„ ſorte que cet Indien paroiſſoit réellement „ être au milieu des flammes, qui à la vérité ne le touchoient jamais, mais qui auroient été inſupportables à tout autre : „ auſſi s'étoit-il accoutumé, ajoute Groſe, „ dès ſon enfance & par degrés, à ſoutenir „ cette exceſſive chaleur. „

Je ne veux point former de ſyſtême ſur cette bizarre cérémonie que je viens de décrire ; je ne prétends point chercher à expliquer d'où elle tire ſon origine. Peut-être y trouveroit-on des traces des anciens Guebres ; car il y avoit anciennement dans l'orient un uſage qui peut-être venoit de ces adorateurs du feu en Perſe. On faiſoit un ſacrifice d'enfans à Saturne, que l'on brûloit en ſon honneur ; uſage qui fut converti par la ſuite en celui de les faire paſſer au travers de la flamme ſans les faire périr. Or, dans la cérémonie que je vis à Pondichéry, un des Indiens qui traverſoient le braſier, tenoit entre ſes bras un petit enfant.

Les Indiens de la côte de Coromandel ont une troiſieme fête : celle-ci eſt une réjouiſſance que chaque famille fait chez ſoi vers le 11 de janvier : on la nomme *pongol.*

Le sixieme volume des *Cérémonies religieuses* en parle ; l'auteur d'après lequel MM. l'abbé Bannier & le Mascrier ont écrit, dit que " la beauté du soleil & les services qu'il „ rend à l'univers par la lumiere dont il est „ la source, & par la chaleur féconde dont „ il anime toute la nature, a été une des „ premieres causes de l'idolatrie ; que les „ Brames célebrent en son honneur une féte „ qu'ils appellent *pongol* ; que cette fête „ consiste à faire cuire du riz avec du lait „ hors des maisons, dans un lieu exposé au „ soleil de midi ; que le riz qui cuit ce „ jour-là est très-sain, & qu'on le garde le „ plus long-tems qu'on le peut, &c. que „ le jour d'après le *pongol*, le monde étant „ encore dans la réjouissance, on promene „ les vaches dans les campagnes, le cou „ chargé de couronnes & de gâteaux, afin „ que ces animaux puissent participer à la „ joie publique. „

C'est là tout ce que j'ai trouvé d'écrit sur le *pongol* avant mon voyage dans l'Inde : Grose & Holwell n'en parlent point ; voici quelques particularités de plus. Je conviendrai que le soleil a pu être une des premie-

res causes de l'idolatrie; & s'il pouvoit y en avoir quelqu'une de pardonnable, ce seroit, à mon avis, celle-là : mais le *pongol* n'est pas, exactement parlant, une fête en l'honneur du soleil comme divinité.

Pongol, selon mon interprete, veut dire bonne année, bon an. Cet usage & la cérémonie qui se pratique ce jour-là chez les Indiens, tout revient, sans doute, à l'usage que nous avons de nous souhaiter la bonne année, & de partager le gâteau; c'est en réjouissance de ce que le soleil remonte vers l'Inde, & qu'il va ramener la *fécondité*, que les Indiens célebrent l'entrée de cet astre dans le capricorne: d'où il suit que les Indiens ont deux sortes d'années; l'année astronomique qui commence, comme je le dirai, le premier d'avril, lorsque le soleil entre dans la constellation du bélier; & l'année civile qui commence trois mois avant, lorsque le soleil entre dans la constellation du capricorne. Les préparatifs du pongol commencent trente jours avant le premier jour de l'année civile. Voici comme on le fait à Pondichéry; car les Gentils disent faire *pongol*, comme nous disons *faire les rois*, &c.

Les Gentils construisent alors dans la rue, au-devant de leur porte, une petite table, ou plus exactement une petite aire en briques, à chaux & à sable, de deux à trois pieds en quarré, & de cinq à six pouces en hauteur plus ou moins. Le premier jour, de très-grand matin, ils couvrent cette table avec de petits tas de bouze de vache gros comme un œuf d'oie à peu près chacun, arrangés avec une certaine symmétrie; ils les couronnent chacun d'une fleur de citrouille. Vers les dix à onze heures du matin ils enlevent tout, & gardent les petits tas de bouze de vache pour le lendemain matin; ils les remettent ce jour-là comme ils ont fait le premier, jusqu'à onze heures environ du matin. Ils continuent cette cérémonie pendant trente jours, tems apparemment suffisant pour sécher la bouze de vache. Il y a des Gentils qui, sans tant d'apprêt, se contentent de faire de petites galettes de bouze de vache, les collent contre les parois de leurs maisons, & y attachent des fleurs de citrouille.

Le jour du pongol venu, les familles se rassemblent, & avec la bouze de vache sé-

chée de la façon que l'on vient de voir, elles cuisent du riz dans du lait & le mangent ensemble. On voit des aires de différentes formes; outre la forme carrée, selon l'état ou la distinction des familles, il y en a de contournées comme des ouvrages de fortification : les plus ordinaires sont carrées, ou bien elles ont tout simplement quatre ailes.

Le jour d'après le pongol on fait promener les vaches en grande cérémonie, on les orne de fleurs, & on les lâche dans les campagnes; elles s'y promenent à leur aise au milieu des acclamations de tout un peuple aveuglé : voici ce qu'ils racontent à ce sujet. Un jour, une vache rencontra un tigre sur son chemin; l'animal carnacier étoit prêt de se jeter sur la vache & d'en faire sa proie, lorsqu'elle lui représenta qu'elle avoit un enfant qu'elle allaitoit, qu'il alloit périr si sa mere périssoit; elle le supplia donc de la laisser aller donner à tetter à son enfant, avec promesse de sa part qu'elle reviendroit se livrer elle-même à lui pour lui servir de pâture, dès que son enfant seroit en état de se passer d'elle. On se doute bien que le tigre

fit beaucoup de difficultés ; il répondit à la vache qu'elle mentoit, qu'elle ne reviendroit pas, qu'il ne vouloit pas être sa dupe, &c. (Je rapporte ici mot pour mot les paroles de l'Indien qui m'a raconté cette fable.) Cependant la vache redoubla ses instances, & supplia le tigre si pathétiquement, qu'elle le persuada ; il se rendit donc à l'amour de la vache pour son enfant, & la laissa aller. La vache tint parole au tigre, elle revint au même endroit après quelque tems : le tigre s'y trouva, & fut on ne peut pas plus frappé d'admiration de la conduite de la vache ; mais au même moment il tomba mort à ses pieds.

On est étonné que les Indiens aient une si grande vénération pour le bœuf & principalement pour la vache, ensorte que cette vénération dégénere en culte ; l'un & l'autre viennent du service qu'ils en tirent, tant pour la culture de la terre que pour leur propre nourriture. Les Brames ont eu attention d'en faire un point de leur religion, afin que la chose fût plus strictement observée par le peuple. Quoique les Indiens ne mangent pas de la chair de cet animal, ils en boivent,

disent-ils, le sang : or, par le sang ils entendent le lait ; & ce qu'il y a de singulier, c'est que leur langue n'a qu'un seul mot pour désigner le sang & le lait des animaux : en vain leur dit-on que le lait n'est point le sang ; ils rient à ce propos, & restent dans leur opinion.

Je demandai un jour à un Indien pourquoi il ne mangeoit pas de bœuf. Il me répondit que sa religion le lui défendoit ; puis il ajouta qu'il en buvoit le sang comme moi. D'abord je ne le compris pas ; il fut obligé de m'expliquer sa pensée ; je dis à cela que le sang étoit bien différent du lait, que pour en être persuadé, il suffisoit de voir la couleur de l'un & de l'autre. Il me répondit que le sang de mamelles, qui servoit à nourrir les petits animaux, n'étoit autre chose que le sang de la mere, & que c'étoit Dieu qui, du corps de la mere, faisoit ainsi passer le sang dans ses mamelles sous une couleur différente, pour servir à élever ses petits.

Les Indiens pensent donc s'abreuver du sang de la vache en buvant son lait, &, par conséquent se nourrir & entretenir leur vie aux dépens de cet animal. Il ne doit donc

pas être étonnant que le culte qu'ils rendent à la vache soit encore au-dessus de celui qu'ils rendent au bœuf; celui-ci ne leur sert qu'aux travaux de la campagne, mais la vache leur sert aux mêmes usages; & de plus, elle leur donne pour nourriture ses propres entrailles, son propre sang; ils tiennent d'elle en quelque façon leur propre vie. Ce doit donc être un grand crime, selon eux, de faire périr un animal si précieux, & auquel l'humanité est si redevable. Les Brames, qui ne vivent guere que de lait, entretiennent les peuples dans cette opinion; elle est si enracinée chez les Indiens, que je crois qu'ils se laisseroient plutôt périr de faim que de tuer une vache pour la manger.

Les Indiens chrétiens même ne mangent jamais de bœuf; les missionnaires ont été obligés d'en passer par-là, & eux-mêmes n'en mangent point. Les jours de grandes cérémonies, tels que pâques, noël, la Saint-Louis, &c. le gouverneur de Pondichéry invitoit à dîner les chefs de différens ordres & états qui composoient la colonie françoise. Dans cette ville il n'y a point de boucherie pour le bœuf, tant il est rare: le gouverneur,

pour les jours de cérémonies dont je parle, faisoit ensorte d'avoir un bœuf engraissé. J'ai toujours remarqué que tous les conviés mangeoient du bœuf de préférence comme un mets rare ; les missionnaires Malabares seuls s'en abstenoient.

J'ai parlé, dès le commencement de cette premiere partie, de l'état d'avilissement dans lequel vit la caste des Parias. On m'a assuré que les Tamoults convertis conservent toujours la même antipathie pour ce pauvre peuple, au milieu même de notre auguste religion ; ensorte que les Tamoults chrétiens ne veulent communiquer en aucune sorte avec les Parias chrétiens. Les missionnaires en ont encore passé par-là. Les Tamoults chrétiens avoient en effet leur église & leur cimetiere séparés de ceux des Parias ; & une chose bien singuliere qu'on m'a encore assurée, est que ce n'étoit pas le même prêtre qui administroit les sacremens aux Tamoults & aux Parias, les Tamoults ne voulant point se prêter à cet esprit de fraternité qui les unit par la religion avec les Parias. Je ne sais si les Tamoults sont meilleurs chrétiens sur les autres points de notre

doctrine que sur celui-ci; un grand nombre d'autres coutumes bizarres que les missionnaires leur tolerent, me fait craindre que ces superbes Indiens ne soient pas aussi bons chrétiens que les relations des missions tâchent de nous le persuader, & qu'il n'y ait chez eux plus d'esprit d'idolatrie que de christianisme : on peut voir à ce sujet les *Cérémonies religieuses* des Indiens, tome VI, édition de Paris, 1741.

Voici un exemple de cette tolérance, dont j'ai été moi-même témoin. Les missionnaires faisoient tous les ans à Ariancoupam, à une lieue de Pondichéry, une fête & une neuvaine qui finissoit le 8 septembre; la plus grande partie des Indiens chrétiens de Pondichéry s'y trouvoient. Ariancoupam est un endroit charmant, & cette fête le rendoit encore plus agréable. Le dernier jour de la fête on en revient en procession; on part après les vêpres, & la procession rentre à Pondichéry vers les sept heures du soir; en 1769, j'assistai à la rentrée de cette procession.

Deux longues files de flambeaux, à la façon du pays, composée chacune de plus

de cent perſonnes, précédoient la proceſſion. Ces flambeaux étoient comme ceux que j'avois déjà vus à la proceſſion de Vilnour, c'eſt-à-dire, des eſpeces de pots de fer à fenêtres comme des lanternes, mais plus plats, & mis au bout d'un bâton ou bambou de trois à quatre pieds de hauteur. Ces réchauds étoient pleins de bouze de vache ſéchée au ſoleil, ſur laquelle on verſe de tems en tems de mauvaiſe huile à brûler pour entretenir le feu : ces flambeaux répandent une fumée & une odeur très-déſagréables, qui infectent les gens de la proceſſion.

Entre ces deux files de flambeaux étoit la muſique : muſique la plus ſinguliere qu'on puiſſe ſe figurer; compoſée d'une quantité étonnante d'inſtrumens du pays; c'eſt-à-dire de tam-tam, de cornets ou buccins, & de trompettes; on voyoit deux rangées de muſiciens de cette eſpece de quarante à cinquante chacune, & qui faiſoient un ſi grand tintamare qu'il eût été impoſſible à deux perſonnes à côté l'une de l'autre de s'entendre parler : marchoient enſuite deux bannieres; la premiere repréſentoit S. Ignace;

celle qui ſuivoit étoit l'image de la ſainte Vierge : à la ſuite de ces deux bannieres, toujours entre les deux files de flambeaux, marchoient deux autres longues files de pavillons de différentes couleurs ; c'étoient de longs bambous, & l'on avoit attaché, à l'extrêmité de chacun, une eſpece de pavillon à gueule.

A la ſuite de tout ce cortege venoient deux eſpeces de chapelles ou d'oratoires à colonnes dorées, & ornées de guirlandes de fleurs ; ces chapelles renfermoient, l'une ſaint Ignace, l'autre la ſainte Vierge. Elles étoient portées ſur les épaules d'une quantité étonnante de Malabares, & beaucoup plus qu'il n'en falloit pour porter ces chapelles ; mais chacun vouloit ſans doute avoir part à l'honneur de toucher au moins les bras qui ſupportoient les oratoires : il y avoit à cette proceſſion beaucoup de confuſion. Après tout ceci venoit la croix ; les miſſionnaires la ſuivoient ; l'officiant étoit en chappe, & il fermoit la marche ; ils chantoient les litanies de la ſainte Vierge : mais on eût dit que c'eût été une autre proceſſion d'un culte différent ; car il n'y avoit

perſonne à celle-ci ; la croix étoit preſque ſeule, n'étant accompagnée que des miſſionnaires & de quelques aſſiſtans. Toute la foule des Malabares, comme on les nomme, étoit à la proceſſion, ſi cette expreſſion, que je n'emploie que pour me faire entendre, peut m'être permiſe. Il ſembloit que ces peuples ne faiſoient pas une grande attention au ſigne auguſte de notre rédemption, quoique les miſſionnaires ne ceſſent de le leur mettre continuellement devant les yeux.

Une derniere eſpece de cérémonie pratiquée par les Indiens, & qui tient à leur préjugé de religion, eſt l'uſage dans lequel ils ſont d'aller dans les étangs, dans les rivieres & dans la mer, pendant les éclipſes de ſoleil & de lune ; là, dans l'eau juſqu'à la ceinture, ils pouſſent des cris, font des hurlemens & des prieres, pour tâcher de délivrer celui de ces deux aſtres, du ſoleil ou de la lune, qui eſt en peine. Le Brame chargé de calculer les éclipſes qui doivent arriver chaque année, ne manque pas de publier les réſultats de ſes calculs, & les peuples ont grand ſoin de ſe rendre ſur le

bord de l'eau à l'heure indiquée. C'étoit pour la même cause que je vis passer sous les murs de mon observatoire, le 23 décembre 1768, pendant l'éclipse de lune, une foule d'Indiens qui alloient à la mer rendre le ciel témoin de leurs extravagances. Mais la fable qui m'a été racontée à ce sujet, est d'autant plus digne de remarque qu'elle pourroit bien avoir rapport à celle de Tantale, que Pindare, Didyme & Tsersès accusent d'avoir dérobé le nectar & l'ambroisie à la table des dieux pour en faire part aux mortels. (*)

On trouve dans MM. l'abbé Bannier & le Mascrier cette fable, à peu près telle qu'on me l'a racontée à la côte de Coromandel; elle y est sous deux formes un peu différentes, ce qui fait voir que la même fable peut être différemment racontée par les différentes provinces d'un même état. Je vais la rapporter ici, pour mieux faire voir la ressemblance que j'ai cru appercevoir entre cette fable & celle de Tantale.

Le nectar est certainement l'amortam des

(*) Voyez Pausanias dans son *Voyage de la Phocide*, tome II, p. 383, *note*. Traduction de M. l'abbé Gédoyn.

Indiens : or, l'amortam eſt une eſpece de beurre excellent & délicieux, dont les dieux ſont très-friands, qui garantit de la ſoif, de la faim, de la laſſitude, &c. & même de la mort. Ce beurre ſe forme dans la mer de lait, une des ſept qui ſont, ſelon ces peuples, dans le monde que nous habitons ; mais il n'eſt point aiſé de tirer ce beurre de cette mer, & cela donna beaucoup de peine aux dieux.

Ce fut Vichnou & Eſwara qui entreprirent un jour cette grande opération ; ces dieux convoquerent donc les anges & les démons, afin de ſavoir d'eux ce qu'il y avoit à faire pour avoir de l'amortam : il n'y eût qu'un ſeul avis dans le conſeil ; on convint qu'il falloit apporter dans la mer une haute montagne d'or appellée *Merouva* ſelon les uns, & *Margamerupàrruvadam* ſelon les autres, c'eſt-à-dire, montagne d'une hauteur & d'une grandeur immenſe. Le haut de cette montagne touche le ciel empyrée, & le bas deſcend juſqu'au-deſſous de l'abyme : auſſi le tranſport de cette montagne coûta des peines & des travaux infinis ; mais enfin l'on en vint à bout. Il

avoit auſſi été arrêté que l'on tourneroit cette montagne comme le tourneur fait un morceau de bois, & qu'au lieu de corde on emploieroit le grand ſerpent Séja. Les anges & les démons furent employés par Vichnou à tourner cette montagne. Pendant qu'ils y étoient occupés, dit la fable, il parut des prodiges; entr'autres un poiſon ſi venimeux, que ſon apparition fit craindre pour tous les mondes. Eſwara l'avala, mais il lui reſta dans le goſier; d'où le ſurnom de *Nile canta* ou *Goſier noir* lui fut donné. Enfin parut l'amortam, qui eſt un breuvage comme du lait.

L'amortam étant trouvé, Vichnou fit ceſſer le travail, & pour ſoulager les anges & les démons de la peine & de la laſſitude qu'ils avoient eues, il les fit ranger ſur deux lignes, afin de leur donner à boire de cette liqueur que leur travail avoit procurée.

Il en fit d'abord goûter aux anges; mais il voulut uſer de fineſſe avec les démons, en cherchant à les tromper; & ne voulant pas qu'ils fuſſent immortels, il leur donna une liqueur différente de l'amortam. Deux de ces démons, nommés *Ragou* & *Ketou* s'étant doutés du tour de Vichnou, change-

rent adroitement de place avant qu'on fût venu à eux, & allerent se placer dans le rang des anges. Vichnou y fut trompé; *Ragou* & *Ketou* eurent de l'amortam & le bûrent.

Le soleil & la lune s'apperçurent que ces deux démons avoient changé de place, ils en avertirent Vichnou; celui-ci sans hésiter leur coupa la tête, & cette tête fut immortelle, parce que l'amortam y resta & qu'il n'étoit point encore descendu dans leurs corps, qui finissoient, ajoute la fable, comme ceux des serpens.

Ces deux têtes, fort étonnées, commencerent à crier bien fort & à protester contre l'injustice de Vichnou. Pourquoi nous traitez-vous de la sorte? n'avons-nous pas travaillé comme les autres? ne devons-nous pas participer aux mêmes faveurs? sans nous auriez-vous l'amortam? Vichnou répondit que, puisque la chose étoit faite, ils seroient dorénavant sans corps, & que leurs têtes jouiroient, malgré cela, d'un plaisir aussi grand & aussi parfait que s'ils avoient un corps. Ces deux démons ont gardé une haine immortelle contre le soleil & la lune, & cette haine se réveille souvent. C'est par

une ſuite de cette haine qu'ils cherchent de tems en tems à les engloutir.

Mais ſi un tel malheur arrivoit, le monde ſe trouveroit privé pour jamais de la lumiere, & tomberoit dans une nuit éternelle: pour prévenir le déſordre qui s'enſuivroit dans la machine de l'univers, auſſi-tôt qu'un de ces démons s'élance ſur l'un ou l'autre de ces deux aſtres, tous les dieux accourent & s'entre-mettent pour appaiſer ce démon: de leur côté, les Gentils ſe plongent dans l'eau, s'humilient, ſe proſternent devant le démon; le prient avec ferveur pour obtenir de lui la délivrance de l'aſtre qu'il veut engloutir; ils accompagnent leurs prieres d'un torrent de larmes & d'un tintamare qui ne ceſſe que lorſque l'éclipſe eſt finie; pour lors ils penſent que le démon, touché par leurs cris & leurs prieres, a enfin lâché & laiſſé l'aſtre tranquille. Tel eſt le conte que l'on m'a fait à la côte de Coromandel, & dans lequel les Brames entretiennent les peuples: mais il contient certainement une allégorie dont il feroit très-curieux de ſavoir le ſens; car dans l'Inde, comme en Grece, tout eſt allégorie.

Cette fable a une autre verſion dans les

provinces feptentrionales de l'Indoftan; la voici en peu de mots, telle que me l'ont racontée les Tamoults. Vichnou voulant avoir de l'amortam, fit fon entreprife avec les dieux fans en parler aux géans, & fans fe fervir de leur miniftere; mais pendant que les dieux travailloient de leur côté à faire pirouetter la montagne, les géans, qui de tout tems ont été les ennemis des dieux, tiroient la couleuvre par le bout oppofé. L'effort fut fi violent de part & d'autre, que le monde en fut ébranlé; il s'affaiffa: or, Vichnou, craignant qu'il ne fût renverfé, fe métamorphofa fur-le-champ en tortue, & alla fe pofer fous le monde pour le foutenir; d'un autre côté, la couleuvre qui étoit à cent têtes fe fentant tiraillée par les deux extrêmités avec tant de violence, vomit tout d'un coup contre les géans un poifon fi fubtil que la plupart moururent fur-le-champ.

Cette aventure arriva aux géans par le pouvoir & par la permiffion de Vichnou. L'amortam parut enfin; & dans la crainte où fe trouva Vichnou que le refte des géans ne mangeaffent une partie de cet excellent beurre, il eut recours à un artifice qui réuf-

ſit à ſon gré. Rien ne lui étant impoſſible, il prit la forme d'une belle femme: les géans ne tarderent pas à devenir amoureux de cette femme; pendant qu'ils s'amuſoient avec elle, les dieux mangerent ou emporterent l'amortam; après quoi Vichnou diſparut, & laiſſa les géans dans la plus grande conſternation & le plus grand étonnement qu'on leur eût enlevé cette belle femme, & de ne plus voir le beurre divin, pour lequel ils s'étoient donné tant de mouvemens, croyant par-là y avoir le même droit que les dieux.

Après cela, Vichnou invita tous les dieux à un grand feſtin qu'il leur fit préparer: les géans n'eurent garde d'être invités. Ce feſtin fut très-ſomptueux & digne du dieu qui le donnoit; les viandes les plus exquiſes y furent ſervies; mais ce qu'il y eut de préférable à tout, fut une groſſe portion d'amortam qu'on avoit préparée pour chacun des conviés en particulier. La couleuvre Sexen fut de la fête, tant parce qu'elle eſt une des plus importantes divinités, que parce qu'elle avoit beaucoup contribué à faire le beurre divin. Or, la couleuvre ſe fit attendre, & vint plus tard que les autres; ne la

voyant point paroître, on prit enfin le parti de se mettre à table & de réserver à part la portion de la couleuvre.

Le soleil & la lune, qui ne se contentent pas d'être les plus brillans d'entre les dieux, qui sont encore les plus gourmands, selon les Gentils, mangerent promptement chacun leur portion, puis tomberent sur celle de la couleuvre; ils avalerent aussi bientôt sa portion. La couleuvre étant arrivée, & ayant trouvé sa portion mangée, sur-tout la portion de l'amortam sur lequel elle comptoit principalement, demanda qui lui avoit joué ce tour. Etant informée que c'étoit le soleil & la lune, elle fut outrée d'un procédé si mal-honnête de leur part; elle se mit dans la plus furieuse colere, & troubla toute la fête par le tapage qu'elle fit. Elle dit que le soleil & la lune avoient osé manquer de considération pour sa personne, & qu'ils l'avoient insultée : mais elle jura en même tems qu'elle les en feroit repentir, & que leur gourmandise leur coûteroit cher ; qu'elle trouveroit bien le moyen de les avaler l'un ou l'autre dans le tems où ils n'y penseroient point, & qu'ils se-

roient le moins ſur leurs gardes, &c.

On voit évidemment par ces fables, que l'amortam des Indiens n'eſt autre choſe que le nectar que l'on ſervoit à la table des dieux chez les Grecs. Si nous avions toutes les autres fables des Indiens, je ne doute pas qu'on n'y vît toute la mythologie des Grecs, &c. C'eſt là l'origine de la tête & de la queue du dragon, dont il eſt fait mention dans les anciens livres d'aſtronomie & d'aſtrologie, & auxquels on a ſubſtitué les termes de *nœud aſcendant & nœud deſcendant de la lune*.

La couleuvre, divinité des Indiens, l'eſt auſſi des Chinois. Quoique je n'aie point été à la Chine, je vais en rapporter un trait ſingulier que j'ai vu à Manille, & qui prouve la force du préjugé de religion des Chinois. Il y avoit encore à Manille, lorſque j'y étois en 1766, un fauxbourg appellé le *Parian*, uniquement compoſé de Chinois; ils y étoient depuis un très-grand nombre d'années, puiſque dans l'hiſtoire eſpagnole de Manille que j'ai traduite, je trouve les Chinois établis en cette ville dès le tems des premiers gouverneurs des Philippines; on les nomme *Sanglayés*, c'eſt-à-dire, mar-

chands. Ces Chinois avoient leur gouverneur pris parmi eux, un alcade Efpagnol auquel ils avoient affaire pour le temporel, une paroiffe & un curé dont ils dépendoient pour le fpirituel; le roi d'Efpagne ne les ayant, jufqu'à ce jour, fouffert aux Philippines qu'aux conditions qu'ils profefferoient la religion catholique.

La fête de faint Charles, qui arrive le 5 novembre, fut célébrée à Manille, en 1766, avec plus de pompe & d'appareil qu'elle n'avoit coutume de l'être. Les Indiens & fur-tout les Meftices s'empreffèrent le jour de cette fête de faire voir leur attachement pour S. M. C. auffi bien que les Chinois du Parian; ce qui occafionna plufieurs jours de *mogigangas*, c'eft-à-dire, de mafcarades ou de farces qui duroient depuis environ fept heures du foir jufqu'à neuf.

Les Chinois eurent leur jour marqué tout comme les autres. Mais leur divertiffement ne plut pas; il étoit fans doute tiré du fond de leurs mœurs, coutumes & croyances, fi différentes de celles des Européens, & de la nation chez laquelle ils étoient établis, qu'il n'eft pas étonnant qu'on n'y prît aucun

amuſement, quoique c'en fût un fort grand pour ceux de leur nation qui étoient préſens.

Le lieu où ſe paſſoient ces maſcarades eſt la grande place de Manille, vis-à-vis la maiſon du gouverneur, appellée le *palais*. Le gouverneur & toutes les perſonnes de ſa ſuite, l'audience royale, le clergé, la ville, &c. aſſiſterent à ces maſcarades dans les balcons du palais. Les Chinois parurent donc vers les ſept heures le 6 novembre, jour qui leur fut marqué pour leurs maſcarades; elle conſiſtoit en une cavalcade de chevaux de papier ou de carton, accompagnés de poiſſons faits de même matiere, & d'une couleuvre dont la tête étoit ſur-tout très-bien imitée: cette couleuvre n'avoit pas moins de quarante pieds de longueur. Les poiſſons & les chevaux n'avoient pas l'air moins naturel que la couleuvre. Les Chinois firent différentes ſortes de folies fort bizarres avec leurs poiſſons, & ſur-tout avec la couleuvre; ils la firent danſer & ſauter de mille manieres pendant long-tems; après quoi elle ſe repoſa; les poiſſons en firent autant: les chevaux eurent leur tour; ils firent différens exercices, ſans doute à

la façon de la Chine : le tout fut accompagné par une musique ou chant chinois fort baroque & des plus désagréables, quoique cadencé ou mesuré, & qu'ils exécuterent principalement devant la couleuvre, en lui faisant faire en même tems différens mouvemens très-singuliers. Tel fut à peu près le divertissement que donnerent à Manille les Chinois du Parian, en réjouissance de la fête royale : mais ce divertissement, loin de plaire au gouverneur, le révolta ; il n'y vit que superstition ; & ces peuples firent là, selon lui, un acte d'idolatrie, dans la représentation de la couleuvre, à laquelle ils sembloient, en effet, rendre un culte plutôt qu'ils ne songeoient à célébrer la fête royale.

Il y a bien de l'apparence que les danses, la musique & les paroles qu'on n'entendoit point, & dont les mouvemens qu'on faisoit faire à la couleuvre étoient accompagnés, se rapportoient à cette couleuvre comme objet du culte des Chinois. Le gouverneur, que je vis deux jours après, m'en parla dans ces termes ; & il se promettoit bien que la chose n'arriveroit point une autrefois.

C'est à peu près là tout ce que j'ai pû ap-

prendre ſur la religion des Indiens de la côte de Coromandel. Ceux qui ont été dans les provinces ſepentrionales, dans le Bengale, par exemple, pourroient en ſavoir davantage; mais ce beau & magnifique pays a beaucoup ſouffert depuis l'invaſion des Tartares. C'eſt bien dommage qu'un peuple ſi doux & ſi tranquille ſoit opprimé par cette nation ambitieuſe & barbare. Pour voir donc la gentilité dans tout ſon luſtre, il faudroit aller dans le Tanjaour. Ce royaume, dont le ſouverain eſt de la tribu des Brames, eſt une eſpece de jardin que fertiliſe le Colram, ſuperbe fleuve qui prend ſa ſource dans la chaîne des Gates. Les Mogols, qui ſe ſont ſucceſſivement emparés de l'Inde, & la font gémir ſous le poids de leur tyrannie, n'ont point encore pénétré dans le Tanjaour. Son roi ou raja, de caſte Brame, eſt ſur le trône par ſucceſſion, vraiſemblablement dès les commencemens de l'arrivée des Brames dans cette partie de l'Inde; car il y a bien de l'apparence que les Brames ont peu à peu uſurpé la ſouveraineté dans l'Inde. J'ai déjà dit que cette eſpece de tribu a joui dans tous les tems de la plus grande conſidération dans

le pays ; considération que lui a attiré sa profonde politique généralement pour toutes les affaires. Par-là, ils sont insensiblement devenus les ministres & les conseils des princes Indiens, & même des gouverneurs ou Nabads Mogols ; & cela a été de tout tems. Néarque, cité par Strabon, dit que les Bracmanes demeuroient dans les villes, suivoient les rois, & leur servoient de conseils, &c.

Il seroit fort intéressant de savoir l'époque à laquelle ces Brames, après être venus à bout de faire renverser le culte de Baouth, & de faire recevoir leur religion par le roi de Tanjaour, se seront, après cela, par ruses & par leur politique, emparés du trône pour y mettre un roi pris de leur tribu ; car il est très-vraisemblable que c'est aussi l'époque de la chûte du commerce des Chinois à cette côte. Le nouveau roi, comme Brame, conservant une haine de religion contre les restes de Baouth, aura enfin chassé les Chinois de Negapatnam, terrein faisant partie de son domaine. Quoi qu'il en soit, il est certain que cette partie de l'Inde n'a eu aucune part aux révolutions & au malheur des guerres occasionnées par l'ambition des Tartares. Ce seroit

donc dans cette partie de l'Inde que les voyageurs philosophes trouveroient à satisfaire leur curiosité, plus que par tout le reste du pays opprimé par les Mogols.

Outre la tyrannie du gouvernement Mogol, les dissensions continuelles qui regnent entre les princes de cette nation, qui sont presque toujours en guerre les uns contre les autres, font que l'Inde a un germe de guerre intestine qui s'allume de tems en tems dans quelque province, qui mine & ruine insensiblement le pays; & depuis que les Européens s'y sont mêlés, ils n'ont fait qu'en accélérer la ruine, comme je l'ai déjà dit.[1]

Il me reste à parler de deux actes extérieurs de piété, que les Indiens exercent par le même principe de religion qui les anime en tout: ce sont les chauderies & les derniers devoirs qu'ils rendent aux morts.

Les chauderies, dans l'Inde, me paroissent répondre aux caravanserais de Perse; c'est-à-dire, que les chauderies sont des especes d'hôtelleries ou de retraites établies pour l'usage des voyageurs. Elles sont de la plus grande commodité; presque généralement bâties, sur-tout les grandes, sur le bord

d'un étang, entourées de taupes (*) plus ou moins grandes, où l'on peut ſe mettre à l'ombre. Les étangs qui tiennent aux chauderies ſont pareillement environnés d'arbres, pour procurer de l'ombre & du frais aux paſſans.

Le corps de la chauderie eſt diſtribué en petits appartemens voûtés, dont les murs ſont fort épais, avec des galeries; ce qui, joint aux arbres qui l'environnent, garantit beaucoup de la chaleur. Les voûtes, les ceintres des ouvertures deſtinées aux portes & aux fenêtres, ſont d'architecture gothique, avec de petits ornemens dans le même goût.

Ces chauderies ſont des œuvres de piété de gens riches; elles portent ordinairement le nom de la perſonne qui a fait les frais de la faire bâtir: cette même perſonne y entretient à ſes frais un Indien ou Brame, dont l'unique occupation eſt de donner à boire aux paſſans; cet Indien va chercher l'eau à l'étang voiſin, la garde dans des pots qu'il a dans

(*) On appelle *taupe*, dans l'Inde, un jardin ou un terrein plus ou moins grand, planté d'arbres aſſez près les uns des autres pour que les branches des têtes s'entrelacent les unes dans les autres, de façon qu'elles ſoient impénétrables aux rayons du ſoleil. J'aurai occaſion de parler plus d'une fois de ces *taupes*.

ſon petit appartement, & donne à boire à tous ceux qui ſe préſentent pour lui en demander.

Ces lieux de repos ſont très-multipliés dans l'Inde ; il eſt rare qu'on faſſe une demi-lieue ſans rencontrer une chauderie : ce qui eſt de la plus grande commodité pour les voyageurs, qui trouvent un aſyle contre l'ardeur du ſoleil, & où ils peuvent prendre le repos qu'ils deſirent. Si par la longueur du tems une chauderie vient à tomber en ruine, jamais elle n'eſt relevée ; les fondemens, quand même ils ſeroient bons, reſtent là, & ſont abandonnés ; mais il s'éleve bientôt aux environs une nouvelle chauderie. De cette façon les enfans n'entretiennent point la fondation de leurs peres : ils l'abandonnent ; & ſoit vanité & oſtentation, ſoit que ce ſoit un autre motif qui les anime, les enfans font bâtir tout près de là une nouvelle chauderie. Attenant aux chauderies, on trouve un bazard (marché) où l'on vend ſur-tout du riz, des fruits, du ſucre, &c.

On va preſque toutes les années de Pondichéry, en ſociété & en partie de plaiſir, paſſer pluſieurs jours dans quelques-unes de

de ces chauderies. L'on peut donc ne point avoir à soi de maison de campagne à la côte de Coromandel ; les chauderies vous en servent si vous voulez. L'on a par ce moyen autant de maisons de campagne, à plusieurs lieues à la ronde, qu'il se trouve de chauderies dans le canton qu'on habite. On peut choisir le quartier le plus agréable, celui qui plaît le mieux, où la campagne offre plus de délassemens & de charmes ; & au lieu de deux à trois jours, y rester un ou plusieurs mois.

Il n'est donc question que de s'emparer d'une chauderie, prendre les logemens les plus convenables, y transporter son ménage & y rester tout le tems que l'on veut. Il n'y a ni portes ni fenêtres à ces bâtimens, vous n'en avez pas besoin ; on n'y trouve point de lits, votre palanquin vous en sert. Je l'ai déjà dit, & je prie qu'on me pardonne la répétition, l'Inde est peut-être l'unique pays sur la terre, où il soit possible de mieux se procurer ses aises, où il y ait plus d'attraits & de charmes, & où le peuple soit en même tems plus doux, &c.

Les funérailles des Gentils varient un peu

ſelon les provinces; l'uſage cependant eſt aſſez général de brûler les corps : c'eſt celui des Indiens de la côte de Coromandel, excepté qu'on enterre les enfans. Je n'ai point vu de funérailles d'aucun Indien qui fût riche; il en coûte ſans doute beaucoup à ceux-ci pour être brûlés, à cauſe des parfums qu'on répand dans leur bûcher. Les riches, dans tous les pays, ne font les choſes qu'à grands frais; mais j'ai vu brûler pluſieurs corps de gens pauvres; les frais n'alloient pas à quatre ſols de notre monnoie; les corps étoient cependant auſſi bien brûlés que ſi l'on y eût employé une corde de bois : voici comme s'y prennent les Indiens.

Ils creuſent une foſſe dans laquelle le mort puiſſe tenir, foſſe qui n'a guere plus d'un pied de profondeur; ils y étendent le mort enveloppé dans un vieux morceau de toile; ils le couvrent de paille, & par-deſſus la paille ils mettent une couche de pluſieurs mottes de bouze de vache les unes ſur les autres, bien ſéchées au ſoleil; ils recouvrent enſuite le tout d'une autre couche, épaiſſe de quelques pouces, d'une terre graſſe &

argilleuſe détrempée, & ils en forment une tombe. Le mort eſt donc enfermé comme dans une eſpece de tourtiere ou de four bien clos; après cela, ils mettent le feu tout autour à la paille & aux mottes qui débordent la tombe: le feu ſe concentre dans cette tombe & ſe conſerve environ trente heures, au bout deſquelles le mort eſt tout-à-fait conſumé; on ne trouve à la place qu'un peu de cendres, & quelquefois des fragmens d'os qui ne ſont pas entiérement réduits en cendre; mais ceux que j'ai trouvés au bout de ce tems ſe briſoient aiſément ſous les doigts.

Les Indiens de Pondichéry ont tous leurs cimetieres hors les murs de la ville, au milieu de la campagne, marqués par un petit foſſé; & chaque tribu a ſon cimetiere à part. Les Gentils font leurs cérémonies ſur le ſoir. J'ai ſouvent aſſiſté, par curioſité, à ces cérémonies funéraires; j'en ſuis toujours revenu édifié de la décence que j'y ai vue: l'amour de l'humanité m'arrache ici cet aveu ſincere au milieu d'une capitale, où les convois des pauvres, c'eſt-à-dire, de ceux qui n'ont pas le moyen de payer un cortege;

ont toujours excité en moi des ſentimens bien différens de ceux que les funérailles des Gentils y avoient fait naître. Ces funérailles n'auroient rien de triſte, ſans deux trompettes qui précedent le corps, longues de huit à dix pieds, & qui rendent un ſon ſi lugubre qu'elles répandent la terreur dans le fond de l'ame ; elles ſonnent de tems en tems, un inſtant ſeulement, & l'une après l'autre, en ſe répondant. Ces deux inſtrumens à vent ne rendent qu'un ſon unique, & ſont accordés à la ſeconde mineure l'un de l'autre : ainſi l'un ſonnant l'*ut* naturel, le ſecond ſonne le *ſi* naturel immédiatement au-deſſous. L'Indien qui tient le premier inſtrument entonne l'*ut*, & le prolonge en renforçant le ſon pendant environ cinq ſecondes ; le ſecond reprend & ſonne le *ſi* de la même maniere : on entend avec cela un bruit confus de quantité de petits tambours qui précedent. Le corps eſt porté dans un palanquin, ayant la face découverte, eſcorté de toute la famille. Ceux qui ne peuvent avoir de palanquin, ſont portés dans un doulis, eſpece de large ſac pointu par les deux bouts, & attaché par ces deux bouts à un bâton ou bambou tout droit.

Lorſque le corps eſt arrivé auprès de la foſſe, les trompettes ſonnent pour la derniere fois; elles forcent en enflant inſenſiblement le ſon; puis diminuant peu à peu & par degrés, elles ceſſent tout-à-fait: ce qu'elles répetent trois fois, après quoi on met le mort dans la foſſe. On apporte du riz, dont on met deux à trois poignées avec le mort, & on acheve les funérailles comme je viens de le dire.

Les gens riches font ramaſſer les cendres du corps & les enferment dans des urnes: ils les envoient jeter dans l'eau du Gange. Tout le monde ſait la vénération que les Indiens ont pour ce fleuve; la ſainteté de ſes eaux eſt en ſi grand renom, qu'on les porte à pluſieurs centaines de lieues à la ronde. A Pondichéry, qui eſt à trois cents lieues de l'embouchure du Gange, j'ai vu des Brames qui, ſuivis de leurs femmes, alloient de maiſon en maiſon offrir cette précieuſe marchandiſe; elle eſt contenue dans de petits pots de terre exactement fermés: ils portent ces pots aux deux bouts d'un bâton, auxquels pendent ſix petites cordes où ils ſont attachés. Ces Bramines font avec

cette charge trois à quatre cents lieues par pure dévotion, ne vivant que d'un peu de riz & de lait.

Je finirai ce chapitre en rapportant un trait de crédulité du peuple de l'Inde, que l'on pourroit comparer à cet égard au peuple d'Europe. Les Indiens font quelquefois des prédictions, comme on en voit dans nos almanachs de Liege & autres de ce genre. Voici la traduction d'une de ces prédictions, telle qu'elle m'a été adressée de Karical à Paris par M. de Willems, qui y fut envoyé pour commander vers le tems que je quittai Pondichéry pour repasser en Europe.

Traduction de la prophétie des Malabares (Tamoults), à l'occasion de leur fête du pongol, *pour l'année* 1771.

Le soleil a deux fils, nommés *Emada-Rusya* & *Chumé-Soura*; & sept filles, nommées *Gloré*, *Denangansié*, *Magadancé*, *Manda*, *Mandacinié*, *Misiré* & *Radyasié*, dont la quatrieme est apparue actuellement: elle a quatre visages, quatre nez, huit yeux, huit mains, huit oreilles; ses oreilles sont grandes, ses levres pendantes & ses sourcils

dressés; il lui sort du feu des yeux & de la fumée des narines; elle a deux jambes: sa hauteur est de trente lieues, & sa largeur de dix-huit.

Elle paroît sur un éléphant; ce qui annonce guerre parmi les nations.

Elle paroît comme plongeant dans le jus des feuilles de *margosier*; ce qui n'est pas bon pour le genre humain.

Elle paroît en habit noir; ce qui annonce peur pour le diable.

Elle paroît barbouillée avec de la gomme moulue au lieu de *sandal*; ce qui signifie malheur pour les femmes mariées.

Elle paroît dans des joyaux faits d'yeux de chat; ce qui annonce malheur pour les joailliers.

Elle paroît décorée de fleurs de *mougry*; ce qui signifie malheur pour ceux qui jouissent quand ils veulent d'un profond sommeil.

Elle paroît ayant un chauderon de plomb dans la main; ce qui annonce malheur pour les chauderonniers en cuivre.

Elle paroît comme buvant du lait; ce qui signifie malheur pour les bestiaux.

Elle paroît mangeant du fruit nommé

malsaw; ce qui annonce épouvante parmi les gens pour la petite vérole.

Elle paroît avec une arme nommée *foula*, & une lance à la main; ce qui signifie encore guerre parmi les nations.

Elle paroît avec un parasol d'or; ce qui signifie encore malheur pour ceux qui trafiquent en or.

Elle paroît fumant une pierre qui se trouve dans le ventre des bœufs; ce qui annonce malheur pour les petits enfans.

Elle paroît sous la forme d'un homme; ce qui signifie encore malheur pour le genre humain.

Elle paroît comme se couchant & fort étonnée, signifiant épouvante parmi les gens.

Elle paroît allant du nord-est au sud-est, ce qui annonce manque de pluie dans cette derniere partie; & comme le mois commence un mercredi, c'est signe de malheur pour les Bayaderes.

Un chacun éprouvera tout ceci depuis le mois de janvier jusqu'au mois de mars.

Cette prophétie, & plus exactement prédiction, doit paroître bien ridicule à mes

lecteurs ; mais celles de nos almanachs le sont-elles moins ?

Au surplus, cette prophétie me fournit l'occasion de faire quelques remarques, car ici le soleil a deux fils ; le soleil chez les Grecs en avoit deux. Le soleil chez les Malabares (Tamoults) a sept filles ; ne seroient-ce point les sept Pléïades, filles d'Atlas ? J'ai déjà dit, & je le répete encore, que je croyois, avec M. Holwell, que les dieux des Grecs étoient venus de l'Inde ; j'ai remarqué aussi que le nectar des dieux Grecs n'étoit autre chose que l'amortam des dieux Indiens. Parmi trente dessins que j'ai des dieux Indiens, qui m'ont été donnés par mon interprete *Maleapa*, & qui ont été faits par des Indiens même, je trouve un nommé *Manmaden* ou *Cupidon* ; un autre dessin représente sa femme *Rati* ; j'y trouve pareillement une autre divinité nommée *Yenien* ou *Pluton* ; j'y trouve enfin un dieu *Varrona*, dieu qui préside au tonnerre & à la pluie. Le premier volume des *Cérémonies religieuses* parle de cette divinité sans en donner la figure. Un cinquieme est sans nom ; mais il me paroît ne devoir être autre

chose que *Janus*. Toutes ces divinités sont représentées avec leurs attributs particuliers. Mes autres dessins sont sans titre, & mes interpretes n'ont pu m'en donner d'explication, excepté les neuf incarnations ou métamorphoses de Vichnou, qu'il est aisé d'y reconnoître; quoiqu'elles soient un peu différentes de celles que l'on trouve dans la *Chine illustrée* du P. Kircher, & dans les *Cérémonies religieuses* de MM. l'abbé Bannier & le Mascrier. Mais j'ai cru que le public ne seroit pas fâché de voir ici l'idole la plus singuliere que j'aie parmi mes dessins; c'est peut-être la plus singuliere de toutes celles qui nous sont venues de l'Inde depuis que nous la fréquentons. Cette figure est certainement mystérieuse & allégorique, comme étoit celle de *Janus*, qui ayant deux visages, marquoit la connoissance du passé & de l'avenir. L'idole Indienne doit être douée d'une intelligence bien supérieure à celle de *Janus*, puisqu'elle a trente-six têtes, formant trois étages ou trois rangs les uns au-dessus des autres : chaque rang est composé de douze têtes; une plus grosse que les autres occupe à peu près le milieu de

chaque rang, cinq plus petites ſont à ſa droite & ſix pareilles ſont à ſa gauche. Cette idole, avec ces trente-ſix têtes, n'a cependant que deux bras & quatre mains. Cette ſingularité ne m'a pas paru annoncer un pouvoir proportionné à l'intelligence qu'annoncent les trente-ſix têtes. Les Brames de la côte de Coromandel n'entendent peut-être plus eux-mêmes le ſens de l'allégorie cachée ſous cette figure.

CHAPITRE III.

Sur quelques points de l'aſtronomie des Indiens de la côte de Coromandel. (*)

AVANT que d'entrer en matiere ſur l'aſtronomie des Brames, je dois apprendre à mes lecteurs, par quel moyen je me ſuis procuré leurs méthodes aſtronomiques; on ſera d'autant plus curieux ſans doute de le ſavoir, que j'ai déjà inſinué que les Brames ne ſe communiquent point aux étrangers,

(*) Une partie de ce diſcours a été lue à la rentrée publique d'après pâques, le 21 avril 1773.

& ne cherchent point à rien apprendre d'eux.

J'avois lu, avant mon départ, dans plusieurs célebres voyageurs françois, qu'ils avoient été témoins de prédictions fort exactes d'éclipses de soleil & de lune par les Indiens. Depuis sept ans que j'étois dans les mers de l'Inde, toutes les personnes qui avoient été à Pondichéry, & que je voyois journellement, m'avoient tant parlé des calculs des Indiens sur ces phénomenes, elles m'avoient débité tant de merveilleux sur la prétendue exactitude avec laquelle ils rencontroient juste, que mon premier soin fut, en arrivant à Pondichéry, de m'informer de ce fait.

J'appris que ce calcul étoit un secret renfermé dans la caste des Brames, un secret qui faisoit partie de ceux de leur religion, dont les Brames seuls étoient les dépositaires; & que personne, autre que ces philosophes, ne pouvoit se mêler de ces calculs. On m'assura même que tous les Brames ne possédoient pas ce secret; que dans tout l'Indostan il n'y en avoit qu'un très-petit nombre qui sût faire ces sortes de calculs; que cette science étoit dans leur famille de pere

en fils, sans être passée chez les autres familles Bramines.

Ces Brames sont chargés, par les princes du pays, de faire les calculs astronomiques concernant le calendrier indien. Ils ont, pour les payer de leurs peines, quelque petite portion de terre que ces princes leur ont abandonnée, avec le secours de laquelle ils vivent. Outre ce modique revenu, ces Brames, après avoir composé leur petit almanach, ont des gens qui en tirent des copies & les distribuent dans tout le pays soumis à l'obéissance du prince : l'argent qui provient de cette vente, rentre dans les mains du Brame ; la sûreté du débit est fondée sur la superstition des Indiens touchant la cause des éclipses.

D'anciens missionnaires me dirent aussi qu'ils savoient que les peres Jésuites avoient envoyé autrefois à M. de la Hire les principes qui servoient aux Brames à faire leurs calculs sur les éclipses de soleil & de lune ; que ce célebre astronome avoit répondu aux Jésuites, que ces calculs étoient exacts, mais qu'il étoit trop âgé pour examiner la théorie sur laquelle ils étoient fondés. Si cela étoit

vrai, on auroit trouvé ces élémens à la mort de cet académicien; mais je ne me rappelle pas d'en avoir jamais entendu parler. La façon dont on m'a assuré & qu'il m'a paru que ces peres sont regardés par les Brames, ainsi que tous les autres missionnaires, me fait penser que cette anecdote n'est pas vraie; ou du moins, que les Jésuites; supposé qu'ils eussent en effet envoyé cette méthode à M. de la Hire, ne la tenoient pas des Brames. Ces Brames ont en effet un intérêt particulier à garder leur secret; & cet intérêt, joint à celui de leur religion, fait qu'ils ne se communiquent que très-difficilement aux Européens. D'autres personnes me dirent encore, comme une chose certaine, que le manuscrit touchant ces calculs devoit être à la bibliotheque du roi, mais que les nombres en étoient défigurés, & que de plus, il étoit en Jalenga. Si le fait est, qui pourra traduire ce manuscrit? & quand il seroit traduit, à quoi pourroit-il servir?

Ces différens rapports ne firent qu'augmenter ma curiosité; je ne fus pas longtems sans trouver l'occasion de la satisfaire. Le sujet de mon arrivée à Pondichéry s'é-

tant répandu dans le pays ; on y débita que le roi de France avoit envoyé à Pondichéry un astronome pour observer une étoile qui devoit paroître en 1769 ; & qui devoit faire tomber une pluie de feu sur la terre. Cela ne manqua pas de m'attirer beaucoup de curieux, & entr'autres plusieurs Brames, entre les mains desquels je vis un petit livret fait de feuilles de palmier, qu'ils me dirent être leur almanach ; mais ils avouerent en même tems qu'ils n'étoient que les colporteurs. Je reçus aussi la visite, comme je le dirai ci-après, du Brame de Tirvalour.

Un Tamoult chrétien, entendant & parlant bien françois, & qui avoit fait ses études aux Jésuites, dans l'intention d'entrer dans la société, homme d'esprit & curieux, vint me trouver des premiers & m'offrir ses services. Il s'étoit marié, & par-là il avoit renoncé à entrer dans la société des Jésuites. Je lui fis beaucoup de questions sur le calcul des éclipses ; il me dit qu'il entendoit un peu la langue des Brames, & qu'il avoit trouvé le moyen d'en tirer quelque chose, à l'aide de quelques manuscrits qu'il avoit eu l'adresse d'avoir entre les mains, & qu'il

renfermoient les calculs de quelques éclipſes ; mais que, n'ayant pas cru poſſéder encore en entier leurs méthodes, il avoit eu recours à un Indien qui étoit fort au fait de ces calculs. Cet Indien ayant des parens puiſſans auprès d'un prince du pays, apprit, quoique ſecrétement, le calcul des éclipſes du Brame même chargé du calendrier ; mais cet Indien faiſoit ſes calculs ſans les entendre.

La langue Brame eſt une langue particuliere, que très-peu de monde entend. Pour la facilité de leurs opérations aſtronomiques, les Brames les ont miſes en vers ; chaque terme eſt un terme composé, & a beſoin d'explication pour être compris : par ce moyen les Brames ne ſont entendus de perſonne, ou au moins ne le ſont que de très-peu de monde.

Le Brame qui avoit enſeigné cet Indien, s'étoit donc réſervé le ſecret des termes, de façon que celui-ci faiſoit machinalement ſes calculs ſans les entendre ; il trouvoit des réſultats & ne ſavoit pas ce qu'ils ſignifioient. Par exemple, dans les éclipſes de lune, les Brames ont donné à l'argument de latitude, le nom de *patona Chandren*, c'eſt-à-dire, *la*

lune

lune offensée par le dragon; ce mot étant composé de *pat*, serpent; *ona*, offenser; & *Chandren*, lune. Or, le problême consiste à trouver ce *patona Chandren*; l'Indien en question le trouvoit très-bien, mais il n'entendoit point le mot *patona Chandren*, bien loin qu'il sût que ce fût la distance de la lune à son nœud, & ainsi du reste.

Cet Indien avoit amusé mon Tamoult pendant près de deux ans; mais celui-ci curieux d'apprendre, tenoit bon & ne se rebutoit pas: par ce moyen, il attrapoit toujours quelque chose à cet Indien. A la fin, cependant ils se brouillerent; mais alors mon Tamoult avoit à peu près, à ce qu'il me dit, toute la méthode de l'Indien.

Or, *Nana Moutou*, c'est le nom de cet Indien, ignorant que son disciple étoit déjà venu chez moi, vint me voir, suivi d'un interprete, qui me dit que la personne qui l'accompagnoit, savoit calculer les éclipses, & qu'il ne tenoit qu'à moi d'en faire l'essai. Il n'y avoit pas plus de huit jours que j'étois à Pondichéry. Je lui proposai de calculer devant-moi l'éclipse totale de lune du

mois de décembre 1768; il me promit de revenir & de faire ce calcul en ma présence. Il ne manqua pas à sa parole; il revint le lendemain matin avec un petit paquet de feuilles de palmier & un sac de cauris (espece de petit coquillage); il s'assit par terre; & en maniant ces cauris avec une vîtesse singuliere, & en consultant de tems en tems son petit livret, il me donna toutes les phases de l'éclipse en moins de trois quarts d'heure. Je confrontai ce calcul avec celui des Ephémérides, & j'y remarquai assez de conformité pour me faire admirer la méthode de cet homme. Lui ayant encore donné d'autres éclipses à calculer, il ne fit pas plus de façon pour celles-ci qu'il n'avoit fait pour la premiere.

Le Tamoult qui avoit appris de cet homme avec tant de peine, m'engagea de lui proposer de m'enseigner sa méthode, afin de voir s'il ne manquoit rien à celle qu'il avoit eue de lui; car il m'avoua qu'il n'en avoit pas encore fait d'essai complet. J'en parlai à l'Indien, qui me répondit qu'il le feroit volontiers; & lui ayant demandé combien de tems il me faudroit pour apprendre à cal-

culer une éclipſe de lune, il me répondit, avec un air d'amour-propre, que ſi j'avois des diſpoſitions, j'en pourrois venir à bout en quatre mois, en travaillant beaucoup; mais il me recommanda bien ſtrictement le ſecret, en ajoutant qu'il avoit déjà enſeigné quelque choſe ſur les éclipſes à un Malabare qui en avoit abuſé; que pour tout l'or du monde il n'enſeigneroit pas davantage à cet homme. Là-deſſus je lui promis tout ce qu'il voulut, tant j'étois impatient d'apprendre; enfin nous fixâmes un tems dans la journée, qui fut quatre heures & demie du ſoir, heure à laquelle il s'engagea de venir m'enſeigner ſa méthode.

Les deux ou trois premieres leçons allerent aſſez bien, à cela près que ni lui ni ſon interprete ne pouvoient me donner l'explication d'aucun terme. Ce fut de cette façon, que m'ayant donné les douze ſignes du zodiaque en langue Brame, ils ne purent jamais me dire ce qu'ils ſignifioient. Lorſque nous fûmes au lieu du ſoleil, il ne me fut plus poſſible de rien comprendre à ce qu'il me diſoit, ſoit qu'il ne pût pas s'expliquer ſoit que ce fût une malice de ſa part. Je chan-

geai de trois interpretes ſans avancer davantage; j'étois déjà rebuté, & je déſeſpérois de pouvoir rien tirer de cet homme. Je mandai dans ce moment mon Tamoult, je lui fis part de mes difficultés, il m'en fit ſortir fort promptement.

Après cela, l'autre étant venu à ſon heure ordinaire, je lui dis qu'à force de méditations, j'avois enfin compris ce qu'il m'avoit enſeigné, & que j'étois en état de paſſer au lieu de la lune; mais lui, dont le but étoit vraiſemblablement de m'amuſer, me conſeilla de calculer un grand nombre de lieux du ſoleil, pour être, me diſoit-il, plus au fait du calcul, & plus en état encore de paſſer au lieu de la lune: ne l'ayant pas voulu, impatient que j'étois d'en venir aux éclipſes, nous paſſâmes enfin à la lune. Ce fut ici où les difficultés redoublerent. D'abord il me dicta tous les nombres avec une patience & un ſang-froid que j'admirois; nous les repaſſâmes & les collationnâmes pluſieurs fois, ce qui nous prit deux à trois leçons ou ſéances très-longues. Quand ce vint aux calculs, il n'y eut plus moyen d'avancer. Je demandai encore une fois mon Tamoult; il vint,

& il me fut d'un très-grand ſecours. Je reconnus ici la vérité de ce qu'il m'avoit avancé touchant ce qui lui étoit arrivé avec cet Indien, n'ayant pu venir à bout de lui qu'avec une patience ſinguliere; encore il ne fût pas venu à ſon but, s'il ne lui eût, par ſubtilité, enlevé quelques-uns de ſes calculs.

Je vis que cet homme avoit envie de tenir vis-à-vis de moi la même conduite, & je n'avois pas deux ans de mon tems à lui donner. Nous réſolûmes donc, le Tamoult & moi, de nous en tenir aux nombres qu'il m'avoit donnés, & de vérifier s'ils étoient conformes à ceux qu'il avoit eus de lui; c'eſt ce que nous fîmes avec le plus grand ſoin & la plus grande attention. Ce Tamoult vint pluſieurs fois chez moi pour cet effet, mon Indien venoit auſſi à ſon heure ordinaire; mais il ne faiſoit que m'amuſer, & je le laiſſois faire.

Il y avoit près d'un mois que cet Indien exerçoit ainſi ma patience; je ne pus tenir plus long-tems: lorſque nous fûmes certains, mon Tamoult & moi, de l'exactitude des nombres que cet Indien nous avoit donnés à l'un & à l'autre, je congédiai celui-ci, en

lui disant que je ne voulois pas continuer, parce que je voyois qu'il cherchoit à me tromper. Il ne s'en excusa pas trop ; & en effet cet homme ne cherchoit qu'à gagner du tems. Sachant la considération dont je jouissois auprès du gouverneur & du conseil supérieur de Pondichéry, il me pressoit continuellement de lui obtenir une petite portion de terre aux environs de Pondichéry pour lui aider à subsister : je la demandai, & on me la promit. Je l'avois en conséquence assuré qu'il auroit ce qu'il demandoit avec tant d'instance ; mais je lui dis en même tems que j'exigeois de lui, pour reconnoissance, qu'il ne me cachât rien de sa méthode. Il me quitta avec le même sang-froid qu'il m'avoit apporté la premiere fois qu'il vint chez moi ; peut-être pensa-t-il que je pourrois le tromper ; peut-être avoit-il appris ma liaison avec le Tamoult, & peut-être aussi ne me trouvoit-il pas assez de dispositions. Quoi qu'il en soit, le Tamoult ayant pris sa place, & étant par ce moyen devenu mon maître, me donna la méthode de se servir des nombres que j'avois ; lui & moi nous en fîmes sur-le-champ l'application à

l'éclipſe du 23 décembre 1768, en calculant ſéparément cette éclipſe, & en confrontant nos calculs les uns avec les autres, & enfin avec ceux que nous avoit laiſſés l'Indien, de cette même éclipſe. Nous fîmes la même choſe pour les éclipſes de ſoleil.

Je ne ferai ici aucune réflexion ſur cette méthode : je me contenterai de remarquer que l'aſtronomie, toute imparfaite qu'elle eſt dans l'Indoſtan, eſt certainement plus parfaite encore qu'elle ne fut trouvée à la Chine par nos miſſionnaires ; que cette aſtronomie me paroît venir de Chaldée ; qu'il exiſte à la côte de Coromandel, parmi les Tamoults, une tradition qui paroît prouver que les Chinois ſont venus autrefois commercer à cette côte ; qu'ils y ont même poſſédé une colonie ; qu'ils y adoroient les dieux du pays, & en ont emporté avec eux à la Chine ; qu'ils ont enfin été chaſſés par les Indiens & les Brames ; qu'il pourroit bien ſe faire que les Chinois euſſent appris quelque choſe de l'aſtronomie des Indiens, & qu'ils euſſent défiguré le peu qu'ils en ſavoient. Je haſarde ici cette conjecture, ſans prétendre en faire une aſſertion.

Selon les Tamoults, l'époque de l'arrivée des Brames dans le Maduré & le Tanjaour n'eſt pas bien ancienne ; mais ſelon eux, une époque de mille ans eſt aſſez récente. Au reſte, ils ne diſent rien de cette époque ; ſeulement ils conviennent qu'il y eut une réforme dans l'aſtronomie ſous le regne d'un roi, qu'ils nomment *Salivagena* ou *Salivaganam*. Ce roi eſt ſans doute le même dont parle M. Holwell, connu des Bengalis, ſous le nom de *Succadit.* Sa mort fut une nouvelle époque pour les Gentils ; il mourut, ſelon M. Holwell, l'an 79 de Jéſus-Chriſt.

Salivagena aimoit, dit-on, beaucoup l'aſtronomie. Cette ſcience prit tant de faveur ſous ſon regne, que cette époque eſt auſſi fameuſe dans l'Inde parmi les Tamoults que celle de Nabonaſſar l'eſt chez les Chaldéens. Or, ſelon le calcul que m'en ont donné les Brames & les Tamoults en 1769, il y avoit alors ſeize cents quatre-vingt-onze ans que Salivagena étoit mort. La mort de ce prince tomberoit donc l'an 78 de J. C. ce qui ſemble prouver que dès ce tems-là les Brames étoient dans cette partie de l'Inde, & qu'on y ſavoit déjà calculer les éclipſes de ſoleil &

de lune, dans un tems où le nord de l'Europe étoit encore plongé dans les ténebres de l'ignorance & de la barbarie.

Mais quels progrès n'a pas faits depuis ce tems l'astronomie parmi nous, tandis que les Brames sont aujourd'hui ce qu'ils étoient du tems de Salivaganam, il y a dix-sept cents ans? Et soit qu'on doive attribuer cette indolence à des causes physiques, telles que le climat, soit que des causes morales y aient part, il est certain que les Brames ne pensent point à étendre leurs connoissances; & tous ceux que j'ai vus, m'ont paru peu curieux de perfectionner leurs calculs, ne faisant pour cet effet aucune observation astronomique, ni aucune autre espece de recherche: ils s'imaginent même que celles que nous faisons chez eux sont une suite de notre ignorance, & de ce que nous venons pour nous instruire chez eux dans une science que nous ne connoissons point en Europe.

Ils font leurs calculs astronomiques avec une vîtesse & une facilité singulieres, sans plume & sans crayon: ils y suppléent par des cauris (espece de coquilles) qu'ils rangent sur une table, comme nos jetons, &

le plus ſouvent par terre. Cette méthode de calculer m'a paru avoir ſon avantage, en ce qu'elle eſt bien plus prompte & plus expéditive que la nôtre : mais en même tems elle a un très-grand inconvénient ; il n'y a pas moyen de revenir ſur ſes calculs, encore moins de les garder, puiſqu'on efface à meſure qu'on avance. Si l'on s'eſt, par malheur, trompé dans le réſultat, il faut recommencer ſur nouveaux frais. Mais il eſt bien rare qu'ils ſe trompent. Ils travaillent avec un ſang-froid ſingulier, un flegme & une tranquillité dont nous ſommes incapables, & qui les mettent à couvert des mépriſes que nous autres Européens ne manquerions pas de faire à leur place. Il paroît donc que nous devons, les uns & les autres, garder chacun notre méthode ; il ſemble que la leur ait été faite uniquement pour eux.

Leurs regles de calculs aſtronomiques ſont en vers énigmatiques qu'ils ſavent par cœur ; par ce moyen ils n'ont pas beſoin de tables de préceptes. Au moyen de ces vers qu'on leur voit réciter, comme nous faiſons nos formules, à meſure qu'ils calculent, & au moyen de leurs cauris, ils font les calculs

des éclipſes de ſoleil & de lune avec la plus grande promptitude.

Cet uſage d'aſtronomie théori-pratique, réduite en vers, eſt ſans doute une ſuite de la molleſſe naturelle à ce climat, qui eſt ſi chaud, qu'il agit ſur les fonctions du corps & de l'ame, en mettant l'un & l'autre dans une ſorte d'anéantiſſement qui les rend incapables d'une trop longue application (*). C'eſt ſans doute, dis-je, par cette raiſon, que les Brames, pour plus de facilité, & pour ſe moins fatiguer l'eſprit, les vers ſe retenant facilement, ſe ſont fait cette méthode. Peut-être auſſi ont-ils eu leur intérêt en cela, qui eſt d'avoir une langue énigmatique qui ſoit ignorée du reſte du monde,

(*) « La température des climats chauds, dit Chardin, énerve l'eſprit comme le corps, diſſipe ce feu » d'imagination néceſſaire pour l'invention & la perfec- » tion dans les arts. On n'eſt pas capable en ces climats » de longues veilles & de cette forte application qui » enfante les beaux ouvrages des arts libéraux & des » arts mécaniques : de là vient auſſi que les connoiſ- » ſances des peuples de l'Aſie ſont ſi limitées, & qu'elles » ne conſiſtent guere qu'à retenir & à répéter ce qui » ſe trouve dans les livres des anciens, & que leur » induſtrie eſt brute & mal défrichée pour ainſi dire : » c'eſt ſeulement dans le ſeptentrion qu'il faut cher- » cher les ſciences & les métiers dans la plus haute » perfection. » (*Chardin*, tom. IV, chap. 17.)

ou pour le moins, entendue de peu de perſonnes; & comme avec cela ils ſont les miniſtres de la religion & des princes, il eſt aiſé de ſe figurer toute l'étendue du pouvoir de cette caſte ſur les peuples.

Leurs tables du ſoleil & de la lune ſont cependant écrites ſur des feuilles de palmier, toutes taillées fort proprement de la même grandeur : ils en font de petits livrets, comme je l'ai déjà dit dans le chapitre précédent, & au commencement de celui-ci, auxquels ils ont recours quand ils veulent calculer une éclipſe; ils ſe ſervent alors d'un petit ſtylet ou poinçon, avec lequel ils tracent ſur ces feuilles tous les caracteres qu'ils veulent. Ce poinçon forme un trait léger, mais apparent, en déchirant la pellicule légere qui recouvre la feuille.

Ce que j'ai pu apprendre de l'aſtronomie des Brames, ſe réduit à cinq points principaux : l'uſage du gnomon, la longueur de l'année, la proceſſion des équinoxes, la diviſion du zodiaque en vingt-ſept conſtellations, & le calcul des éclipſes de ſoleil & de lune.

De l'usage du Gnomon chez les Brames.

La premiere chose que j'ai remarquée dans l'astronomie des Brames, est l'usage du gnomon. Cet usage leur est une des plus anciennes pratiques de l'astronomie; on ne peut pas se figurer que ceux qui les premiers ont travaillé à l'astronomie solaire, & à régler par conséquent la longueur de l'année, ne se soient pas servis des ombres méridiennes des corps; car c'est le signe le plus frappant du mouvement du soleil vers l'un & l'autre pole.

Les Chaldéens, long - tems avant les Grecs, observoient avec le gnomon. On peut voir ce que dit à ce sujet Hérodote dans son *Euterpe*; mais Hérodote ne nous apprend point comment ils s'en servoient; & quoique tout le monde sache ce qu'on entend par gnomon, il y a dans la façon de s'en servir par les Brames, quelques circonstances dignes de curiosité, qui peuvent nous donner une idée de la maniere dont les Chaldéens faisoient usage du gnomon; car il y a bien de l'apparence que les Bra-

mes de nos jours tirent leurs connoiſſances aſtronomiques des anciens Bracmanes, & ceux-ci des Chaldéens.

Le gnomon ſert aux Brames à tracer la ligne méridienne, à orienter leurs pagodes, & enfin à trouver de combien la longueur d'un jour quelconque de l'année, pris hors des équinoxes, excede la durée du jour de l'équinoxe, ou eſt plus petit que ce même jour.

Ces aſtronomes ne font leur opération du gnomon que le jour de l'équinoxe. Voici quelle eſt leur méthode.

Ils diſent que, le jour de l'équinoxe, le ſoleil eſt au milieu du monde; & que là où eſt cet aſtre, les corps ne font point d'ombre. Ils cherchent donc ce jour-là par un calcul qui leur eſt ſingulier; & ce calcul une fois fait, on égaliſe un terrein, & on le met de niveau. Au milieu l'on plante à plomb une regle ou perche quelconque, dont la longueur eſt arbitraire, mais qui doit être diviſée depuis le terrein juſqu'au ſommet en douze parties égales ou pouces, & chacun de ces pouces eſt ſubdiviſé en ſoixante parties; on obſerve enſuite la plus

petite ombre en parties du gnomon qui sert d'échelle. Cette longueur de l'ombre du gnomon, pour un lieu donné, sera toujours la même, disent les Brames, pour le lieu où elle aura été une fois observée.

Lorsque les Brames veulent bâtir une pagode, & que la divinité à laquelle cette pagode doit être dédiée, leur a fait révéler ses ordres, & l'endroit qu'elle affectionne plus particuliérement, ils emploient l'opération du gnomon; pour lors ils décrivent de son pied un cercle, & par le moyen de deux points d'ombre ils tracent une ligne méridienne qui sert à orienter la pagode & les pyramides dont elle est ornée. Dans toutes les pagodes, l'édifice est une espece de quarré dont les côtés regardent les quatre parties du monde.

Les pyramides des pagodes sont en général des morceaux curieux, quoique d'une architecture bizarre aux yeux d'un Européen: elles sont fort élevées, dans la forme de celles d'Egypte, surchargées d'ornemens dans le goût de ceux de nos églises gothiques; & elles servent de portail & d'entrée au temple. Je me suis donné la peine

de mesurer & de prendre la direction de celles de Vilnour, petite ville Indienne à deux lieues à l'ouest de Pondichéry ; j'ai trouvé que les quatre faces de ces pyramides regardoient exactement les quatre points cardinaux.

On me demandera si les Brames corrigent la méridienne, à cause du changement du soleil en déclinaison dans l'intervalle de tems des deux points d'ombre, pris le matin & le soir, sur-tout le jour de l'équinoxe. A la vérité ils ne font point cette correction, ils ne la connoissent même pas ; mais la quantité qu'elle donne est si petite qu'on peut la négliger sans erreur sensible.

Il seroit à souhaiter qu'on pût recueillir un grand nombre de ces observations astronomiques faites à l'aide du gnomon. Ce seroit sans doute un moyen sûr, en y joignant de bons itinéraires, de faire une carte de l'Indostan, meilleure que tout ce que nous avons encore sur ce pays ; car, de s'en rapporter uniquement aux itinéraires pour un aussi vaste pays que l'Indostan, & où cent lieues ne sont, pour ainsi dire, qu'un point dans une ligne, il ne faudroit pas que je fusse

fusse au fait de la façon dont on estime les itinéraires, pour y ajouter foi. Je crois être en état d'avancer qu'il n'a pas encore paru une carte exacte de l'Inde. Où pourrions-nous en effet la trouver? Dans Strabon & dans Ptolémée? Ecoutons ce que Strabon nous dit au sujet de la connoissance que les Romains avoient alors de l'Inde.

" L'Inde, dit Strabon, dans l'argument „ du livre XV de sa Géographie, est fort „ loin d'ici, & peu de Romains l'ont vue. „ Ceux qui y ont été n'en ont vu qu'une „ partie, & rapportent presque tout par „ ouï-dire; ce qu'ils ont vu, ils ne l'ont „ vu qu'en courant, & à la façon des mi- „ litaires. Par cette raison, ils ne rappor- „ tent pas la même chose des mêmes lieux, „ quoiqu'ils aient écrit sur l'Inde comme „ sur des choses vues & examinées avec „ soin. Il y en a d'autres, continue-t-il, „ qui, pour s'être trouvés dans la même „ expédition, tels que ceux qui ont ac- „ compagné Alexandre dans sa conquête „ de l'Inde, n'en sont pas moins contra- „ dictoires dans les faits qu'ils rapportent. „ L'Inde étoit donc fort mal connue du tems

de Strabon ; & se persuadera-t-on que Ptolémée la connût bien mieux ?

La carte de l'Inde, de Guillaume Delisle, publiée en 1705, est, sans nulle difficulté, la meilleure qui eût encore paru. Depuis ce célebre géographe, la géographie n'a fait aucun progrès dans cette partie de l'Inde.

Les dernieres guerres de l'Indostan, commencées sous M. Dupleix, nous ont, à la vérité, procuré des cartes géographiques de quelques parties de l'Inde ; mais je doute que ces cartes soient plus exactes que celle de Guillaume Delisle. J'en ai vu une à Pondichéry, qui avoit été faite sur des mémoires & journaux qu'avoit procurés l'*Expédition*, envoyée dans le Décan par M. Dupleix : cette carte avoit été faite dans le goût de celles dont parle Strabon. J'étois sur le point de me procurer une copie de celle dont je parle : je crus inutile de me charger d'un pareil ouvrage pour le montrer en France, lorsque j'eus découvert les fondemens qui avoient servi à construire cette carte. Je fus instruit de fort bonne part, que, lorsque les différens points marqués dans le journal, & ceux connus par des

ouï dires, comme parle Strabon, furent placés, il resta vers le milieu de la carte un grand espace vuide à remplir, qu'on ne put boucher, faute de matériaux. Il auroit fallu, pour le faire, une province aussi grande que la Picardie ou la Normandie. L'auteur qui ne s'attendoit pas à cela, fut obligé de faire prêter les points de sa carte, & d'étendre leur distance respective. C'est donc de notre tems, à peu près comme du tems de Strabon; & peut-on se figurer qu'une carte de l'Inde, faite par les itinéraires, soit bonne, quand on sait la maniere dont on les compte?

On est assis, & le plus souvent couché dans son palanquin, & porté par des *bouées*, qui tantôt vont vîte, tantôt lentement, & se reposent de tems en tems: on suppose cependant que ces bouées font un certain nombre de cosses par heure. Le palanquin est assez connu pour que je sois dispensé d'en donner la description: il me suffira de dire, en faveur de quelques personnes auxquelles cette description ne seroit pas assez familiere, que c'est une espece de sopha, ou de petit lit-de-repos, attaché à un bam-

bou de cinq à six pouces de diametre, plus ou moins, courbe dans le milieu, avec un tendelet par-dessus, comme une impériale, & des rideaux sur les côtés. Cinq Indiens, que l'on nomme *bouées*, dont trois sont devant, & deux derriere, portent le palanquin, en appuyant sur leurs épaules les bouts du bambou, qui dépassent suffisamment pour cet effet la longueur du palanquin. Les personnes qui excedent le poids ordinaire, sont obligées d'avoir six bouées; les personnes de grande considération en ont toujours six, & elles en entretiennent dix à douze : c'est une espece de luxe, comme à Paris d'avoir huit ou dix chevaux dans son écurie, pendant que deux ou trois suffisent pour se faire porter dans les rues.

Lorsqu'on entreprend quelque long voyage, on mene ordinairement avec soi dix à douze bouées, pour qu'ils puissent se relever les uns les autres. Dès qu'on se met en route, on s'endort bientôt, sur-tout si c'est l'après-dîner; car rien n'y porte davantage que la chaleur du pays, souvent aidée & favorisée du repas & du mouvement du palanquin. On croit, malgré cela,

ſavoir, lorſqu'on eſt arrivé, la quantité de coſſes que l'on a faite, ſoit par le moyen de ſa montre, ſoit en s'en rapportant à ſes bouées, ou aux gens de l'endroit où l'on s'arrête ; mais tout cela peut-il donner une bonne diſtance reſpective ? Sans compter que les coſſes ſont des meſures qui varient autant & plus que ne le font nos lieues, peut-on ſe flatter, au bout de quarante ou de cinquante journées de marche de cette eſpece, d'avoir la poſition exacte des deux points extrêmes de ſa route ? C'eſt ainſi que fut faite la carte que je vis, qui alloit de Pondichéry à Aurengabad.

Je ſais que l'on m'objectera que la carte de M. Deliſle, dont je viens de parler, doit être ſujette aux mêmes défauts à peu près que cette carte que j'ai vue. Je ne peux pas diſconvenir que M. Deliſle a dû ſe ſervir de l'eſtime qu'il aura trouvée, ou dans les voyageurs, ou qu'il aura eue par des correſpondances dans l'Inde, &c. Mais ce célebre géographe étoit doué d'une ſagacité unique pour combiner enſemble les différens matériaux dont il vouloit compoſer une carte ; il avoit des reſſources que

nous ne connnoissons pas. Ce qu'il y a de vrai, c'est que sa carte de l'Inde, ainsi que de la côte de Coromandel, est encore la meilleure que je connoisse, malgré ses défauts. Je conseillerois donc de s'en tenir à cette carte, & d'en corriger les points à mesure qu'on en découvrira de défectueux.

Au reste je n'entends parler ici que de l'intérieur de l'Inde : nous avons exactement le gisement de toutes les côtes de cette vaste péninsule, & la position géographique de presque tous les principaux points de ces côtes. Les cartes marines de M. Daprès sont ce que je connois de plus correct en ce genre.

Remarques sur les observations des Brames.

Je trouve qu'il y auroit trois corrections à faire aux observations des Brames, si l'on vouloit les employer avec quelque succès.

La premiere vient de la fausse supposition qu'ils font, savoir, que le soleil, le jour de l'équinoxe, est au milieu du monde ; ce qui n'est pas exactement vrai. Le soleil n'est véritablement au milieu du monde, à l'instant du midi, pour un lieu donné, que

lorſque l'équinoxe arrive à midi, compté au méridien du lieu donné : alors les corps ne font point d'ombre là où eſt le ſoleil.

Il eſt cependant vrai que l'erreur ſur le moment où arrive l'équinoxe, en peut à peine cauſer une de 10 à 11 minutes dans la hauteur du ſoleil ; ce qui ne fait que trois lieues ou trois lieues & demie d'incertitude ſur le lieu.

La ſeconde correction vient de la réfraction ; mais elle eſt preſqu'inſenſible ici ; puiſqu'elle va à peine à 45 ſecondes de degré pour les provinces ſeptentrionales de l'Indoſtan : pour le Décan, & les autres provinces méridionales de la péninſule, la réfraction eſt au-deſſous de 30 ſecondes.

La troiſieme correction ſeroit peut-être la plus conſidérable ; mais il eſt fort difficile de l'apprécier, elle conſiſte dans l'erreur de l'obſervation.

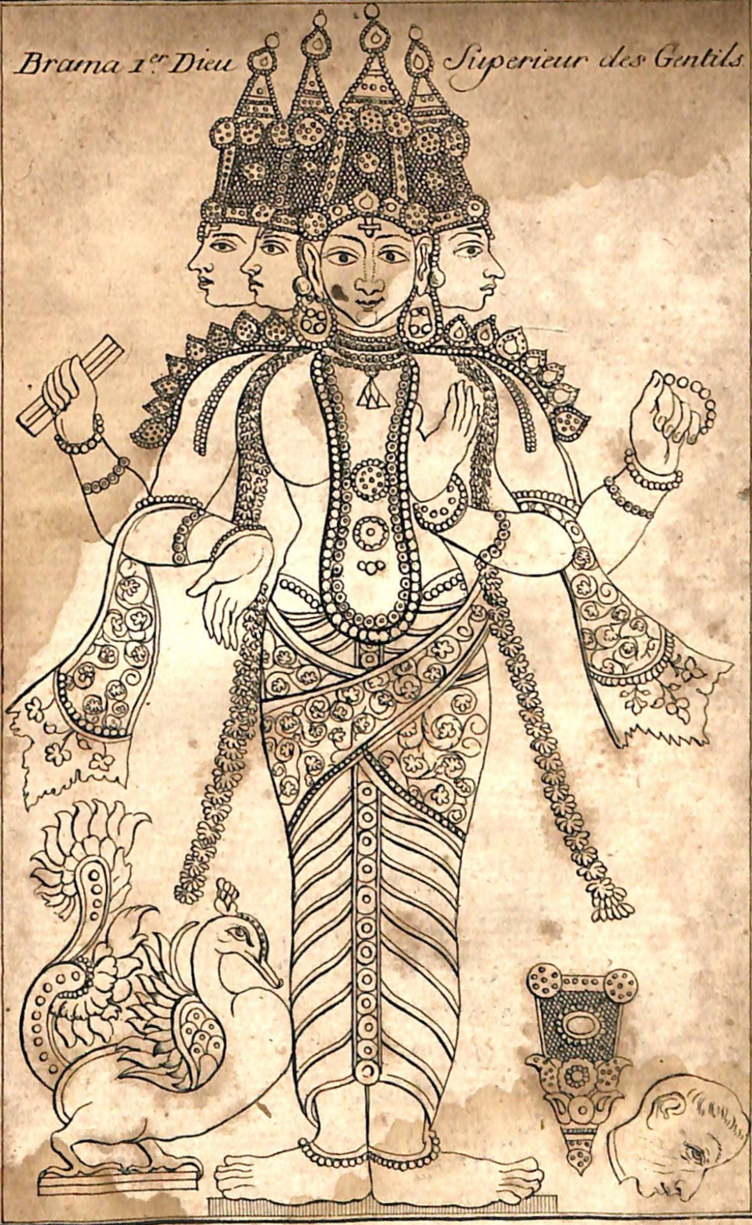
Il eſt certain que les anciens trouvoient les ombres des corps trop grandes de beaucoup. Il ſuffit, pour s'en convaincre, d'ouvrir Strabon ; on verra que les latitudes déduites des obſervations du gnomon, ſuppoſent toutes que l'on a obſervé les ombres

trop grandes ; & cela provient, comme l'on ſait, de ce qu'il eſt impoſſible de diſcerner le terme de l'ombre & de la lumiere ; mais auſſi les anciens péchoient par le même excès dans toutes les obſervations, & ces obſervations donnent aſſez bien les différences en latitude. En rectifiant donc la latitude d'un des lieux obſervés, on peut avoir avec une préciſion aſſez approchée, & preſque ſuffiſante pour la géographie, la poſition des autres points.

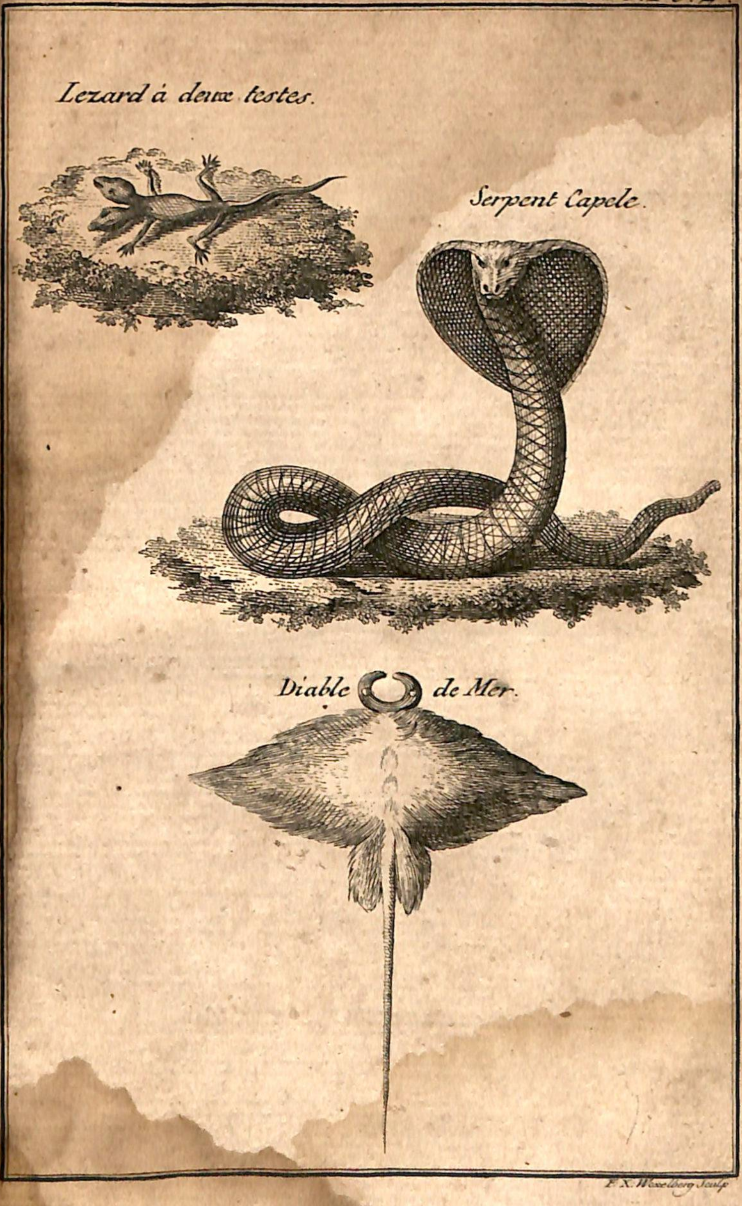
FIN du Tome premier.

BOMBAY BRANCH ROYAL ASIATIC SOCIETY
JACKSON MEMORIAL COLLECTION.

Brama 1er Dieu Superieur des Gentils



Divinité Singuliere des Gentils.



F. X. Wexelberg Sculp.

00087000

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 25 June, 2016